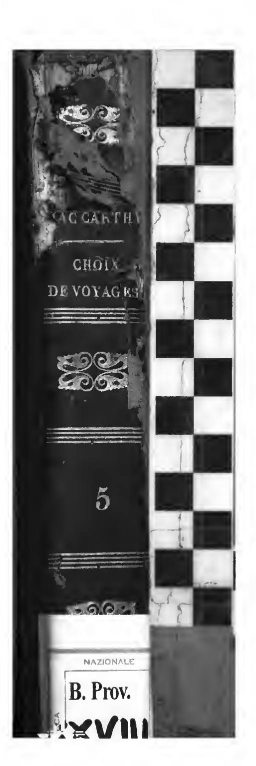

MAC CARTHY
CHOIX
DE VOYAGES
5
NAZIONALE
B. Prov.

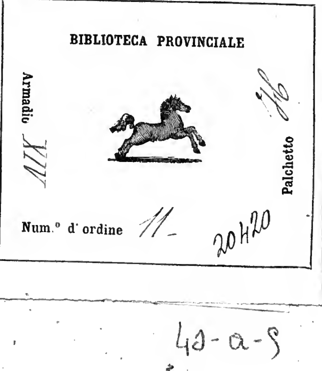
image
not
available


NAZIONALE
B. Prov.
XVIII
62
NAPOLI
VITT. EMANUELE III
5

image
not
available


VITT. EMANUELE III


NAZIONALE
B. Prov.
XVIII
62
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

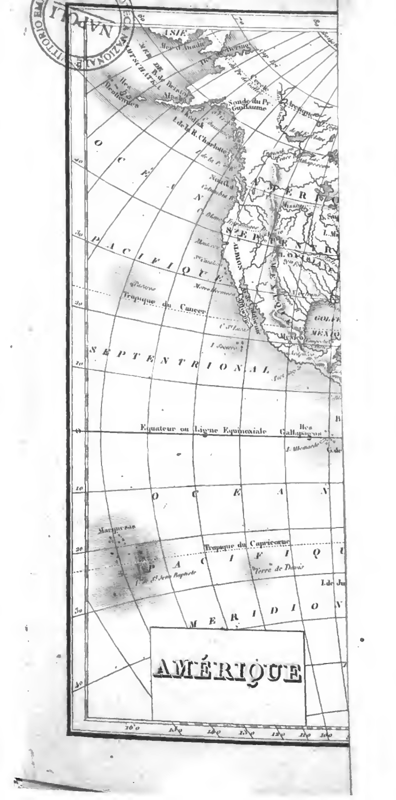

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine



CHOIX
DE VOYAGES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.





NAPOLI
ASIE
Sonde du Pr. Guillaume
O C E A N
P A C I F I Q U E
Tropique du Cancer
SEPTENTRIONAL
GOLFE
Mexico
Equateur ou Ligne Equinoxiale
Iles Gallapagos
O C E A N
Marquesas
Tropique du Capricorne
P A C I F I Q U
Terre de Davis
M E R I D I O N
AMÉRIQUE

CHOIX
DE VOYAGES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

OU

PRÉCIS DES VOYAGES LES PLUS INTÉRESSANS,

PAR TERRE ET PAR MER,

ENTREPRIS DEPUIS L'ANNÉE 1806

JUSQU'A CE JOUR;

PAR J. MAC CARTHY,

Traducteur du dernier voyage en Chine, du voyage à Tripoli, etc.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE NATIONALE ET ÉTRANGÈRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 17.

ET CHEZ LOCARD ET DAVI, LIBRAIRES,

MÊME QUAI, N° 3.

IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

1821.



CHOIX
DE VOYAGES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

ENTREPRIS DEPUIS L'ANNÉE 1806

JUSQU'A CE JOUR.

VOYAGES EN AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Côte Nord-Est.—Expédition de Le Duc vers le pôle Nord. —Glaces. — Leurs différentes espèces. — Formation des îles de glace. — Débâcle de 1816 à 1817. — Expéditions anglaises. — Chiens. — Phoques. — Baleines. — Expédition du capitaine Buchan ; — du capitaine Ross, dans la baie de Baffin. — Esquimaux ; leurs traits, leurs mœurs. — Découverte d'une nouvelle tribu. — Oiseaux. — Seconde expédition du lieutenant Parry. — Hivernage à l'île Melville. — Comédie jouée à bord.—Découverte sur l'histoire naturelle, le magnétisme, etc. — Rapports de Johnson et de Warham. — Voyage de Mac Keevor à la baie d'Hudson. — Indiens dans le voisinage du fort York. — Expédition par terre du lieutenant Franklin.— Chasse des buffles.

Nous commencerons l'extrait des voyages en Amérique par ceux qui ont eu lieu sur les côtes du Groënland. Que dans l'état actuel de



nos connaissances, cette contrée soit ou non liée à un continent boréal, comme elle n'est séparée de l'Amérique que par un bras de mer de quelques lieues de large, on peut la considérer comme en faisant partie. D'ailleurs, l'existence du continent boréal est encore très-douteuse; car les esquimaux trouvés par MM. Ross et Parry sur le rivage nord de la baie de Baffin, au 76ᵉ degré, dirent qu'ils habitaient à quelques journées plus au nord, et au bord de la mer.

La navigation dans la mer glaciale, impraticable une partie de l'année, n'a d'autre objet que le commerce assez borné du port d'Archangel, et la pêche de la baleine sur les côtes du Spitzberg et du Groënland. On a voulu lui donner une plus grande importance, en y cherchant un passage pour arriver dans l'océan Pacifique par le détroit de Behring, et abréger ainsi les voyages de la Chine et de l'Inde. C'est en cherchant ce passage que Sébastien Cabot découvrit le Canada; qu'Hudson reconnut la baie, et Baffin la mer qui portent leurs noms. On a trouvé un pays assez fertile, le Canada; des contrées immenses à peu près inhabitables, mais qui fournissent en abondance des pelleteries précieuses; enfin, après trois siècles de tentatives, la dernière

expédition a découvert le passage Nord-Ouest tant désiré ou du moins elle en a montré la route.

C'est une découverte géographique d'une grande importance; mais il est plus que douteux qu'elle ait jamais quelque utilité commerciale. Déjà l'éditeur des voyages de Phipps avait prouvé que lors même que Repulse-bay, qui n'est qu'à 67 degrés de latitude, aurait été un passage, il ne pourrait présenter aucun avantage pour la navigation des mers de l'orient. Les découvertes de Cook et des autres navigateurs, sur la côte nord-ouest, avaient appris que la mer, aux mêmes latitudes, se ferme encore plus tôt que dans les parages groënlandais; et le passage du détroit de Lancastre, fût-il ouvert tous les ans, ce dont on peut douter, ne pourra soutenir la concurrence avec la route qui passe par le cap de Bonne-Espérance, ou même par celle du cap Horn. Magellan fit une découverte immortelle, lorsque le premier il conduisit d'un océan dans l'autre des vaisseaux par le détroit qui porte son nom; mais, sans que sa gloire en ait reçu aucune atteinte, le détroit de Magellan est aussi complètement inutile à la navigation que s'il était interrompu par un banc de rocher.

L'utilité la plus réelle de ces expéditions, c'est que faites pour le compte des gouvernemens, les officiers ne sont pas obligés de s'assujettir aux instructions et au calcul de leurs armateurs, et peuvent par conséquent s'écarter des limites tracées par l'expérience. Le pêcheur de baleine ne veut rien donner au hasard. Il va cette année où il eut une bonne pêche l'année passée; il n'essaye point une excursion qui lui serait utile, parce qu'il ignore si elle ne lui sera pas nuisible. Sous ce rapport les vaisseaux des gouvernemens font des espèces de reconnaissances, et agrandissent au profit de l'industrie le champ de ses exploitations. Il faut avouer cependant que jusqu'aux dernières expéditions, l'Angleterre avait eu peu à se louer des officiers de la marine militaire, à qui ces découvertes avaient été confiées, et que Frobisher, Davis, Hudson, Baffin surtout, simples aventuriers, avec leurs frêles barques, avaient fait plus que leurs successeurs.

Depuis long-temps l'ardeur des recherches vers la mer glaciale s'était ralentie; et les expéditions de Ker-Guelen en 1767 et 1768, de Verdun et de Pingré en 1771, de Phipps en 1773, étaient à peu près les dernières qui eussent eu lieu dans la vue de faire des découvertes

vertes. Il semblait que tout l'esprit d'investigation de l'Europe se fût tourné vers la mer du Sud.

En 1806, le gouvernement français expédia trois frégates, *la Sirène*, *la Guerrière* et *la Revanche*, sous le commandement du capitaine Le Duc, dans le double but de détruire la pêche anglaise de la baleine dans les mers du Nord, et de s'élever autant que possible auprès du pôle, en faisant, tant sur ce point que sur toute l'étendue de sa route, toutes les observations hydrographiques, etc. qu'il serait possible de recueillir. Un officier instruit, M. de Fréminville, qui a rendu compte de l'expédition, fut spécialement chargé des travaux scientifiques. Ainsi les mêmes vaisseaux qui étaient chargés de porter la destruction au milieu des flottes de baleiniers anglais, devaient, à bien des égards, réparer le mal qu'elles allaient faire, en procurant des lumières durables et universelles, en compensation d'une destruction momentanée et partielle. Ce n'est pas la première fois que la guerre a été utile aux sciences; mais jamais jusqu'alors on n'avait donné à la fois les deux destinations à une même expédition.

L'escadre du capitaine Le Duc mit à la voile le 18 mars 1806. Elle se dirigea d'abord sur

les Açores, précaution nécessaire en temps de guerre, et revira au nord. Elle croisa quelques jours, au commencement de mai, à la hauteur du cap Farewell, extrémité méridionale du Groënland.

On chercha à retrouver les traces de l'île de Bats ou de Wrisland, situées sous le 58e degré de latitude. C'était un volcan éteint où les Hollandais avaient fait un petit établissement pour la préparation de l'huile de baleine. L'île et l'établissement ont disparu vers 1790, et si complétement, qu'une ligne de 200 brasses ne trouverait pas de fond là où il y avait eu une montagne.

Du nord de l'Écosse, où l'on trouve des montagnes basaltiques, part une chaîne de terrains volcaniques, qui, par les archipels des Hébrides, des Orcades et de Shetland, se rend à l'île de Ferro et à l'Islande, l'un des plus vastes théâtres d'éruptions volcaniques qu'il y ait sur le globe. On retrouve encore des produits volcaniques à l'île de Jean Magen ou de la Trinité, et dans tout cet espace des volcans soumarins révèlent souvent leur existence par la formation ou la destruction d'îles et d'écueils.

L'escadre française vit, pour la première fois, les glaces le 17 mai à 72 degrés de lati-

tude. On n'en trouve ordinairement dans cette mer qu'à une latitude plus élevée de quelques degrés, tandis qu'à la même époque la mer de Baffin et la baie d'Hudson, plus méridionales, en sont couvertes.

Ils continuèrent à rencontrer des îles flottantes, dont plusieurs s'élevaient hors de l'eau à la hauteur de leurs grands mâts, et parfois aussi des bancs de glaçons si bien unis, si serrés, qu'il était impossible d'y pénétrer. Le 19 mai ils en côtoyèrent un pendant plusieurs heures. Vers la fin du mois, il fallait employer des journées entières pour atteindre les limites de ces masses énormes : enfin le 30, ils se trouvèrent renfermés dans un bassin d'une étendue d'environ deux lieues carrées, qui se rétrécissait à chaque moment, et qui ne laissait qu'une étroite ouverture obstruée par des glaçons mobiles. Le capitaine ordonna de mettre toutes voiles dehors, et rompit la barrière que lui opposaient ces écueils flottans, sans autre perte que celle de quelques feuilles de bordage.

Ce ne fut que le 31 que l'on aperçut le Spitzberg; des plaines immenses d'une glace compacte, impénétrable, en défendaient les approches. Si l'on osait pénétrer dans quelques-uns des canaux qui semblaient s'ouvrir quelque-

fois, on était bientôt forcé de revirer faute d'issue ; et ce n'était qu'avec des peines infinies que l'on parvenait à se dégager. Les vaisseaux baleiniers s'étaient trouvés fréquemment pendant toute cette année dans de semblables positions.

Obligé de renoncer à croiser sur le Spitzberg, le capitaine Le Duc voulut au moins étendre ses recherches aussi loin qu'il lui était possible. Il passa la plus grande partie du mois de juin à côtoyer la masse de glace qu'il avait au nord-ouest. Il parvint jusqu'à la latitude du 80e degré, c'est-à-dire, à trois degrés plus au nord que n'avait été le capitaine Phipps en 1773 ; et, comme nous le verrons, l'expédition anglaise de 1818 ne s'est élevée qu'à 32 minutes plus loin. A cette latitude il paraît que la masse de glace qui suit les côtes du Groënland se dirige à l'est, ce qui donne peu d'espoir d'y trouver un passage.

« Il est impossible, dit M. de Fréminville, de décrire l'impression que produisait sur nous l'aspect triste et solitaire de ce continent de glace. Sa situation aux limites du globe, le profond silence qui régnait sur sa vaste étendue, l'absence absolue de tout être vivant, tout semblait nous offrir une image de la mort et du deuil de la nature. Ce spec-

tacle n'était pas cependant sans quelque attrait. Les masses de glace, éclairées sous divers aspects, réfléchissant une lumière oblique de mille manières différentes à travers l'assemblage bizarre de leurs pointes aiguës, leurs brisures, leurs formes variées, présentaient un coup d'œil aussi remarquable que peu connu. Il nous semblait voir les ruines de la capitale la plus étendue ; notre imagination y créait des colonnades, des tours, des châteaux, des temples, et nous faisait voir sur les derniers plans une chaîne de hautes montagnes dont les fronts neigeux terminaient l'horizon. »

Nous ajouterons à cette description d'autres notes sur les glaces marines, prises tant dans le récit de M. de Fréminville, que dans d'autres voyageurs, dont ce chapitre et les suivans doivent présenter les travaux, et dans l'ouvrage que M. Scoresby, un des plus habiles et des plus intrépides navigateurs de ces parages, a publié récemment sur ce sujet.

Les navigateurs de ces mers distinguent les îles, les bancs de glaces, les tas de glaçons et ceux qui sont isolés. Les îles ou montagnes de glace offrent un volume énorme. Elles sortent ordinairement de l'eau du septième de leur hauteur totale, dans la proportion de leur

pesanteur spécifique composée de l'eau de mer. On en a mesuré de 80 pieds et plus, ce qui donne 560 pieds pour leur épaisseur totale. Le lieutenant Parry mesura une de ces îles, dont la longueur était de 9688 pieds, et la largeur 1853 ; surface environ 900 arpens : son épaisseur était de plus de 1200 pieds.

La forme de ces îles varie à l'infini ; mais en général on observe qu'elles ont un côté, le plus élevé, coupé perpendiculairement à la surface de l'eau, et qu'elles s'abaissent en pente vers le bord opposé. La glace dont elles sont formées est extrêmement compacte, quelquefois verdâtre, presque toujours du plus beau bleu, et parfaitement douce.

Elles fondent ordinairement plus vite dans la partie qui est immergée ; aussi, presque toutes sont-elles minées à fleur d'eau et au-dessus, jusqu'à la hauteur où parviennent les vagues, ce qui les découpe en voûtes de structures aussi bizarres que pittoresques. Elles échouent quelquefois près des côtes ; et on en a vu une dans la baie de Baffin, qui était depuis l'année précédente dans l'endroit où elle est venue se jeter.

L'épaisseur énorme et la contexture uniforme de ces montagnes glacées ne permettent pas de croire qu'elles soient formées par

l'entassement de glaçons. Il n'est pas plus raisonnable de penser qu'elles se forment au fond de la mer. L'opinion la plus probable est celle de M. Fischer, qui croit qu'elles proviennent du prolongement des glaciers qui se forment dans les vallées des rivages, comme dans des circonstances analogues ils se forment sur nos montagnes. La ressemblance de la contexture de la masse en est un indice ; et des lits de gravier, des rochers énormes qu'il a vus dans les flancs des glaces flottantes lèvent tous les doutes à cet égard. En 1631, Fox avait déjà fait la même observation. On sait que dans tous les pays de montagnes les glaciers marchent continuellement, que leur seule limite est la douceur de la température, et que souvent leurs extrémités se précipitent dans les vallées en s'y brisant avec un fracas et des dégâts épouvantables.

Les bancs de glace (qui sont des champs lorsqu'ils tiennent à la plage) sont unis et proviennent probablement de la congélation de l'eau de mer. Leur épaisseur varie de quelques pouces à vingt-huit pieds; ils fournissent un aussi bon ancrage que les îles, et leur étendue est souvent plus grande que celles-ci.

Les glaçons flottans sont, aux dimensions près, tels que ceux que nous voyons sur

nos rivières. Ils se réunissent quelquefois en masses impénétrables aux bâtimens, et dangereuses pour ceux qui marchent dessus à cause des fréquentes ouvertures qu'elles présentent.

Le voisinage des glaces s'annonce de loin dans la nuit par une lueur occasionée par la réflexion de la lumière. Elle a la forme d'un nuage lumineux disposé en segment de cercle au-dessus de la glace; le point le plus élevé de la convexité de ce segment est d'environ cinq degrés. Cette lueur est en général plus brillante au-dessus des montagnes de glace, et elle réfléchit alors une teinte un peu jaunâtre. Elle est plus obscure au-dessus des amas irréguliers de glaçons. Ce phénomène présente, par des causes bien différentes, quelques apparences du mirage. C'est à cette lueur que l'on doit la possibilité de naviguer la nuit dans ces parages avec quelque sûreté.

On conçoit que la surface de ces mers, enchaînée par les innombrables corps flottans qui la couvrent, ne peut être agitée par des vagues très-fortes; mais l'action des vents n'en est pas moins terrible pour le navigateur. Il arrive souvent qu'ils donnent aux îles de glaces des impulsions différentes, modifiées encore par l'action des courans et par

le volume de chaque masse. De là, des chocs bruyans comme les éclats du tonnerre, des rencontres qui brisent les masses, qui se choquent, et écrasent les vaisseaux qui se trouvent pris entre elles. En 1818, un vaisseau de Hull fut coupé en deux par un accident de cette nature. Il suffit d'ailleurs de rencontrer ces écueils ambulans, que l'on ne peut pas toujours éviter, pour éprouver de grands dommages. Le vaisseau que montait M. Mac Keevor, en 1812, s'approcha à la distance de dix brasses d'une montagne de glace; une légère brise le sauva au moment où il allait toucher.

Les dégradations que les glaçons flottans, contre lesquels on heurte à chaque brasse, occasionnent un doublage du vaisseau; les chocs qu'il éprouve dans tous les sens, et qui ébranlent sa charpente, rendent cette navigation une des plus dangereuses pour les bâtimens et les équipages.

Comme les glaciers de nos montagnes, ces glaciers flottans se fendent quelquefois, et des pans énormes tombent dans l'abîme qui les supporte. Malheur aux navires qui se trouvent à portée. Un matin, M. Mac Keevor s'était joint à l'équipage d'une chaloupe qui devait touer le bâtiment le long d'une mon-

tagne de glace, dans la vue d'éviter cet accident. Le maître de la chaloupe, pour ne pas perdre de temps, prit une direction qui le conduisait sous une forte projection de la montagne. Il en était déjà à moitié chemin, lorsqu'une détonation comme un coup de canon, annonça que l'île se brisait; et avant qu'ils fussent entièrement hors de portée, tout le flanc de la montagne se précipita avec le fracas de la foudre, et les couvrit d'écume et de morceaux de glace, sans cependant briser ni couler leur frêle embarcation. Dans certaines occasions, la seule commotion, excitée par un coup de hache, destiné à placer une amarre, a suffi pour déterminer des brisures. Tous ceux qui ont parcouru les glaciers des Alpes ou des Pyrénées, savent comment, vers la fin de l'été, il s'y forme des crevasses, et quels ébranlemens elles causent dans la masse entière.

L'été de 1806, c'est-à-dire la saison du dégel, fut plus froid qu'il ne l'est ordinairement. Il fallut à l'escadre française beaucoup de courage et de bonheur pour avoir poussé ses recherches aussi loin. Cependant le capitaine Le Duc les aurait prolongées; mais le scorbut faisait des dégâts dans ses équipages; il manquait d'eau, et ne pouvait pas

même mettre à profit l'avantage qu'il avait de se trouver au milieu des glaçons, parce que sa provision de bois n'était pas assez forte.

Il revint : les résultats de son voyage furent la destruction de quinze baleiniers anglais, et beaucoup d'observations hydrographiques d'une grande importance. Pendant tout ce voyage, il ne put s'approcher de terre, et ne vit d'autres êtres vivans que des baleines, des phoques, etc.

Ces derniers animaux peuvent vivre quelque temps sous l'eau ; mais ils sont obligés de venir respirer à sa surface. On en voit une prodigieuse quantité jouer sur les plaines de glace, au milieu de la neige. M. de Fréminville, raconte qu'ils en découvrirent un jour un troupeau nombreux sur lequel ils tirèrent : les balles glissèrent sur la peau dure et lisse de ces animaux. Ils mirent en mer alors une chaloupe et descendirent sur la glace, et ils en assommèrent quelques-uns à coups de rame, sans que les autres parussent vouloir ni se défendre ni fuir. Il y a différentes espèces de ces animaux; ceux que vit Parry à la baie de Baffin, étaient difficiles à surprendre. Toute la glace en était couverte ; mais au moindre mouvement que l'on faisait pour les approcher, ils disparaissaient instantané-

ment, parce qu'ils avaient la précaution de se tenir à portée des trous qui se trouvait dans le sol qui les supportait.

M. de Fréminville s'est assuré que le conduit auditif est fermé dans le phoque, comme dans les autres mammifères, et que par conséquent il lui est impossible de vivre sans respirer l'air.

Nous aurons occasion, en parlant de l'Islande, d'emprunter de nouveaux secours à ces navigateurs.

Il y a dans la zone glaciale, tout comme dans les autres climats, des différences entre les températures des différentes années; et les glaces qui les couvrent, comme les glaciers des montagnes, s'étendent ou se resserrent, suivant que les hivers ont été plus ou moins rudes.

Ce n'est pas que l'on puisse compter pour beaucoup la fonte annuelle des glaces polaires; car dans les latitudes au dessus de 76 degrés le thermomètre ne s'élève pas souvent au dessous de la glace. D'ailleurs la quantité de pluie et de neige diminuant à mesure que les latitudes augmentent, on ne pourrait croire que les hivers pussent en fournir assez pour remplacer la consommation de l'été, si celle-ci était considérable; surtout si l'on devait attribuer

à cette fonte annuelle les courans polaires. On doit considérer les glaces de la mer du Nord comme une réunion de glaciers, ou plutôt comme un glacier immense qui débouche dans les mers comme dans différentes vallées, où il verse chaque année l'excédant de son accroissement, mais dont les limites peuvent varier suivant la température.

Les pêcheurs de baleine du Spitzberg et du détroit de Davis ont remarqué que ces mers étaient en 1816 et 1817 plus accessibles qu'à l'ordinaire. Quelques baleiniers s'élevèrent, dit-on, jusqu'au 81e degré, et le *Neptune*, du port d'Aberdeen, pénétra au delà du 83e degré. Il pourrait y avoir du doute sur cette observation isolée; mais il est certain que, dans les étés de 1815 à 1817, il s'est fait une débâcle, ou, pour mieux dire, une grande partie du glacier qui débouchait entre le Groënland et la Nouvelle-Zemble, s'est détachée de la masse. On a trouvé des îles de glace à des latitudes où on n'en avait jamais vu, et même jusqu'au 40e degré. Le banc de Terre-Neuve, point de jonction des deux courans, dont l'un vient du pôle, l'autre du golfe du Mexique, en fut couvert. La côte du Groënland ayant ainsi disparu, Olof Acken, patron du baleinier *l'Éléonore* de Hambourg, la côtoya depuis

le 72e jusqu'au 80e degré. Le capitaine Scoresby, dont il a déjà été question, reconnut un espace de deux milles lieues carrées entre les 74e et 80e degrés, absolument débarrassé des glaces qui le couvraient. L'île de Jean Mayen au 72e degré, qui en avait toujours été entourée jusqu'alors, était devenue abordable, et M. Scoresby rapporta des échantillons des rochers qui la composent. Il serait possible, si cette fonte continuait, que l'Islande recouvrât le climat tempéré dont elle jouissait autrefois, tandis que la désolation qui y règne s'étendrait sur quelque autre contrée aujourd'hui moins inhospitalière.

Comme il est certain que dans les temps reculés la température dans ces régions était plus douce que de nos jours; que le Groënland a eu de nombreuses factoreries norwégiennes; qu'en l'Islande on cultivait des grains qui maintenant ne peuvent croître sur son sol, on dut penser que le refroidissement de ces contrées venait de l'accumulation des glaces, et que nous étions peut-être arrivés à une époque où elles diminueraient ou bien se déplaceraient. On espérait donc une débâcle de la mer glaciale, et le gouvernement anglais s'empressa de profiter de ces apparences pour chercher de nouveaux passages entre l'Atlantique et la Mer Pa-

cifique, soit par le nord, en supposant que la mer du pôle fût libre, soit par la baie de Baffin.

Il fréta à cet effet quatre vaisseaux. Deux, *l'Isabelle* et *l'Alexandre*, furent destinés à chercher le passage nord-ouest; *la Dorothée* et *le Trent* eurent ordre d'explorer les mers du nord. Tous ces vaisseaux furent radoubés, fortifiés d'un second doublage et parfaitement approvisionnés. Les officiers chargés du commandement furent choisis parmi les plus instruits et les plus intrépides de la marine anglaise. On mit sous leurs ordres des lieutenans habiles et expérimentés, des officiers de terre, des aspirans, des contre-maîtres habitués à ces mers, des équipages tous composés de matelots volontaires auxquels une double paie fut assurée indépendamment des primes qui leur étaient promises, à leur retour, en cas de réussite.

Le capitaine Buchan; commandant l'expédition au nord, dont M. Fischer et d'autres officiers nous ont transmis les détails, mit à la voile le 4 avril de Londres, et le 21 du Nore. Ils comptaient que les premières nouvelles que l'on aurait d'eux parviendraient par le Kamtschatka, et ils doutaient si peu du suc-

cès, que les équipages ne voulurent pas partager avec ceux qui allaient à la baie de Baffin, la chance d'obtenir la récompense promise par le parlement.

Ils cinglèrent rapidement au nord. Ils commencèrent à découvrir des glaces le 27 mai, et dès le 7 juin ils étaient par les 80e degrés 22 minutes au milieu des glaces flottantes. A l'ouest, sur la côte du Groënland, elles ne formaient qu'une masse solide. Ils espéraient pouvoir doubler les îles du Spitzberg au nord; mais pendant leur navigation vers l'est, ils furent constamment environnés par les glaces. Le coup d'œil était assez extraordinaire. Les deux vaisseaux isolés paraissaient comme deux taches noires au milieu de ce champ immense d'un blanc d'albâtre que le soleil plus doux de minuit colorait d'une teinte bleuâtre; mais leur situation n'en était pas moins pénible. Malgré leur apparente immobilité, les glaces les entraînaient, et ils ne s'apercevaient du mouvement de leurs vaisseaux qu'au changement de position des montages argentées du Spitzberg.

La mer devint cependant navigable, et ils purent entrer à Fair-Haven, où ils chassèrent des rennes dont la viande fraîche fut d'un

grand secours aux équipages. Ils y trouvèrent aussi une immense quantité de phoques, ou veaux marins.

Au commencement de juillet, la mer se trouvant tout-à-fait libre, *la Dorothée* et *le Trent* se dirigèrent de nouveau au nord. Ils s'avancèrent jusqu'au 80e degrés 32 minutes, et furent une seconde fois entourés par les glaces.

Ils parvinrent toutefois à se dégager le 29 juillet, mais ce ne fut que pour courir des dangers encore plus grands. Dégagée d'entraves, la mer se trouvait rendue à son impétuosité naturelle, et le vent du sud leur amena, le 30, un ouragan épouvantable, qui les poussait avec impétuosité contre les bancs encore immobiles qui fermaient le passage au nord. Ils étaient perdus s'ils eussent touché par le travers. Dans cette position affreuse, il ne leur restait d'autre espoir que de tenter d'entrer dans les glaces vent arrière, et de s'y frayer un passage en les brisant. Les deux vaisseaux étaient heureusement assez bien construits pour résister à cette manœuvre hardie. Le choc fut terrible, mais enfin ils se frayèrent un chemin entre les glaçons, où ils furent à l'abri de la furie des vents et des vagues.

Cependant les bâtimens avaient éprouvé des avaries énormes; on craignait même que *la Dorothée* ne pût pas gagner la baie de Smaremberg. Néanmoins ils y réussirent. Mais ayant passé tout le mois d'août à se réparer, il était trop tard pour penser à remettre en mer; ce que d'ailleurs l'état de *la Dorothée* ne permettait pas de faire sans exposer son équipage.

Pendant cette dernière relâche, où, comme dans la première, ils tuèrent beaucoup de rennes d'un embonpoint très-remarquable dans de tels climats, ils furent témoins d'un phénomène assez remarquable. La neige avait disparu, et l'on ne voyait plus sur la plage sablonneuse qui bordait la mer qu'une masse énorme de glace qui y était échouée. L'agent comptable du *Trent* tira un coup de fusil sur un oiseau, perché tout auprès. L'ébranlement occasioné par la repercussion du coup la fit crouler et se briser au même instant. L'agitation de la mer porta la chaloupe du bâtiment à quarante pas sur la grève, et la surface de l'eau se couvrit de morceaux de glaces sur une étendue d'environ trois-quarts de lieue.

Enfin ils regagnèrent l'Angleterre, où ils arrivèrent le 10 octobre, convaincus que s'il y avait moyen de traverser le bassin

polaire, c'était entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble qu'il fallait chercher un passage

Si l'expédition de la baie de Baffin ne fut pas plus heureuse, du moins elle ajouta davantage aux connaissances hydrographiques, et ouvrit la voie à de nouvelles recherches plus fécondes. Elle se composait aussi de deux navires, *l'Isabelle* et *l'Alexandre;* celui-ci, commandé par le lieutenant Parry, et l'autre par le capitaine Ross, qui était en outre chargé du commandement supérieur. Ils partirent en même temps que l'autre expédition. Approvisionnés de même, ils avaient de plus un secours que peu d'Européens peuvent se procurer, un interprète esquimau.

Cet homme, nommé Jean Sacheux, avait eu dans son pays une querelle avec la mère de sa maîtresse. Celle-ci irritée refusa de consentir à son mariage, et l'amant au désespoir se jeta dans son canot, et poussa au large sans but déterminé. Il s'éloigna tellement des côtes, qu'il aurait probablement péri en mer, s'il n'eût été recueilli par un baleinier de Leith. Il vint avec lui en Angleterre, où il resta deux ans. Il parlait passablement anglais, il avait appris à lire, à écrire et quelques élémens de dessin. S'étant rendu en Ecosse avec son canot, l'habileté avec laquelle il le manœu-

vrait, excita souvent l'admiration publique. Dans une occasion entre autres, on paria qu'il l'emporterait en vitesse sur un canot monté de douze vigoureux rameurs. Non-seulement il gagna la gageure, mais à moitié chemin, ayant attendu ses concurrens, et bien fermé son canot, il le submergea, disparut et revint peu après sur l'eau, au grand étonnement des spectateurs.

L'Isabelle et *l'Alexandre* entrèrent dans le détroit de Davis le 26 mai. Le 6 juin ils s'approchèrent de la côte, qu'ils trouvèrent plus occidentale de 3 degrés que ne l'indiquaient les cartes. Plusieurs Esquimaux vinrent les voir dans leurs canots pour échanger contre des vêtemens, du fer, du tabac et du rhum, dont ils étaient très-avides, un peu de gibier, des œufs, des peaux de phoques, choses auxquelles ils paraissaient aussi tenir beaucoup.

Les Esquimaux sont dépeints par le lieutenant Parry et par le docteur Mac Keevor, dont nous parlerons bientôt, comme des hommes au-dessous de la taille ordinaire. Il n'en est presque aucun qui ait cinq pieds de haut. Ils sont bien proportionnés et fortement constitués; il y a peu ou point d'estropiés parmi eux. Ils sont sujets à peu de maladies; l'epistaxis l'hémorragie nasale et l'hypocondrie sont à ou

peu près les seules qu'ils connaissent. Il n'est pas aisé de savoir s'ils parviennent à un âge avancé. Leurs femmes sont peu fécondes. Ils ont les épaules larges, les mains et les pieds d'une petitesse remarquable; le visage large et plus long que celui des Européens; le nez petit, et qui paraît plat entre leurs joues rebondies; les yeux séparés par un grand intervalle, noirs, enfoncés, et rendus plus petits encore par l'épaisseur de leurs paupières; la bouche large; les lèvres épaisses et légèrement renversées; les cheveux noirs, rudes et longs; les oreilles basses, grandes et mobiles; le teint olivâtre, cuivré, ou, si l'on veut, de couleur tannée. Quelques hommes avaient de la barbe : elle était longue, mais claire; d'autres avaient le menton nu, comme s'ils s'étaient épilés. Leur voix est basse, sourde, et ressemble à un murmure. On n'y observe pas cette différence qui existe ailleurs entre celle des hommes adultes, et celle des femmes et des enfans.

Parmi ceux que vit le lieutenant Parry sur la côte du Groënland, il y en avait quelques-uns qui avaient les traits alongés; ce qui le porta à croire qu'ils provenaient de l'union de quelques Danois avec des Esquimaux. Il fit la même remarque aux îles de Jacob Bight, où les Anglais furent visités par une

autre troupe dans laquelle se trouvaient quelques femmes. Deux de celles-ci paraissaient tenir plus à la race scandinave qu'à celle du Groënland, et l'une d'elles en particulier aurait pu passer en Europe pour une jolie femme. Les autres avaient les traits caractéristiques de la race esquimau.

Les connaissances historiques de ces tribus, sur leur ancien état, ne sont pas très-étendues. Tout ce qu'ils savent, ou ce qu'ils prétendent savoir et qu'ils conservent dans leurs traditions, c'est qu'ils sont originaires du nord. Parmi les dialectes groënlandais, l'*Homouque*, que parle la tribu la plus septentrionale de cette presqu'île, passe pour le plus pur et le plus rapproché du dialecte primitif. Lorsque l'interprète Sacheux vit, à la pointe Sichilic, une tribu dont il sera bientôt mention, il considérait ces hommes avec vénération, et disait qu'ils étaient ses pères. Ceux-ci n'ont conservé ni souvenir de cette émigration, si elle a eu lieu, ni rapports avec les descendans de leurs anciens compatriotes.

Le Groënland est séparé en deux parties par une chaîne de montagnes qui se dirige du nord au sud, et qui interdit toute communication entre la côte orientale à l'opposite de la mer glaciale et la côte occidentale bor-

dant la baie de Baffin. La première de ces contrées fut découverte en 983 par les Islandais et les Norwégiens. Ils y établirent une colonie, qui prospéra. On y comptait cent quatre-vingt-dix villages, deux couvens, un évêque. En 1406, lorsque le dix-septième évêque alla prendre possession de son siége, il ne put aborder à cause des glaces, et depuis lors personne n'a pu atteindre la terre du Groënland ou *Bygd* de l'est. On ignore ce qu'est devenue cette colonie. L'esprit d'entreprise qui, moins d'un siècle après, conduisit à de si nombreuses découvertes, n'a pas pu parvenir depuis quatre cents ans à faire retrouver les traces du premier établissement formé dans ces contrées.

Les Norwégiens avaient aussi des établissemens dans le Groënland occidental; mais les quatre villages qui les composaient furent détruits par les Esquimaux. Postérieurement, une compagnie de Bergen y a fondé une nouvelle colonie, qui, depuis que les frères Moraves s'y sont établis, a pris d'immenses accroissemens. Il y a dans ce moment dix-sept missions, dont on évalue la population à près de vingt mille individus, en comptant les Esquimaux convertis. La pêche et l'éducation de

quelques moutons leur fournissent les moyens de subsistance.

La société biblique a fait imprimer pour ces peuples, l'évangile de S. Mathieu, en langue esquimau. Des journalistes de Paris se sont moqués de ce travail, qui serait estimable, ne le considérât-on que sous le rapport philologique, et qui est d'une utilité incontestable pour les missionnaires. D'ailleurs, pourquoi un Esquimau ne pourrait-il pas apprendre à lire tout aussi bien qu'un autre individu ?

Les vêtemens de ces peuples sont faits presqu'en entier de peaux d'animaux, surtout de celles des diverses espèces de phoques, qu'ils portent le poil en dehors. Ils se composent d'une tunique, ronde pour les hommes, fendue sur le côté pour les femmes; d'un pantalon pour les deux sexes, et de bottes de la même matière, mais dont le poil est en dedans. Celles des femmes montent jusques à la hanche; elles sont soutenues par des baleines, et leur servent à placer leurs enfans quand elles sont fatiguées de les porter sur les bras. Leurs ajustemens sont bien cousus. Les fibres des animaux leur servent de fil, et de petits os d'aiguilles. Les femmes font de leurs cheveux

des nattes qu'elles lient et tressent aussi avec des fibres, et auxquelles elles suspendent des dents ou des griffes d'ours blanc, ou de quelque autre quadrupède : c'est leur coiffure la plus recherchée. Le tatouage de leur figure leur sert de fard.

Pour éviter l'effet de la trop grande lumière, ils portent des lunettes ou garde-vues composés d'une planche de bois mince, dans laquelle sont pratiquées deux fentes étroites à travers lesquelles ils peuvent distinguer les objets sans être éblouis par la réverbération de la neige.

Leurs canots sont aussi de peau de phoque, cousue sur un bâti de bois ou d'os de baleine. Ils en ont de deux sortes. Ceux des hommes, qu'ils nomment *Kadjac*, ont quinze à dix-sept pieds de long sur deux pieds seulement de large. Ils ont la forme d'une navette de tisserand, excepté que les deux extrémités, surtout celle de derrière, sont un peu relevées. Au milieu de la peau qui les couvre est un trou, par où entre le Groënlandais, qui s'y assied avec autant de sécurité que sur le banc de quart du vaisseau le mieux construit. Il le dirige avec une rame à double pale de cinq à six pieds de long, mince du milieu, large et plate des deux bouts; et, sans autre secours,

il manœuvre son embarcation avec une adresse infinie. Lorsqu'il veut s'arrêter il s'incline en s'appuyant sur le bout de la rame. S'il rencontre sur sa route un champ de glace, il aborde, prend son léger bateau sur ses épaules ou sous son bras, et se remet en mer, après avoir traversé l'obstacle à pied. Tous les inconvéniens que ces canots auraient dans d'autres mers, sont un avantage dans le pays des Esquimaux. Ils y tiennent singulièrement; cependant le capitaine Turner en acheta un en 1812, dans la baie d'Hudson, entièrement neuf et bien construit. Il donna en échange, un pot d'étain, une chaudière en cuivre, une hache et deux limes. Le capitaine Ross s'en procura aussi une pour une carabine.

Les canots des femmes se nomment *Oumiak*, Ils sont construits des mêmes matériaux, mais plus grands et de la forme de nos batelets. Ils peuvent contenir jusqu'à vingt personnes.

Les Esquimaux vivent habituellement de chair de phoque, de gibier, et des poissons qu'ils peuvent se procurer. Ceux du Groënland s'associent quelquefois pour la pêche avec les Danois. Les baleines appartiennent à ceux-ci; les autres se contentent des phoques.

Ils n'ont d'autre animal domestique que le

chien, qui sert, comme en Sibérie, d'animal de trait. Le chien du Groënland ressemble pour la taille au chien de berger d'Europe ; il a le poil blanc, ou tacheté, ou noir : ce dernier est préféré. Ses oreilles sont droites et courtes comme celles du renard ; son poil est bien fourni, est long comme celui de l'ours. Il n'aboye pas, sa voix est une sorte de hurlement, ou plutôt de grognement.

On attelle ces chiens avec des courroies, au nombre de cinq, sept, ou davantage, presque de front, à des traineaux composés de trois planches légères de bois de sapin, et qui contiennent une ou deux personnes ; on les conduit au fouet et à la voix.

On voit que par les traits extérieurs, les usages, la manière de vivre, ces peuples se rapprochent beaucoup de plusieurs tribus de Samojèdes. Ils leur ressemblent aussi par la douceur de leurs mœurs ; mais ils sont, comme tous les sauvages, fort enclins, non pas au vol, parce qu'ils ne l'osent pas, mais à la filouterie. Ils ont un goût très-prononcé pour le trafic. Les vêtemens européens, la quincaillerie, le fer surtout, sont ce qu'ils estiment le plus ; ils sacrifient, pour s'en procurer, leurs pelleteries et leurs propres vêtemens. Ils offrent même les plus estimées de leurs provi-

sions de bouche; mais de la chair de phoque, moitié marinée, moitié pourrie dans de l'huile de baleine, ne tente guère la gourmandise des matelots européens. D'après leur manière de vivre, les Esquimaux ne peuvent habiter que les côtes. Les diverses tribus de cette nation occupent les deux Groënlands, et tout le tour de la baie d'Hudson. Hearne et Mackensie les ont retrouvés au bord de la mer glaciale; mais ils diffèrent des tribus que Cook et Kotzebue ont reconnues à l'autre extrémité septentrionale du même continent. Plusieurs de leurs hordes ont été détruites par les sauvages de la race indigène du haut Canada, qui, plus grands et plus forts, en triomphent aisément. Le parti d'Indiens, avec qui Hearn descendit la rivière de Copper-Mine, extermina ainsi une tribu de ces malheureux : hommes, femmes, enfans, tout fut immolé. Une jeune fille de dix-huit ans fut égorgée aux pieds d'Hearne lui-même, par ses compagnons de voyage, qui étaient fort étonnés qu'il eût pitié d'un êtré de cette race.

Quelle que soit la situation pénible de ces peuplades, ou plutôt quelque dure que soit leur existence, les Esquimaux sont peut-être de tous les peuples de la terre, les plus attachés au sol qu'ils habitent. Ils ne peuvent

nulle part oublier leurs huttes enfumées, à moitié ensevelies dans la terre, leur huile de baleine, et leur chair de phoque. Ils vivent peu de temps hors de leur climat. Sacheux lui-même, quoiqu'il dût être acclimaté, mourut en Angleterre peu de temps après son retour de ce voyage.

L'expédition suivit la côte au milieu des glaces flottantes, qui permettaient, à la vérité, aux navires de passer, mais qui souvent les exposaient aux plus grands dangers. Le 15 juillet, *l'Isabelle* fut soulevée en entier par les glaces; et on eut de la peine à la remettre à flot. Quelquefois on était obligé de touer les bâtimens le long des îles de glace. Tout l'équipage débarquait alors et traînait l'embarcation à l'aide d'un grelin attaché au mât de misaine. Cet exercice avait ordinairement lieu au son du violon, le capitaine Ross ayant eu soin d'engager un matelot qui jouait de cet instrument, et dont le secours lui fut assez utile tant dans ces circonstances, que dans les momens de calme pour faire danser les matelots. Les chutes qu'ils faisaient de temps en temps sur la glace n'étaient pas dangereuses, parce qu'ils se retenaient à la corde; et lorsque le musicien qui menait la bande tombait lui-même, sa déconvenue excitait des rires universels et des

plaisanteries qui augmentaient l'ardeur des travailleurs.

Le 24 les deux bâtimens furent complètement bloqués par les glaces, et un grand nombre de baleiniers se trouvèrent dans la même position; toutefois une débâcle eut bientôt lieu et ils purent continuer sans grande difficulté leur navigation jusques au 5 août. Ce jour-là, *l'Isabelle* fut comprimée entre deux glaçons, au point que les flancs du vaisseau commençaient à céder et les bancs du pont à fléchir. Dans ce moment *l'Alexandre*, entraîné aussi, se rapprocha de *l'Isabelle*. Les gaillards d'arrière se heurtèrent : heureusement une chaloupe suspendue entre les deux navires, amortit le coup, et fut brisée en mille pièces. Les avaries furent moins considérables qu'on ne l'avait craint.

Deux jours après, menacés de l'approche d'une île, ils voulurent se creuser un bassin dans un champ de glace qui étoit à proximité; mais ils ne purent y réussir, leurs scies à glace, n'ayant pu leur être d'aucune utilité. Ce fut un bonheur pour eux; car bientôt le champ de glace commença à tourner sur lui-même, et se heurant avec l'île, il s'éleva à cinquante pieds le long de son flanc, en abîmant une partie de cette masse énorme, et en se brisant

lui-même. Le lieu du choc était précisément celui où ils avaient voulu s'établir.

Ils continuèrent leur route. Les Esquimaux que l'on avait vus jusqu'alors, connoissaient les Européens. Les expéditions annuelles des baleiniers dans les mers arctiques, ayant établi quelques relations de commerce entre eux et les indigènes de ces contrées, leur ont appris à apprécier la valeur de nos étoffes. Le capitaine Ross, suivant toujours la côte, parvint à une latitude plus élevée. Il s'approcha de terre le 7 et le 14 août au nord et au sud de la pointe Sichilic, nommée par les naturels *Acoulowisic*. Là ils virent des Esquimaux d'une autre tribu, qui vinrent au devant d'eux dans leurs traîneaux; mais qui s'arrêtèrent ensuite à une grande distance. On leur envoya leur compatriote Sacheux, qui eut d'abord de la peine à se faire entendre, parce qu'ils parlaient le dialecte homouque, et qu'ils le prononçaient très-lentement. Il parvint néanmoins à se faire comprendre. — Venez, leur disait-il. — Non, non, va-t-en, ne nous tue pas, répondaient-ils. Enfin il leur fit des présens; ce qui les persuada. Ils témoignèrent leur satisfaction en se tirant le nez, et en répétant de toutes leurs forces le cri *Hey-Yah*, avec de bruyans éclats de rire. Ils furent fort

étonnés que les Anglais qui s'approchèrent ensuite, ne parlassent pas leur langue, même aussi mal que Sacheux. Ils se familiarisèrent enfin au point de quitter leurs traîneaux et leurs chiens, et de monter sur les vaisseaux, qu'ils avaient pris d'abord pour des animaux prêts à les dévorer. En s'approchant du bâtiment, ils le saluèrent l'un après l'autre en se tirant le nez par respect, et en répétant cette formule, qui ressemble assez aux complimens que nous a conservés Homère : « Qui êtes-vous? que voulez-vous? d'où venez-vous, du soleil ou de la lune? »

Leurs traits étaient les mêmes que ceux des tribus plus méridionales; seulement leur figure était encore plus large. Tous portaient une barbe longue, mais peu fournie. Leurs habits étaient ouverts sur les côtés, comme ceux des femmes du Groënland. Ils avaient des pantalons qui ne leur montaient que jusqu'au haut de la cuisse; de manière qu'ils ne pouvaient se baisser sans montrer une partie de leur corps. Ils étaient de la taille de leurs voisins; un seul avait cinq pieds deux pouces.

Ces Esquimaux n'étaient pas établis à demeure sur cette partie de la côte; ils n'y venaient que pendant l'été. Leur résidence était au nord, dans un pays où il y avait *beaucoup*

d'eau claire, c'est-à-dire, suivant l'interprétation de Sacheux, situé près de la mer qui doit baigner cette terre au septentrion. Séparés par une chaîne de montagnes du Groënland, ils ne se doutaient pas qu'au midi il y eût des terres habitées. Ils forment un peuple nombreux, et comme ils se croyaient seuls dans l'univers, ils n'avaient de guerre avec personne. Le nom de leur pays est *Pitowac*. Ils ne connaissaient point les mots esquimaux, qui signifient en Groënland chef ou inspecteur; mais ils avaient un *pisarsouac;* c'est l'homme de la tribu qui est le plus habile à la chasse des phoques. Le *pisarsouac* actuellement régnant ou chassant, se nommait *Toulowac*. Ils ont les mêmes superstitions que les autres Esquimaux. Il y a chez eux des sorciers ou *Angecocs*, qui guérissent les maladies, prédisent l'avenir, font faire de bonnes chasses, etc. Quant à leurs idées religieuses, ou ils n'étaient pas d'accord entre eux, ce qui ne serait pas plus étonnant sous cette latitude qu'ailleurs, ou l'on interpréta mal leurs discours. Le capitaine Sabine dit qu'ils ont quelque connaissance d'un être suprême; le capitaine Ross assure, au contraire, qu'ils n'en ont aucune; que lorsque Sacheux leur en parla, ils lui demandèrent où il était; et que, leur

ayant répondu qu'il était partout, ils montèrent sur le pont pour le découvrir. Le premier de ces officiers dit aussi qu'ils croient à un paradis, qu'ils placent au fond de la mer; ce qui est l'idée la plus naturelle qui ait pu leur venir. Le second assure qu'un jeune *Angecoc* qu'il interrogea, ne sut lui dire autre chose, sinon qu'il y avait long-temps qu'un savant homme avait enseigné dans le pays, qu'après la mort on allait dans la lune, mais que le vulgaire ne savait pas ces choses-là; et qu'eux, les sorciers, n'y croyaient plus. On ne se serait pas douté de trouver là l'esprit irréligieux.

Dans le pays qu'ils habitent l'hiver, quoique plus septentrional que le cap Sichilic, il y avait, suivant eux, moins de glace et de neige que sur la côte; ce qui n'est pas aisé à expliquer. Mais on doit observer que quoique Sacheux comprît le dialecte esquimau dont ils se servaient, ce n'était pas précisément celui de son pays, et que d'ailleurs il ne parlait pas non plus assez bien l'anglais pour que l'on fût parfaitement sûr de ses interprétations.

Il est naturel que des peuples qui ne voient point le soleil pendant trois mois d'hiver, qui le voient constamment pendant trois mois d'été, qui pendant le reste de l'année voient les jours croître ou décroître d'une

heure à vingt-quatre dans trois mois, n'aient point d'idée de ce que nous appelons journée. On ne put rien leur faire comprendre sur cette distribution du temps. « Quand nous aurons mangé et dormi, » veut dire parmi eux *demain*. Ils ne savent compter que jusqu'à dix. Mais, ce qui est singulier, c'est que vivant près de de la mer, et tirant d'elle leur nourriture, leurs vêtemens, leur combustible (l'huile de baleine), leurs matériaux de construction (les côtes de ce cétacé), leurs armes (les défenses du narval), ils ne connaissaient pas la navigation, et n'avaient aucune idée de vaisseaux, ni même de canots; ils ignoraient jusqu'aux noms des embarcations de leurs voisins. On n'a trouvé une égale ignorance que parmi quelques sauvages de l'Australasie.

Les Esquimaux de Pitowac ne sont cependant pas dépourvus d'industrie. Ils construisent des traineaux; ils savent se faire des armes avec des défenses de narval, dans lesquelles ils introduisent des morceaux de fer qu'ils extraient avec beaucoup de peine de deux énormes aérolithes qui sont à quelque distance du cap Sichilic et qu'ils parviennent à forger à froid entre deux pierres, et à amincir assez pour l'usage auquel ils les destinent. L'un de ces aérolithes a quatre pieds

de haut; l'autre, deux seulement. Ils se bâtissent des huttes de pierre, creusées de trois pieds en terre, élevées d'autant au-dessus du sol, et dont toutes les ouvertures sont soigneusement bouchées avec du mortier de terre.

Ils se nourrissent de chair de phoque, mais rarement de celle des baleines qui échouent sur leurs côtes, et dont ils emploient l'huile; de celle des renards qu'ils prennent au piége, et en cas de disette, de celle de leurs chiens. Ils ne mangent d'aucun végétal. Pour chasser les phoques, ils se mêlent à leurs troupeaux, se couchent au milieu d'eux en imitant leur grognement, et leur manière de marcher ou plutôt de se traîner. Ils montrèrent aux équipages anglais comment ils faisaient cette chasse. Sacheux, qui était le plus connaisseur de tous leurs spectateurs, admira leurs talens. En lisant la description qu'a donnée de cet exercice le lieutenant Parry, on croit voir la belle peinture qu'Homère fait dans l'Odyssée, de l'expédition d'Ulysse, lorsque pour consulter Protée, il se mêla avec son troupeau de phoques, après s'être, comme les Groënlandais, revêtu de la peau d'un de ces animaux.

Ils ne connoissent de quadrupèdes que le lièvre et le renard noir, qu'ils prennent au piége; l'ours blanc, qu'ils chassent dans l'eau;

un grand quadrupède à cornes, qu'ils ne peuvent atteindre, et qui est ou la renne ou le bœuf musqué; et un animal férocc, trois fois plus gros que le chat, probablement le même qui était autrefois connu des colons du Canada, sous le nom d'*orignal*.

Les mousses, les lichens, quelques graminées dures et rares, des bruyères, forment toute la richesse végétale de cette contrée. Les habitans emploient la mousse comme mèche, pour brûler l'huile de baleine; les tiges des bruyères, liées ensemble, font les manches des fouets avec lesquels ils conduisent leurs chiens. Comme le plus gros de leurs arbustes n'acquiert pas la grosseur du doigt, la dimension des bois qu'ils voyaient sur le vaisseau, les étonnèrent plus encore que le fer. Ils ne concevaient pas qu'une vergue ou un mât fût de la même nature que leur bruyère. Aussi, imaginant que des gens qui avaient des matériaux si énormes à leur disposition, ne pouvaient venir de la terre, puisque il est certain, à Pitowac, que la terre ne produit point d'arbres, ils avaient sagement conclu que les vaisseaux anglais arrivaient de la lune: et l'on ne sait de quoi s'étonner le plus, ou du raisonnement qu'il leur fallut faire pour concevoir que la lune était un corps analogue

à notre globe, ou de leur répugnance à admettre de l'analogie entre une bruyère ou même des mousses, et un sapin. Il est encore assez singulier que les courans de la mer arctique, qui portent tant de bois sur les côtes du Groënland et de l'Islande, n'en aient jamais charrié sur les leurs.

Ils étaient en petit nombre, généralement doux, mais d'une défiance extrême. Les Anglais avaient aussi besoin d'être sur leurs gardes, non de peur d'être attaqués, mais parce que leurs hôtes volaient tout ce qu'ils pouvaient prendre sans être aperçus. Ce n'était pas qu'ils ne sussent fort bien que voler était mal faire; ils se cachaient pour dérober, et s'échappaient quand ils le pouvaient. On les pria de chanter et de danser; ils s'y prêtèrent volontiers. Leurs danses sont plus que voluptueuses; mais tandis qu'une partie amusait ainsi l'équipage, les autres ne manquaient pas de profiter de cette distraction, pour enlever ce qui était à leur portée. Il fallut finir par les fouiller lorsqu'ils sortaient des vaisseaux.

De la pointe Sichilic l'expédition continua à suivre la côte, mais d'un peu plus loin. Elle reconnut l'entrée du détroit de Wolstenholm, sans y pénétrer. Elle n'examina ni celle de

Smith, ni celle de l'alderman Jones; mais partout où l'on put vérifier les indications de Baffin, l'exactitude des observations que ce voyageur avait faites deux cents ans auparavant, parurent incontestables. Il eût été utile cependant de s'assurer de plus près de l'étendue des détroits qu'il a indiqués.

En continuant de parcourir la baie, l'expédition arriva le 30 août à la vue du détroit de Lancastre. Elle y entra et y navigua sans grande difficulté, par un bon vent d'est. La sonde rapportait près de sept cents brasses. On y fit vingt milles; et on conçut les plus brillantes espérances jusqu'au 31, à trois heures du soir. Toutefois le capitaine Ross ayant été dîner, et impatient peut-être de voir le détroit se fermer, avait ordonné qu'on l'avertît si l'on voyait la terre. On ne manqua pas de l'apercevoir, et il la reconnut lui-même *distinctement* à la distance de six à huit lieues; ce qui est d'autant plus remarquable, que le brouillard l'empêchait de bien voir *l'Isabelle*, qui n'était qu'à deux lieues en arrière. Quoi qu'il en soit il vira de bord, et perdit ainsi la plus belle occasion de gloire qu'un marin ait eue depuis le capitaine Cook. Le lieutenant Parry ne vit pas de la même manière, mais il était en sous-ordre.

M. Ross a dit, pour sa justification, que les ordres de l'amirauté lui prescrivaient de pénétrer là seulement où il se trouverait des courans et des arbres flottans. Cependant il n'était pas étonnant que dans un bras de mer large, profond et couvert de glaces flottantes, le courant fût peu sensible à la surface; et quelle que rigoureuses qu'étaient ses instructions, elles ne lui défendaient pas de faire une découverte, s'il n'y était conduit par des arbres.

Ils revirèrent donc à l'est, après être parvenus jusqu'au 81e degré de longitude. Ils virent à leur retour, à l'entrée de la baie, un fragment de canot d'écorce de bouleau, qui soit qu'il vînt de la baie d'Hudson, soit qu'il vînt de la mer intérieure, prouvait l'existence d'un passage qui communiquait aux contrées plus méridionales où peut croître cet arbre.

De là nos navigateurs continuèrent leur route sans accident, et arrivèrent aux îles Orcades, le 7 novembre 1815.

On ne fut point satisfait du résultat de l'expédition en Angleterre. Il y eut des discussions même un peu vives entre les officiers, qui, comme on l'écrivait à M. de Zuch, se disputaient comme des charretiers la petite portion de gloire qu'ils avaient acquise. Cependant si la navigation n'y avait gagné

que de confirmer les découvertes de Baffin, et de rendre plus probables celles de Fisher et de Maldonado, qui paraît avoir fait ce voyage avec succès à la fin du seizième siècle, la découverte de la tribu de Pitowac, inconnue au monde qui lui était inconnu, n'en est pas moins un résultat très-intéressant pour ceux qui croient que la connaissance des hommes importe autant que celle de la terre qui les porte.

Les contrées découvertes par cette expédition, n'étaient pas riches en histoire naturelle. Ils tuèrent cependant, et ce ne fut pas sans peine ni sans danger, deux ours blancs. L'un en mourant plongea sous la glace; l'autre fut pris. Il avait sept pieds de long, et pesait 1171 livres. Ils se défendirent jusqu'à la dernière extrémité; et percés de balles, de piques d'abordage et de harpons, ils mordaient encore les bordages des bateaux, et cherchaient à s'y élancer.

Le plus intéressant des oiseaux qu'ils rencontrèrent est le *rôtye*, palmipède de la grosseur d'un merle, ayant la tête, le cou, le dos noirs, et le ventre blanc. Ces oiseaux volaient sur les glaces en essaims innombrables. Trois chasseurs, en cinq heures, en tuèrent un jour douze cent soixante-trois. La chair, qui en est

excellente, fournit aux équipages un très-bon manger pendant plusieurs jours. On n'eut besoin, pour les conserver, que de les stratifier dans un tonneau avec de la glace. Cet oiseau se nourrit de chevrettes. Ses excrémens sont rouges; et il y avait de vastes espaces de neige teints par eux de cette couleur.

Les mouettes et d'autres oiseaux maritimes y étaient moins communs.

Au retour de ces deux expéditions en Angleterre, on parut avoir renoncé à toute tentative ultérieure de ce côté. Toutefois les renseignemens, assez incomplets, qui avaient été fournis sur le détroit de Lancastre, déterminèrent le gouvernement à envoyer une seconde expédition dans la baie de Baffin, sous le commandement du lieutenant Parry, que les écrivains anglais se plaisent à représenter comme l'un des officiers les plus faits pour assurer le succès d'une semblable entreprise. La saison de la navigation étant très-courte dans ces mers, on ne jugea pas à propos de faire reconnaître les détroits de Smith et de Jones, indiqués par Baffin à l'extrémité septentrionale de la mer qui porte son nom, ni de chercher la communication qui paraît exister entre elle et la baie d'Hudson.

En conséquence le lieutenant Parry, ayant

sous ses ordres *l'Hécla* et *le Griper*, armés avec le plus grand soin, pourvus avec abondance, et montés par des équipages choisis, mit à la voile le 11 mai 1819. Le 14 juin il eut connaissance du cap Farewell, extrémité méridionale du Groënland. Le 26 il fut arrêté quatre jours par les glaçons; et à la latitude de 74 degrés, il fut forcé de s'ouvrir un passage à travers la glace, en la cassant sur plusieurs lieues de longueur. Enfin il atteignit le 31 la baie de Possession, qu'il avait reconnue l'année précédente; et le 1er juillet il entra dans le détroit de Lancastre, qu'il trouva navigable jusqu'aux îles du Prince Léopold, situées sous les 90 degrés de longitude. Le détroit de Lancastre a constamment de 20 à 25 milles de large, de l'est à ouest, sur 150 milles de long.

Arrêtée par la glace aux îles du Prince Léopold, l'expédition entra dans une baie que présente la côte sud, et que le lieutenant Parry nomma la baie *du Prince Régent*; elle a quatorze ou quinze lieues de large, vers le sud-est, et communique probablement à la baie d'Hudson.

Il revint peu après dans le détroit de Lancastre, à la partie occidentale duquel il donna le nom de détroit *de Barrow*, et entra ensuite dans une mer plus praticable, parsemée d'îles

tout environnées de glaces. Il navigua d'abord au sud-ouest, s'avança jusque à la latitude de 74 degrés, et prit possession de ces terres au nom du roi d'Angleterre, suivant l'ancienne coutume. Enfin le 8 septembre, il avait dépassé une grande île à laquelle il donna le nom de *Melville*, lorsqu'il fut encore bloqué par les glaces pendant plusieurs jours. L'hiver s'approchait, et les vaisseaux durent chercher un abri.

Il cingla à l'ouest le long de la côte sud de l'île Melville, et entra dans ce qu'il appela le *Port d'hiver.* Pour y pénétrer, il fallut couper sur deux milles de longueur la glace nouvelle qui avait déjà d'un à deux pieds d'épaisseur. Les bâtimens y mouillèrent par cinq brasses d'eau, à cent toises du rivage, par les 70 degrés de latitude nord, et les 110 degrès de longitude ouest. On établit sur le pont des cabanes en charpente, dont les matériaux avaient été apportés d'Angleterre; et afin de mieux garantir encore les équipages contre l'excessive rigueur du climat, des tuyaux de chaleur, communiquant à la cuisine, avaient été disposés tout autour de l'entrepont.

Le froid ne tarda pas à devenir excessif. Dès le mois de novembre le thermomètre descendit à 37 degrés (de Fahrenhest) au-

dessous de zéro; et pendant le mois de février, époque la plus froide de l'année, il tomba à 39. La bière et le vin, le vinaigre, les liqueurs spiritueuses se gelèrent; mais la première de ces liqueurs fut la seule qui se décomposa. Le 14 février, un officier étant monté sur la grande hune avec une bouteille d'eau liquide, il la jeta à travers une passoire, et elle tomba sur le pont en petites gouttes sphériques: elle avait dû geler en moins de deux secondes.

Malgré la rigueur de la saison, lorsque l'air était calme, les hommes pouvaient sortir, en ayant la précaution de s'envelopper les oreilles et le cou. Mais dès qu'il faisait un peu de vent (celui du nord y souffle pendant toute l'année), il était impossible de se hasarder dehors. Un matelot eut les doigts gelés, pour avoir porté trop long-temps un fusil à la chasse. Lorsqu'en arrivant, il mit sa main dans un bassin d'eau tiède, elle se gela instantanément. Il perdit cinq doigts, et un autre matelot quelques articulations. Lorsque le froid frappait la figure, on rétablissait la circulation en frottant la partie gelée avec de la glace; mais souvent il s'y formait un ulcère, et la suppuration détachait ce que le froid avait tuméfié.

Malgré toutes les précautions que l'on avait prises contre le froid, la glace s'étant introduite entre les doubles fonds des côtés, les matelots dont les lits étaient le long du bordage, étaient dans une atmosphère assez froide pour que leur respiration pendant la nuit, ou pour mieux dire, pendant le temps du sommeil, formât un plafond de glace au-dessus de la tête de chacun d'eux.

Dès le 11 novembre on cessa de voir le soleil. Vers le solstice, il était à peine possible à midi, et malgré la réverbération des glaces, de lire un livre imprimé en gros caractères. Ce ne fut que le 3 février qu'ils revirent la lumière. Ils n'eurent que peu d'aurores boréales, et ne virent qu'une seule fois un éclair; mais en compensation la lune brillait dans ce ciel glacé d'un éclat incomparable.

La santé des équipages se soutint parfaitement; un seul homme, déjà malade à son départ d'Angleterre, mourut au Port d'hiver. Le lieutenant Parry, aux précautions ordinaires pour ce qui était relatif aux vêtemens et à la nourriture de ses équipages, ajouta les moyens moraux qu'il crut les plus propres à les garantir de l'ennui. Les jeux, les exercices furent multipliés; enfin, M. Parry fit jouer une comédie, qu'il composa, dit-on, lui-même.

Peut-être les règles du théâtre grec n'y étaient elles pas mieux observées que dans celles que l'on joue à Londres ; mais quand il aurait pris quelques licences de plus, dans un pays où la nuit dure quatre-vingt-quatre jours, on ne doit pas être bien sévère sur la règle des vingt-quatre heures.

Le sujet de la comédie n'était pas pris dans les événements antérieurs, mais dans l'avenir. *Le passage du Nord-Ouest*, tel en était le titre. Au premier acte, les équipages du *Griper* et de *l'Hécla* arrivaient au Kamchatka, après avoir passé le détroit de Behring. Au second, ils débarquaient à Londres, recevaient la gratification promise de 20,000 liv. sterling, et en faisaient le partage. Le troisième peignait aussi exactement que l'on pouvait le faire, la manière dont les braves matelots de l'expédition mangeaient dans les rues de Londres, l'argent qu'ils avaient si bien gagné au delà du cercle arctique.

Les officiers jouèrent ce drame, qui n'a pas été tout-à-fait prophétique, mais qui devait faire une impression aussi vive qu'utile sur les spectateurs, et dont l'invention est assurément une des idées qui honore le plus le lieutenant Parry.

Entre autres précautions sanitaires contre

le scorbut, on eut celle de cultiver à bord de la salade, qui fut de la plus grande utilité.

Le soleil parut, et vers le mois d'avril la neige commença à disparaître de dessus la terre. A la fin de mai il y eut des ruisseaux et des flaques d'eau douce. Au 20 de juillet la glace du mouillage était fondue; le 30 celle du dehors commença à craquer, et le lendemain, la mer devenue plus praticable délivra les vaisseaux de leur prison de trois cent dix jours. La chasse avait produit peu de chose. On n'avait vu que peu d'élans maigres. Le renard n'était pas immangeable. On tua trois bœufs musqués. Ceux-ci viennent à la fin de l'hiver, si l'hiver finit dans ce pays-là, en petits troupeaux qui franchissent sur la glace les détroits qui séparent ces îles du continent. Ce bœuf est de la taille du bétail des montagnes d'Écosse; le plus gros pesait sept quintaux. Le parfum insupportable de leur chair était tel, que les Anglais, privés depuis long-temps de viande fraîche, ne purent en tirer de quoi faire du rosbif mangeable.

Lorsque la terre de l'île commença à dégeler, on essaya d'y semer des graines potagères. Les pois seuls annoncèrent quelque végétation, mais ils ne purent fleurir complètement. On en mangea les tiges en vert. Les radis ne

poussèrent que deux feuilles; l'ognon et le poireau ne végétèrent pas.

Le lieutenant Parry traversa l'île Melville à pied et retrouva la mer au nord. Il ne vit point d'habitans, mais seulement les débris de quelques-unes de leurs huttes abandonnées depuis long-temps.

Ce fut le 1er août que l'expédition mit à la voile. Elle avait hiverné à 110 degrés de longitude; par conséquent à la hauteur et à 4 degrés au nord de la rivière de la Mine de cuivre découverte par Hearne. Il lui restait à peu près 54 degrés en longitude à parcourir à l'ouest pour arriver au détroit de Behring. Elle entreprit ce trajet, qu'elle fit en seize jours, mais avec des difficultés sans cesse renaissantes. Toutefois elle ne parvint qu'au 113e degré 17 minutes; et comme la saison qui s'avançait, ne lui promettait pas plus de facilité pour l'avenir, le commandant convoqua un conseil, où il fut résolu qu'il fallait profiter du peu de tems propice à la navigation qui leur restait encore pour repasser le détroit de Lancastre: le commandant se rangea à cette opinion. On revira en conséquence de bord; non sans difficulté, mais sans accident grave, et les deux vaisseaux repassèrent heureusement le détroit de Lancastre. Dans ce trajet, le lieu-

tenant Parry vit deux familles d'Esquimaux formant ensemble environ vingt individus. Ils parurent étonnés de l'apparition des Anglais, mais moins que ceux du cap Sichilic. Ils paraissaient avoir déjà vu les Européens. Ils reçurent avec des démonstrations de la plus grande joie les cadeaux qu'on leur fit. Les officiers allèrent dans leurs huttes où ils virent leurs femmes et leurs enfans. Les premières, instruites par leurs maris qui l'avaient appris des matelots, vinrent au-devant des Anglais et leur serrèrent les mains. Une d'elles, âgée d'environ treize ans, avait d'assez jolis traits; les enfans furent singulièrement épouvantés à la vue des étrangers et ne cessèrent de murmurer.

Le reste de la navigation jusqu'en Angleterre fut heureux.

Le long séjour de l'expédition à l'île Melville permit de faire quelques recherches en histoire naturelle. Le sol est en général primitif, composé de roches de granit, de gneiss, etc., comme l'avait reconnu le capitaine Ross sur les côtes septentrionales, l'année précédente. On a reconnu aussi des roches secondaires, et même des marbres et des ardoises. Une des espèces de granit est rouge et compacte comme celui d'Égypte. Parmi les

schistes, il y en avait une espèce qui contenait assez de bitume pour brûler ou du moins pour entretenir le feu.

Dans un atterrissement auprès du port d'hivernage on trouva à cinq cents toises dans les terres et à cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, la partie supérieure du crâne d'une baleine, enfoncée dans la masse des terres, et dont, attendu qu'il n'y a point de rivière à proximité, on ne peut expliquer l'existence que par un abaissement de la mer. Il fallut sept hommes pour la porter à bord de *l'Hécla*.

Le règne végétal a fourni une trentaine d'espèces, la plupart mousses ou lichens; quelques graminées et quelques fleurs. Parmi celles-ci, on remarque un pavot dont la fleur paraît sur la neige et émaille sa surface lorsqu'elle n'a plus que sept à huit pouces de haut, et une primevère dont les feuilles diffèrent de l'espèce commune. Une des graminées a ses graines couvertes d'un duvet abondant. L'oseille parut de bonne heure et en grande quantité. Entre les quadrupèdes est le bœuf musqué dont nous avons déjà parlé. La base de ses cornes couvre tout son front au-dessus des yeux, et de plusieurs pouces d'épaisseur. Le renard s'y trouve aussi; sa principale nour-

riture paraît devoir être les rats que l'on trouve en grand nombre : leur espèce se rapproche de ceux d'Europe. Ils sont d'un brun obscur en été, mais leur poil blanchit en hiver. On n'aperçut qu'un seul ours blanc, mais plusieurs lièvres.

Le plus brillant des oiseaux est le canard royal, qui est non-seulement l'orgueil des régions arctiques, mais le plus bel animal de son espèce. Il brille autant par l'élégance de ses formes que par les couleurs éclatantes et veloutées de son plumage.

Les Anglais chassèrent quelques autres oiseaux aquatiques. Ils virent aussi, mais en petite quantité, des perdrix et des lagopèdes.

La boussole fut inutile pendant la dernière partie de cette navigation. L'inclinaison de l'aiguille a été jusqu'au 88e degré, et sa déclinaison variait à tout moment. Il est probable que les vaisseaux ont dépassé au nord et à l'ouest le pôle magnétique boréal qui doit être situé sur le continent d'Amérique du 90e au 110e degré de longitude, et du 70e au 75e de latitude.

Une remarque importante qui, en éclairant la navigation de ces mers, n'annonce pas de grandes facilités pour l'avenir, c'est que les vents, soufflant toujours des rumbs du nord

entassent constamment les glaces vers le midi : de sorte que les parties où l'hiver est le moins long, sont précisément les moins accessibles.

A leur retour, l'amirauté déclara que les équipages de *l'Hécla* et du *Griper* avaient droit à la récompense nationale de 5,000 liv. sterl. (125,000 fr.). Chaque matelot reçut dix liv. sterl., et le commandant de l'expédition mille : le reste fut partagé d'après les grades. Le lieutenant Parry fut promu au grade de capitaine de vaisseau.

La curiosité publique avait été vivement excitée par le défaut de nouvelles de l'expédition pendant un si long espace de temps. Elle avait devancé tous les baleiniers en 1819, et fut ensuite suivie de tous ceux de 1820. Cela donna de l'intérêt aux renseignemens que fournirent quelques navires. Les capitaines Johnson et Warham annoncèrent, à la fin de 1819, que *l'Hécla* et *le Griper* devaient avoir trouvé le passage ouvert. Le premier qui avait pénétré à quatre-vingts milles dans le détroit de Lancastre, et n'avait reviré de bord que le 23 août, avait reconnu tous les signes qui indiquaient qu'il communiqnait à une autre mer. Le capitaine Warham était aussi entré, jusqu'à une distance de vingt milles, dans le

même détroit. N'y trouvant point de baleines, il était revenu dans la mer de Baffin; et à vingt milles au sud, il avait découvert un passage qui se dirigeait à l'est, et qui devait se joindre au premier. Il paraîtrait, d'après ces divers renseignemens, que tout le pays est formé, comme la Terre de Feu, d'îles séparées, ou plutôt réunies par des détroits habituellement glacés. Le voyageur dont nous parlons trouva sur les rivages de celui qu'il avait découvert une horde d'Esquimaux. Tous les hommes étaient à la chasse au midi; il n'y restait que des femmes, des enfans, et un vieillard qui avait perdu les deux pieds, gelés par le froid. Les huttes de cette tribu, comme celles de toutes les autres, sont à moitié creusées dans la terre, et recouvertes de peaux de phoques, d'élans, etc., soutenues par des côtes de baleine.

La baie d'Hudson est un entrepôt important au commerce des pelleteries. Les Anglais y ont différens comptoirs, entre autres au fort York. Le comte de Selkirk y envoya en 1812 une petite colonie, et engagea le docteur Mac Keevor à se charger du service de santé de la nouvelle peuplade.

Celle-ci partit du port de Sligo le 24 juin. Le 13 juillet on vit les premières glaces flot-

tantes, et le 17 au matin on reconnut l'île de la Résolution, à l'entrée du détroit d'Hudson. La navigation devint pénible au milieu des glaces. Nous emprunterons au docteur Mac Keevor ce que sa relation offre de plus intéressant sur cette expédition.

Le 25 juillet on vit sur la glace la femelle d'un ours blanc, avec deux petits. Quatre chasseurs furent envoyés par le capitaine pour la poursuivre. Dès que l'ourse les aperçut, elle jeta un cri lamentable, et embrassa ses deux oursons avec les pattes de devant, en continuant de se plaindre. Voyant que les chasseurs se rapprochaient, elle plaça ses petits sur son dos, et plongea à une grande distance, jusqu'à ce que fatiguée elle remonta sur un glaçon. Les chasseurs, attendris par cette scène (et peut-être découragés par les difficultés de la poursuite), revinrent à bord sans tirer un coup de fusil : d'autres les remplacèrent. L'ourse, poursuivie de nouveau, recommença à emporter ses petits nomades, tantôt en plongeant, tantôt en traversant à découvert les glaçons. Enfin elle fut atteinte d'une balle dans la poitrine, et en mourant elle ne cessa de tenir ses oursons embrassés, les regardant alternativement, et continuant

à pousser le même cri qu'elle avait fait entendre d'abord.

On traîna à bord son corps, que les petits ne quittèrent point. On les mit dans une cage, où ils grognèrent d'une manière horrible ; ils furent plus tranquilles lorsque l'on eut placé la peau de leur mère auprès d'eux. On les transporta depuis en Angleterre. On les montra, quelques jours après les avoir pris, à des Esquimaux qui vinrent à bord. Ils les regardèrent avec une horreur et une crainte singulières.

Il est digne de remarque que l'amour maternel, qui rend courageux et téméraires des animaux faibles et pacifiques, rend au contraire plus timide l'espèce la plus féroce qui existe.

Le 1er août nos navigateurs s'approchèrent de la côte, où les Esquimaux avaient allumé des feux pour indiquer qu'ils voulaient trafiquer. Ils en virent un grand nombre, et en eurent jusqu'à soixante à la fois à leur bord. Ils continuèrent pendant trois semaines à naviguer dans le détroit, au milieu des glaces, et entrèrent enfin le 21 dans la baie d'Hudson, qu'ils trouvèrent navigable, mais où les attendaient la neige, la pluie et les orages.

Le 24 ils éprouvèrent un violent coup de vent. Au milieu des alarmes de l'équipage, M. Mac Keevor fut invité à donner ses soins à l'une des passagères qui ressentait les douleurs de l'enfantement. « Il est difficile, dit-il, de trouver une situation plus fâcheuse que n'était la mienne. La crainte d'être jeté à la côte, le sifflement du vent dans les manœuvres, le bruit terrible des pompes qui ne cessait pas de jouer un instant, les cris de ma pauvre patiente qui souffrait les douleurs les plus cuisantes que puisse endurer un être humain; tout cela, joint à l'abattement que produit le mal de mer, contribua à faire de cette nuit la plus mauvaise que j'aie passée de de ma vie. »

Heureusement à minuit, on parvint à jeter deux ancres au milieu des écueils, et à dix heures du matin madame Mac Clain fut délivrée. Le lendemain ils étaient en vue du fort York, d'où on leur envoya des provisions fraîches, et le 26 ils y débarquèrent.

Un camp d'Indiens américains était voisin du fort. M. Mac Keevor s'empressa d'y aller, et eut de fréquens rapports avec eux. Il examina avec soin leurs traits, leurs vêtemens, leurs logemens, et étudia leurs maladies. Il paraît que toutes les tribus de l'Amérique

septentrionale, sauf les Esquimaux, appartiennent à la même race d'hommes.

Les chasseurs indigènes de cette partie du monde, sont en général grands et fortement constitués. Ils ont le visage long, tous les traits saillans, les yeux noirs et pénétrans, le nez aquilin, le front petit, le menton rond, la bouche large. Leurs cheveux sont d'un noir luisant, durs et épais, sans la moindre disposition à friser. Ils ne ressemblent nullement aux Esquimaux, leurs voisins, et n'ont ni l'oreille placée aussi bas, ni les lèvres renversées, ni un intervalle aussi grand entre les yeux. On ne leur voit point de barbe, parce qu'ils ont le plus grand soin de l'arracher à mesure qu'elle paraît : on retrouve cet usage chez différentes tribus mogoles, malaises, à Sumatra, et jusque dans l'Afrique. La privation naturelle de cet ornement ou de cet embarras, et toutes les conséquences que l'on en a tirées, sont autant de contes sans fondement.

Les femmes ou *squâs*, comme on les appelle ordinairement, ont des traits différens des hommes. Leurs cheveux et leurs yeux sont de la même couleur ; mais leur taille est plus petite, et leur figure est presque ronde. Elles peignent leur chevelure, qu'elles partagent sur le front, et la font retomber sur

leurs épaules. L'expression de leur physionomie est en général douce et tendre autant que celle de leurs maris est rude et sévère.

Les hommes sont habillés d'un morceau de flanelle jeté sur leurs épaules; ils portent par dessus une tunique de peau d'élan, dont les manches peuvent être détachées à volonté. Leurs pantalons et leurs bottes ou *mocassias* sont de la même fourrure. Ils bordent ceux-ci de piquans de porc-épic, d'une manière élégante. Quelques-uns portent des habits de drap rouge ou vert, qu'ils enrichissent de colifichets d'argent ou d'étain.

L'habillement des femmes ne diffère pas de celui des hommes. Elles ajustent leur pièce de flanelle sur la tête, en forme de chaperon, et la bordent d'un ruban rouge ou vert. Elles portent souvent aussi des jupes d'étoffes de laine. Quand elles se parent, elles ont des vêtemens de drap, et pour sortir, des pelisses de peau de castor, bordées de plumes et de rubans. Leur costume de luxe ne manque ni d'éclat ni de grâce.

Leurs canots sont faits d'une charpente de bois léger, sur laquelle ils cousent un doublage d'écorce de bouleau. Ils ont trente pieds de long, sur six de large au milieu.

Leurs huttes ou *wigwams* sont formées de

perches disposées en cercle, rassemblées par le haut, et couvertes de peau d'élan apprêtée au suif par les naturels eux-mêmes. Tout leur ménage y est réuni. Elles servent de cuisine, de garde-meuble et de chambre à coucher à toute la famille.

Ceux qui sont à portée des factoreries anglaises, ont des vaisseaux de cuivre pour leur cuisine; les autres font bouillir l'eau dans des baquets de bois, en y jetant des pierres rougies au feu.

Le soin des tentes, du ménage, des vêtemens, est dévolu aux femmes. En se mariant elles perdent toute leur liberté, et ne sont plus que les esclaves ou même les bêtes de somme de leurs maris, qui ne les laissent pas empiéter sur leur autorité, et qui punissent sévèrement leurs moindres désobéissances. Malgré le malheur de leur condition, elles sont des servantes soumises, des femmes tendres et affectionnées, des mères soigneuses et indulgentes. Le docteur Mac Keevor avertit qu'il ne parle ici que des Américaines du nord.

Elles accouchent avec une grande facilité. Un Anglais qui voyageait avec un Indien s'aperçut que pendant une halte la femme avait disparu. Il en demanda des nouvelles. « Elle « a été sans doute tendre un piége à un lièvre,

« dit le mari en souriant ; elle nous l'apportera bientôt. » Elle arriva après une absence d'une demi-heure, avec un enfant nouveau-né.

Les enfans sont enveloppés de pelleteries : on ne leur voit que la figure. Leur berceau est rempli de mousse, que l'on renouvelle toutes les fois que la propreté l'exige. Aux deux extrémités sont attachés les bouts d'une courroie, avec laquelle on le suspend dans la tente ; cette même courroie passe sur le front de la mère lorsque dans les voyages elle le porte sur son dos.

Les Indiennes nourrissent leurs enfans au moins deux ans, et quelquefois jusqu'à cinq.

Les hommes ont plusieurs femmes ; leur nombre est même la plus grande distinction qu'il y ait entre eux. Ils les achètent de leurs pères, qui font à leur tour des cadeaux à leurs gendres. Leurs mariages sont accompagnés de chants, de danses et de grands repas.

Les médecins de ce pays sont des charlatans. Ils font des singeries et des tours d'escamotage auprès du malade avant d'employer leurs moyens curatifs, qui sont des succions ou des ventouses, et des bains de vapeur ; remèdes assez convenables pour les douleurs rhumatismales, qui sont leurs maladies les plus ordinaires.

Les Indiens se livrent avec un excès extraordinaire aux chagrins du deuil. Aux cris et aux larmes ils joignent des incisions qu'ils se font sur le corps; et dans quelques tribus, la section de quelques articulations des doigts. Ils voient la mort avec indifférence, comptent sur une autre vie, et ne manquent pas de faire enterrer avec eux les objets qu'ils croient devoir leur être le plus utiles dans l'autre monde.

Leurs idées religieuses sont extrêmement bornées. Ils reconnaissent deux principes souverains : un mauvais, auquel ils adressent leurs prières pour qu'il ne leur nuise pas, et un bon, dont par conséquent ils ne s'occupent pas.

Pendant l'hiver ils sont souvent des semaines entières sans pouvoir sortir de leurs tentes. Alors leur principale nourriture consiste en oies sauvages salées, en langues fumées et en *pimmicum*. Ce dernier aliment est fait de viande de bison coupée en petites tranches, séchée avec soin au soleil, sur des charbons, ou même par l'action de l'air, et ensuite pulvérisée entre deux pierres. Ils profitent des jours de beau temps pour chasser; mais si cela leur est impossible, ils sont souvent réduits aux dernières extrémités pour vivre. Ils mangent alors leurs pelleteries, les

fourrures qui les habillent; et ont quelquefois été conduits par la faim à l'anthropophagie.

La maison du gouverneur du fort York était un édifice bâti en bois, à deux étages, de cent pieds de long sur trente de haut. Le reste n'était que des hangards ou des magasins. Le tout était entouré d'une forte barrière en bois, afin d'être à l'abri des attaques des sauvages, ou plutôt pour leur ôter l'envie d'attaquer.

Pendant l'hiver toute la nature se revêt de blanc; les fourrures des animaux eux-mêmes prennent la couleur de la neige qui couvre la terre; leurs poils deviennent plus fins et plus longs. Au mois de mai la glace commence à se briser, la neige à se fondre; dès le mois suivant la grande chaleur se fait sentir. Le soleil est si vif, qu'il brûle l'épiderme des naturels. Une végétation rapide et brillante remplace en peu de semaines la tristesse et la désolation de la terre.

Entre autres plantes que M. Mac Keevor rencontra dans ses excursions autour du fort, on doit remarquer le groseiller à grappes rouges, le groseiller à maquereau des deux couleurs, le fraisier, et une espèce d'airelle à grosses baies. Les fruits de toutes ces espèces sont d'une bonne qualité; les fraises sont supérieures à celles d'Europe.

L'aurore boréale est fréquente, comme on le sait, dans ces contrées. Notre voyageur a ouï dire qu'elle était quelquefois accompagnée d'un léger bruissement, mais il ne l'a jamais entendu.

Il ne rend point compte de son retour; les voyages par mer où il y a le plus d'événemens remarquables ne sont pas les plus heureux.

Avant même que l'issue de l'expédition du capitaine Parry fût connue, le gouvernement britannique en avait envoyé une autre par terre, pour pénétrer dans la mer polaire par la route que Hearne découvrit en 1772, et que personne n'a suivie depuis. On a élevé des doutes non sur la véracité de ce voyageur, mais sur l'exactitude de ses observations; et plusieurs personnes ont pensé que la rivière Mine de cuivre se jetait beaucoup plus à l'est qu'il ne l'a cru. Le lieutenant Franklin, de la marine royale, a été chargé de cette investigation, bien autrement pénible que celles que l'on entreprend par mer.

M. Franklin débarqua au fort York vers la fin d'avril 1820, et en partit au commencement de mai avec une caravane composée d'individus qu'il amenait de la Grande-Bretagne, d'Anglais et de Canadiens établis sur les côtes de la baie d'Hudson, et accoutumés,

par le trafic des pelleteries, aux voyages lointains dans cette région inhospitalière, et enfin d'Indiens. Ils étaient pourvus de traîneaux attelés de chiens, et destinés à transporter leurs provisions, leurs bagages et les malades. Le reste de la caravane marchait à pied avec des raquettes, planches longues et minces que l'on adapte à la chaussure pour ne pas enfoncer dans la neige.

Les premières journées de marche furent très-fatigantes pour ceux qui n'étaient pas accoutumés au climat. Tous éprouvèrent aux pieds, aux jambes, surtout aux chevilles, des douleurs accompagnées d'une enflure générale des extrémités inférieures. Après une journée pénible on soupirait après le repos, et ce repos consistait à dormir au bivac sur la terre après en avoir balayé la neige, à côté d'un feu de pin, qui n'empêchait pas le thermomètre de se tenir à trois ou quatre degrés au-dessous de zéro L'hiver de 1819 à 1820 passait pour avoir été très-froid; les Indiens et les hommes habitués au pays en étaient étonnés. Toutefois un des compagnons du lieutenant Franklin, qui a transmis ces détails à un ami en Angleterre, dit que c'était ce qui l'incommodait le moins, et que l'exercice de la journée l'empêchait de le sentir.

A la fin de juin, ils se trouvaient au lac Athabasca, d'où est datée la lettre dont nous donnons l'extrait. Ils avaient fait huit cents milles en deux mois. Les bords de ce lac sont habités par les Indiens Chippewais et Strongbows. Tout ce que les voyageurs ont vu jusqu'à présent, confirme ce que Hearne dit de ces peuples.

Une grande mortalité a affligé ces deux tribus. On les a trouvées dans la consternation en 1820. Les Chippewais ne voulurent pas établir leurs tentes dans l'endroit accoutumé, pour ne pas offenser, disaient-ils, les mânes de leurs amis morts.

Le pays est en partie boisé, en partie couvert de prairies naturelles où paissent ces bisons dont la chair fournit aux Indiens leur principale nourriture, en même temps que sa peau compose leur principal vêtement. Les Européens qui font le commerce des fourrures dans ces contrées, chassent ces animaux au fusil et à cheval. Pour y parvenir avec succès, ils font en sorte de les séparer l'un après l'autre du troupeau, et tâchent ensuite de les empêcher de le rejoindre. Lorsqu'après cela ils se trouvent à portée, ils les tirent sans s'arrêter. Cette chasse n'est pas sans danger, d'abord à cause des trous de blaireaux, qui sont en grand

nombre et dans lesquels le cheval peut s'abattre ; ensuite parce que souvent le bison blessé court sur son adversaire, et peut le démonter ou le tuer.

Les Indiens font cette chasse d'une manière plus difficile et plus sûre. Ils pratiquent des routes palissadées qui aboutissent à une enceinte fermée ; ils engagent un bison dans ce chemin, le forcent à le suivre, et le tuent lorsqu'il est arrivé dans l'enceinte. C'est à peu près ainsi que se fait dans l'Asie la chasse aux éléphans. Il est inutile d'ajouter que tant que les bisons sont réunis en troupeau ils sont inattaquables.

A la fin de juin, le lieutenant Franklin n'était pas à la moitié de son voyage ; et s'il a l'intention de se livrer à des investigations sur la côte, il sera probablement forcé d'hiverner dans ce pays.

Au moment où nous écrivons (mars 1821), on prépare une troisième expédition maritime sous les ordres du capitaine Parry. Il doit se diriger vers le nord de la baie d'Hudson pour y chercher un passage qui, situé entre Repulse-Bay et l'île de Cumberland, où Fox pénétra en 1631, le conduise au détroit du Prince-Régent, ou plus au midi, dans quelque autre des nombreux golfes de cet archipel.

CHAPITRE II.

Iles Aléoutiennes. — Voyage de Lizianski. — Abondance de fourrures. — Pêches des phoques. — Indigènes. — Prise d'un fort sur les Koliouchis. — Voyage de Campbell. — Agrandissement des Russes. — Nouvel Archangel. — Voyage de Kotzebue; découverte d'une entrée dans l'Océan glacial. — Naturels du pays.

Les îles Aléoutiennes sont encore peu connues, quoique depuis soixante-dix ans environ elles soient sous la domination de la Russie. Elles forment une chaîne presque entièrement volcanique, et semblent être les piles d'un pont immense qui unirait la presqu'île du Kamschatka en Asie à la presqu'île d'Alouska en Amérique.

C'est par Ochotsk, port de la Sibérie situé sur le golfe formé par la presqu'île du Kamschatka que ces îles communiquent avec le siége du gouvernement, placé à 180 degrés de longitude de distance, à l'autre extrémité de ce vaste empire.

On a lu dans notre quatrième volume la relation de l'expédition de MM. Chvostoff et

Davidoff. L'apparition de ces officiers fut d'autant plus agréable au gouverneur Baranoff, que les habitans de l'île, quelle que fût leur vénération pour lui, le croyant abandonné des Russes, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis cinq ans, étaient prêts à se soulever comme l'avaient fait quelque temps auparavant les habitans de l'île de Sitkas, qui avaient égorgé la garnison russe. L'arrivée d'un bâtiment de la compagnie retint les insulaires de Kodiac dans l'obéissance, et lui conserva seize mille peaux de loutres marines et beaucoup d'autres pelleteries, objet d'un commerce très-considérable avec la Chine.

Dans la relâche que le capitaine Lizianski, commandant la corvette *la Néva*, fit à cette époque à l'île la plus septentrionale, celle de Saint-Paul, il trouva les magasins tellement encombrés de peaux d'ours blancs, de renards, et d'autres articles de pelleterie, qu'il était décidé à emmener un certain nombre des chasseurs et des pêcheurs qui y étaient établis, de crainte qu'ils n'eussent fini par détruire les espèces des animaux qui fournissaient ces richesses. Chose étrange! chacun d'eux supplia instamment qu'on le laissât dans cette île, où rien ne peut être comparé à la misère où ils vivaient. Ils avaient, disaient-ils, des renards

et des ours blancs en abondance pour s'habiller et pour se nourrir; et pour les jours de fête, des baies d'airelle, des oiseaux de mer, des œufs, etc. Leurs demeures ne consistaient qu'en des trous creusé dans la terre, où ils se trouvaient très-bien, ayant d'abondantes provisions d'os et d'huile de baleine pour s'éclairer et se chauffer. Qui croirait qu'un de ces hommes avait été un riche négociant de Moscou? Quelques-uns avaient épousé des Aléoutiennes.

Le capitaine Cook a laissé peu de choses à dire aux navigateurs ses émules, tant sur l'île d'Ounalaska que sur les îles voisines. Les nouveaux voyageurs ne peuvent que confirmer ses récits et attester avec quelle rapidité les unes et les autres se dépeuplent chaque jour par les continuelles vexations des Russes; c'est la seule cause possible de la diminution de leurs habitans. Ils ne sont point adonnés aux liqueurs spiritueuses; le tabac en poudre est la seule chose qu'ils aiment passionnément. Le terrible élément qui les entoure leur fournit abondamment de quoi vivre, et ils n'ont que l'embarras du choix depuis le hareng jusqu'à la baleine. Les nombreuses tribus des phoques y abondent, et nulle part on ne trouve une plus grande quantité ni une variété aussi

étendue d'animaux marins que sur leurs rivages, dans leurs criques et leurs glaces.

Le phoque commun est de toute manière l'animal le plus nécessaire à l'existence des Aléoutiens. Sa peau, qui sert à les vêtir, leur fournit encore des bourses, des sacs, d'autres ustensiles de ménage, et revêt leurs canots. Sa chair les nourrit ; sa graisse leur donne de l'huile ; son estomac forme un vaisseau pour les liqueurs ; ses entrailles sont employées pour garnir les châssis des fenêtres, au lieu de vitres ; et il n'y a pas jusqu'aux poils de son museau qu'ils n'emploient en guise de plumes d'autruche pour s'orner la tête.

Des troupeaux nombreux de ce genre d'animaux (*phoca ursina*) s'entassent souvent sur les rivages de ces contrées. Les plus vieux font entendre une espèce de sifflement ; les jeunes, aussi long-temps qu'ils tettent, poussent un cri semblable à celui d'un enfant. Le docteur Langsdorff dit que cinquante hommes pourraient, dans le cours d'un été, se procurer et préparer aisément cent mille peaux de phoques, dont chacune vaut à Canton une piastre ou une piastre et demie, et à Kiackta deux ou trois roubles. La peau du lion marin (*phoca jubata*) est moins estimée.

Les autres animaux dont l'espèce est moins

abondante, ou qui offrent un plus grand attrait aux chasseurs, ont singulièrement diminué de nombre. Telle est, entre autres, la loutre de mer, dont la fourrure superbe vaut 100 à 150 roubles, et qui, attendu la chasse assidue qu'on lui fait, a presque entièrement disparu. Aussi à peine toutes les îles Aléoutiennes ensemble peuvent-elles fournir chaque année deux cents de ces peaux. C'est ce qui a obligé les Russes à étendre leurs établissemens d'abord jusqu'à l'île de Kodiak, d'où ils envoient leurs chasseurs sur toutes les côtes du continent, et ensuite sur ce continent lui-même, depuis la baie du Prince-Guillaume au nord jusqu'à celle de Norfolk au sud, où ils ont ajouté à l'établissement de Sitka, celui du Nouvel-Archangel. Mais leurs chasseurs ne se sont pas plutôt établis quelque part, que l'on y éprouve bientôt la même diminution de ces animaux précieux; et sous peu, les côtes ne donneront pas plus de loutres de mer que n'en fournissent à présent Saint-Paul et Ounalaska.

Kodiak, centre actuel de ces établissemens, est une grande île stérile habitée par environ quatre mille sauvages. Le capitaine Lizianski, qui probablement n'avait pas vu leurs mélodrames, prétend que ce sont les plus sales et les plus bornés des hommes. Ils sont couverts

de gale et d'ulcères, indolens, inactifs. Après le plaisir de dormir, le plus grand qu'ils aient consiste à rester des heures entières assis sur le toit de leurs maisons, ou sur la grève à regarder la mer.

Tels sont les hommes dont la race décroît visiblement par les vexations des Russes, qui s'en font aider ou plutôt servir pour la chasse; qui les accablent de travail, les éloignent de leurs foyers, ne leur donnent pas assez de nourriture, et retirent tout le profit de leurs peines. Le docteur Langsdorff dit même que la fatigue des longues marches, le travail auquel ils sont contraints en mer, et les autres inconvéniens de ces voyages, donnent à ces malheureux des inflammations de poitrine auxquelles ils succombent presque toujours.

Leurs oppresseurs ne sont guère plus heureux. Ils se divisent en deux classes. Les uns sont employés à la préparation et à la conservation des peaux : ce sont des ouvriers russes et européens qui sont venus chercher fortune en Russie; les autres sont les chasseurs, dont un grand nombre sont nés dans ces îles.

Comme tous les établissemens de la côte

nord-ouest dépendent pour leur subsistance de l'île Kodiak, de même Kodiak dépend du Kamchatka, où le bœuf salé et le biscuit sont des objets de luxe. Aussi les pauvres ouvriers en pelleterie sont-ils souvent réduits à deux ou trois poissons secs par jour; quelquefois, pour varier, on leur donne de l'huile rance à moitié pourrie, provenant de quelque baleine qu'un orage aura jetée sur la côte. La faim les oblige fréquemment à échanger jusqu'à leurs vêtemens pour obtenir des chasseurs quelques morceaux de viande fraîche. Ainsi dépouillés de leurs derniers haillons, ces malheureux finissent par être réduits à se couvrir de peaux de mouton remplies de vermine, tandis que les directeurs, les surveillans, les commis, avec leurs amis et leurs parasites, se nourrissent d'oies, de canards, de pain frais, de pâtés, et enfin de tout ce que peuvent fournir les magasins et le pays. Ce sont ces hommes qui, sur ce que le docteur Langsdorff leur disait qu'il faudrait un hôpital sec, chaud et propre; qu'il faudrait surtout que les hommes fussent mieux nourris, ce qui préviendrait leurs maladies, firent à ce digne savant la réponse suivante : « Vraiment vous êtes un « drôle de médecin de vouloir guérir vos

« malades en les faisant bien boire et manger.
« Pour cela nous n'aurions pas besoin de vos
« talens. »

On a cependant transporté depuis, un peu de bétail aux îles Aléoutiennes, et il s'y est multiplié. On y comptait en 1804 quarante à cinquante bêtes à cornes, beaucoup de cochons, et quelques chèvres. Le capitaine Lisianski lui-même y laissa un belier du Kamchatka, et une brebis anglaise qui mit bas avant son départ. On a cultivé quelques graines potagères : les choux, les raves, les pommes de terre y réussissaient passablement, et l'orge promettait.

Mais tout cela n'était que pour l'avantage des Russes, ou pour mieux dire de quelques Russes. On a essayé d'employer les bœufs à l'agriculture ; mais la charrue dont on se servait ne valait rien, et quand on a voulu mieux faire, c'est aux bras des indigènes que l'on a eu recours.

Le climat est sombre et humide. Pendant l'été il y a peu de jours que l'on puisse appeler chauds. L'hiver ressemble à un mauvais automne de Russie. Le peuplier, l'aune, le pin et le sapin y croissent en abondance. Le saumon y remplit quelquefois les rivières, et on y trouve des canards, des oies sauvages,

des pluviers, des cignes, des perdrix, et beaucoup d'autres oiseaux.

La Russie a fait quelques tentatives pour introduire l'instruction parmi les Aléoutiens. Le docteur Langsdorff pense qu'elle est trop générale. Il craint que lorsque les jeunes Aléoutiens sauront lire et écrire, ils ne deviennent incapables de braver la mer et la glace pour y chercher leur nourriture. L'opinion du docteur pourrait être mal fondée; mais, au pis aller, il n'y aurait pas grand mal, quand même l'instruction les rendrait incapables de servir de victimes aux Russes, et les forcerait à avoir recours à d'autres moyens de vivre que de s'abîmer de fatigue pour tuer quelques loutres de mer, afin d'enrichir des criminels exclus de la société dans leur patrie.

Les Russes pourront éprouver quelques difficultés à étendre leur domination dans ces contrées, surtout vers le sud. D'après ce qu'en disent quelques voyageurs, les Koliouchis se rapprochent beaucoup des autres Indiens de l'Amérique septentrionale. Ils sont aussi gais, aussi vifs que les Aléoutiens sont paisibles. Ils dansent et chantent sans cesse. Ils sont aussi plus braves et plus féroces. Le voyage de M. Lizianski en offre un terrible exemple.

Les Koliouchis de l'île de Sitka avaient en-

levé le fort russe qui y était établi, et en avaient égorgé la garnison. Ils s'étaient procuré un canon, des munitions et des fusils, dont ils avaient assez bien su se servir. Le capitaine Lizianski, qui avait été envoyé contre eux, fit avec son équipage le siége du fort. Les Koliouchis le soutinrent pendant quatre jours, et lui tuèrent quelques hommes. Enfin, la brèche étant devenue praticable, ils capitulèrent, et donnèrent comme otages neuf de leurs jeunes gens; après quoi la garnison, forte de trois cents hommes, évacua le fort. Le lendemain on aperçut des nuées de corbeaux sur l'emplacement de leur village. Les Russes, s'y étant rendus, trouvèrent que la tribu entière, au nombre de huit cents individus, était partie. Il n'y restait plus que deux vieilles femmes et un jeune garçon en vie. Ils avaient massacré tous les enfans à la mamelle, de peur que leurs cris ne découvrissent la route qu'ils voulaient prendre; et les corps de leurs chiens, qu'ils avaient aussi tués, étaient confondus avec ceux de ces innocentes victimes. Les Russes brûlèrent leurs habitations de fond en comble.

Ces Indiens ont la même espèce d'impassibilité courageuse que l'on admire dans ceux des États-Unis. Un de leurs jeunes gens volait

les Russes. On le menaça du fouet; il ne fit qu'en rire, et ne fut pas plus ému quand on effectua la menace.

Pendant son séjour dans ces parages le capitaine Lizianski monta sur le sommet le plus élevé des montagnes de la côte, que Vancouver a nommé le mont Edgecumbe. Sa hauteur est d'environ six mille quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est un ancien volcan, dont le cratère est comblé par la neige. Tout le pays est volcanique. En 1797 une île de six lieues de tour parut auprès de celle d'Ounalaska: elle s'accrut successivement pendant deux ans; depuis 1799 elle ne fait plus de progrès.

Le capitaine Lizianski revint en Europe par Canton; c'est le premier navigateur russe qui ait fait le tour du monde.

Après lui un autre voyageur, nommé Archibald Campbell, a parcouru les mêmes contrées, mais sous des auspices bien moins favorables. Son voyage a duré six ans.

Cet individu, qui n'était que simple matelot, s'embarqua en 1806 sur un bâtiment de la compagnie des Indes qui allait à la Chine. Arrivé à Canton, il déserta, et passa sur un bâtiment américain nommé *l'Eclipse*, frété par la compagnie russe du Kamschatka.

Le 10 septembre 1807, *l'Eclipse*, allant d'Ochotsk à la côte nord-ouest, toucha sur un récif, et fut bientôt jetée sur un bas-fond, à quelque distance de la côte. La lame enleva successivement de dessus le pont tous les hommes de l'équipage; et le 11 au matin quatorze seulement se trouvaient encore sur le grand mât ou le beaupré. De ce nombre sept réussirent à gagner la terre; mais il y en eut deux qui expirèrent en y arrivant.

Ils furent dix-huit jours sur cette plage inhabitée, vivant de moules que la mer laissait sur le sable, et de quelques débris des provisions du vaisseau que leur apportaient les vagues. Campbell y retrouva sa Bible; il en fit sécher les feuillets, et il l'a toujours conservée depuis. Plus d'une fois elle a été pour lui une source de consolation.

Enfin les habitans d'une île voisine découvrirent ces infortunés, leur donnèrent quelques provisions, et avertirent le commandant d'Ounalaska, qui vint prendre possession de la cargaison du vaisseau, et envoya les hommes de l'équipage à Kodiak.

Le trajet était de cinq cents milles, et la saison fort avancée. Leur canot fit encore naufrage. Ils voulurent suivre la côte pour gagner l'établissement de Karliaski; mais ils

ne purent y réussir. Dans cette occasion, Campbell eut les pieds et les mains gelées. Il ne fut transporté à l'hôpital d'Alexandria, dans l'île de Kodiak, que le 9 mars 1808. Là on lui fit, mais maladroitement, l'amputation des des deux pieds et de deux doigts d'une main. Il guérit enfin, et on l'employa à apprendre l'anglais à quelques enfans du pays, que l'on destinait à servir d'interprètes aux bâtimens américains qui naviguent habituellement sur cette côte.

Campbell fut ramené aux îles Sandwich par un autre navire *la Néva*. Le reste de son voyage n'appartient pas à cette partie de notre collection. Nous dirons seulement qu'après avoir été plus d'un an tisserand de sa majesté Zama-Hama, roi d'Ouahou, et avoir été doté par lui d'une belle terre où il y avait quinze familles, il s'ennuya, se rendit à Rio-Janeiro, où il fut successivement brasseur, cabaretier, boucher, et toujours malheureusement. Enfin il retourna en Angleterre, apprit à jouer du violon, et s'établit sur le bateau à vapeur de la Clyde, où il fut rencontré par M. Smith, qui, touché de compassion de son sort, rédigea la narration de son voyage pour lui procurer quelques secours.

Depuis le départ de Campbell, la colonie, confiée aux soins de M. Baranoff, a pris de l'accroissement. Le centre du gouvernement a été établi au Nouvel-Archangel, dans Norfolk-Sound, où on a construit un fort qui est, dit-on, armé de cent pièces de canon. On y comptait environ six cents Russes, auxquels on a envoyé des officiers civils et militaires qui ont du moins quelque instruction. Aussi la colonie russe y prospère-t-elle, et son chef, qui paraît joindre de grands talens à un caractère énergique, est parvenu à donner aux actionnaires de la compagnie d'Amérique un bénéfice de quinze pour cent par action.

Des troupes réglées, composées en partie d'indigènes, mais surtout de colons, ont été organisées, et font le service suivant la discipline russe. La majeure partie des Koliouchis et des autres tribus voisines se sont soumis; les autres se sont retirés dans les terres, assez loin pour n'être pas incommodés par leurs nouveaux voisins, et par conséquent hors de portée de les incommoder à leur tour.

Il n'est point venu de femmes de la Sibérie. Celles des colons sont Aléoutiennes, des îles de Kodiak et d'Ounalaska, où métisses. On a continué à répandre l'instruction parmi les enfans : ils n'en sont pas devenus moins ha-

biles chasseurs, comme le craignait le docteur Langsdorff; mais d'un autre côté ils n'en sont pas plus heureux.

Les derniers renseignemens obtenus ne font pas mention de l'état de l'agriculture, qui paraît n'être que d'un intérêt secondaire. L'objet important des colons, parce qu'il est celui de la compagnie, c'est la chasse, ou plutôt l'extermination graduelle de la loutre de mer et des autres animaux à fourrures. C'est assurément la première fois que l'on a vu une colonie fonder entièrement son existence sur une semblable industrie. Les établissemens russes ont été portés à une très-grande distance sur la côte, au nord et au sud; c'est une conséquence de leur nature. Ils se rapprochent déjà, comme nous le verrons par la suite, des missions espagnoles de la Californie. Ils dépassent les établissemens américains de la Columbia; mais il est impossible, si les Russes ne changent pas leur système de colonisation, qu'ils puissent contre-balancer dans ces régions les colons des États-Unis et du Canada, qui s'établissent sur la base plus solide de l'agriculture. Le fusil doit toujours finir par reculer devant la charrue.

Si M. Baranoff a trouvé le moyen d'aug-

menter le produit de ses chasses, il n'a pu perfectionner la navigation. Il n'a pu créer à Ochotsk, qui n'est pas sous ses ordres, ni des constructeurs ni des marins : aussi ce gouverneur-chasseur-marchand a-t-il recours aux navigateurs des États-Unis, qui arrivent plus vite à Norfolk-Sound, en partant de New-York et en doublant le cap Horn, que les exilés russes ou les Cosaques des garnisons de Sibérie, en partant d'Ochotsk ou de Saint-Pierre et Saint-Paul. Les Américains lui frétent leurs vaisseaux à des prix énormes pour le transport des fourrures de la côte nord-ouest à la Chine. Un seul voyage a valu à l'un d'eux vingt mille piastres payées en fourrures, sur lesquelles il y avait encore à gagner.

Mais quelle que soit l'étendue des possessions de l'empereur de toutes les Russies sur le continent de l'Amérique, et l'habileté des pêcheurs de Kodiak à manier leurs canots de peaux, ils ne peuvent cependant pas occuper toutes les côtes, et il en reste encore une as ez grande étendue à exploiter, et dont l'industrie américaine tire parti. La compagnie russe leur loue des chasseurs avec des *baïdares* ou canots faits comme ceux des Esquimaux, mais qui portent trois hommes. Un bâtiment de 200 à 250 tonneaux a besoin de cinquante

de ces baïadares. Avec ce renfort d'équipage, commandé par un officier russe qu'on leur loue aussi, ils vont parcourir les côtes, s'arrêtent partout où ils croient faire une bonne chasse, mettent leurs auxiliaires dans les canots, et leur font parcourir toutes les anses, toutes les sinuosités de la côte.

Les Aléoutiens sont armés de deux coutelas, d'un arc et de flèches. Ils ont une légère prime pour chaque animal qu'ils tuent; elle doit leur être payée par la compagnie, qui leur en déduit le montant sur les fournitures qu'elle leur fait.

Quoique beaucoup plus nombreux que les équipages américains, les Aléoutiens n'ont jamais donné lieu à aucune plainte. Pour maintenir la police parmi eux on a soin d'embarquer une femme de la classe supérieure, laquelle se fait beaucoup mieux obéir que l'officier russe, quoiqu'elle se fasse craindre moins que lui. La nourriture qu'on leur donne se compose d'huile de baleine et de baies plus grosses que celles de l'airelle, que l'on conserve dans des tonneaux. La chasse et la pêche fournissent le reste. On ne dit pas si la population indigène augmente sous ce régime, ou si elle a cessé de décroître.

Le dernier voyage qui ait été fait dans ce

pays est celui du capitaine Kotzbue, qui a immortalisé par ses découvertes un nom auquel son père avait attaché une célébrité moins durable. Ce jeune officier, parti de Cronstadt le 18 juillet 1815, y fut de retour trois ans et un jour après. Au nombre des personnes qui faisaient partie de cette expédition, nous devons citer deux de nos compatriotes très-instruits, M. de Chamisse, naturaliste, et M. Claris, peintre.

Le 30 juillet 1816 (v. s.) il passa le détroit de Behring sans rencontrer beaucoup de glaces. Il longea la côte, et s'avança vers le nord-ouest avec assez de difficulté. Enfin le 13 août il découvrit entre les 66 degrés 27 minut. et 67 degrés de latitude, sur une partie de la côte que Cook n'avait point visitée, un détroit qui le conduisit bientôt dans une mer parfaitement praticable de tous les côtés. De là, il se dirigea vers le sud-est, et ne découvrit le continent qu'après deux jours de navigation. S'il existe quelque possibilité de trouver un passage au nord de l'Amérique, le capitaine Kotzebue en a ouvert la route. La situation du détroit qui porte son nom, à quatre ou cinq degrés au sud du cap Glacé de Cook, qui probablement fait partie d'une île, donne au moins quelques espérances à cet égard.

Le Rurick, nom du brick que montait le capitaine Kotzebue, était par sa légèreté très-propre à la navigation de cette partie de la mer Glaciale, qui paraît peu profonde. Les côtes en sont basses et sablonneuses. Il suivit pendant quelques jours la côte, en se dirigeant à l'est. Il y trouva une horde, qui lui parut être nombreuse. Les canots dont ils se servaient étaient faits comme ceux des Esquimaux : tous étaient armés. Ils parurent aux Russes grands, robustes, bien conformés. Leur taille les distingue des Groënlandais. Les lettres du capitaine Kotzbue, dont le grand voyage n'est pas encore publié, ne fournissent pas beaucoup de détails sur les mœurs de ces peuples; seulement ils lui parurent plus civilisés que les Indiens qui habitent plus au midi de la côte nord-ouest. Ils ressemblent beaucoup aux Tchouktches, qui habitent l'autre côté du détroit de Behring, et qui sont leurs plus proches voisins. Ils sont toujours en guerre avec eux, et les haïssent mortellement. On sait aussi qu'ils font quelque trafic avec une autre tribu Tchouktche, plus occidentale et par conséquent plus éloignée.

Les Russes apprirent d'eux qu'au fond du golfe ou de la baie où ils se trouvaient, il y avait un détroit qui, dans neuf jours de navi-

gation dans leurs canots, conduisait à la grande mer. Le capitaine Kotzebue alla la reconnaître. Au lieu de la mer il trouva une anse peu profonde, ressemblant à l'embouchure d'une rivière, et navigable seulement pour des baïdares. La saison commençant à être avancée, et n'ayant pas de provisions pour l'hiver, il rebroussa chemin, en remettant à l'été suivant la fin de sa reconnaissance.

Il s'est élevé à la longitude du détroit de Norton, reconnu par Cook, et il ne devait en être séparé que par un court espace, si même il n'y existe pas de communication maritime.

Toutes les côtes qu'il vit étaient basses. Il ne dit pas avoir aperçu le prolongement des Cordillières du Nord, des Rocky Mountains, de la chaîne dont le mont Edgeumbe fait partie, et qui doit faire la séparation des eaux de la mer Pacifique de celle de la rivière de la Baleine, reconnue par Mackensie, et de l'embouchure de laquelle il n'était pas non plus très-éloigné.

Sur ces plages la terre végétale avait environ un pied de profondeur; elle dégèle pendant l'été à quelques pouces. Il y a sur le bord de la mer des collines de terres d'alluvion, dans lesquelles on trouve des morceaux de bois, des dents d'éléphant, comme on en rencontre

à la même latitude dans la mer qui borde au nord la Sibérie.

Le Rurick repassa le détroit de Behring, entra le 7 septembre à Ounalaska, et en repartit le 14; il toucha en Californie, et alla hiverner dans une des îles Marianes.

M. Kotzebue retourna de bonne heure dans les mers du nord, pour terminer son exploration. Le 12 avril 1817 (v. s.), étant par les 44 degrés 30 minut. de latitude et 181 deg. de longitude, le temps, mauvais depuis quelques jours, devint affreux. Les vagues s'élevaient à une hauteur prodigieuse, et le vent était si violent, qu'il enlevait la partie supérieure de la lame et la faisait retomber en pluie, ou plutôt en nappes épaisses. Une de ces vagues vint se briser contre le brick. Le choc fut tel, que le mât de misaine se rompit, et que plusieurs matelots furent entraînés par la mer; le capitaine lui-même fut renversé, et reçut une forte contusion à la poitrine.

Cet ouragan, phénomène beaucoup trop commun sur cet Océan pour que le nom de mer Pacifique lui convienne, s'étant enfin dissipé, *le Rurick* continua sa route pour Ounalaska, où il arriva le 24 avril. Le capitaine, malgré l'état de maladie où il se trouvait, pressa les réparations de son bâtiment,

et prit quelques baïdares qui lui étaient nécessaires pour rendre sa reconnaissance plus complète et plus facile. Il remit en mer le 29 juin. Dès le 10 juillet, et avant d'arriver au détroit de Behring, il retrouva ces mers à peu près dans le même état qu'il les avait vues, c'est-à-dire presque impraticables. Mais la contusion qu'il avait reçue à la poitrine s'étant aggravée, donna des inquiétudes pour sa vie, et il se décida, quoique à regret, à virer de bord et à retourner en Russie par le cap de Bonne-Espérance.

CHAPITRE III.

M. Samson. — Lac Champlain. — Montréal, Quebec. — Le marquis de Montcalm. — Établissemens publics. — M. Palmer meubles, costume des Canadiens. — Promenade de Lorette.—M. Hall. Mœurs des Indiens. — Cataracte de Montmorency. — Rapides de Gungrunay. — Trois-Rivières. — Etablissemens publics de Montréal. — Colonne Nelson. — Compagnie nord-ouest. — Commerce; revenus et dépenses du gouvernement. Mœurs des colons d'après MM. Samson, Palmer, Hall et Lambert. — Oiseaux, insectes, gibier, bétail. Haut Canada. — Fontaine ardente de Camaindaigua. — Kingston. — Nouvelles villes. — Chute du Niagara.

S'IL est dans les contrées éloignées un pays qui mérite de fixer l'attention des Français, c'est certainement le Canada. Découverte et peuplée par la France, cette colonie est encore française par la langue, par les mœurs, par les habitudes, comme elle l'est par l'origine. Là les villages, les fleuves, les familles, ont des noms français; là on retrouve et l'enjouement, et la politesse, et la loyauté de notre patrie; là on voit aussi trop souvent nótre légèreté et notre insouciance.

Nous regrettons que parmi les voyageurs de l'époque dont nous nous occupons, nous ne trouvions pas de Français. Mieux que les autres ils auraient pu nous instruire de la différence qu'ont amenée entre les habitans de la Nouvelle-France et ceux de l'ancienne, la diversité du climat, d'un côté, et de l'autre, leur persévérance dans le régime qu'ils ont adopté avant la révolution. A défaut de ce secours, nous allons analiser et plus souvent extraire simplement l'ouvrage de M. Samson, Américain de Philadelphie, qui n'y a fait qu'un court séjour, mais qui a vu beaucoup, et que la connaissance de la langue française a mis plus à portée de bien voir. Nous emprunterons à MM. Lambert, Hall et quelques autres voyageurs tous les détails qui pourront contribuer à éclaircir le premier ou à le suppléer.

Le Canada est divisé par la nature en deux parties, le haut et le bas. Ce sont deux plateaux immenses, dont la différence de niveau est d'environ trois cents pieds, et où coule le fleuve Saint-Laurent, qui en passant de l'un à l'autre forme l'énorme cataracte du Niagara, la plus étonnante de l'univers.

M. Samson arriva au Canada le 5 juillet 1817, par le lac Champlain, dont les rives appartiennent en partie aux États-Unis. Il

s'embarqua sur un bateau à vapeur à Wood-Kreek, petit bras du lac, où l'on voit encore les carcasses désemparées des cinq ou six bâtimens de guerre, aux ordres du commodore anglais Downic, qui furent pris par le commodore américain Mac Donough, en 1812, presque à la vue des quinze mille hommes commandés par le général Prévost, dont ce revers fit manquer l'expédition, peut-être fort heureusement pour lui.

C'est par cette route que le général Burgoyne pénétra en 1777 dans les États-Unis, qui combattaient alors pour fonder leur indépendance. Après s'être avancé jusque-là, il fut forcé peu après, à Saratoga, d'humilier le drapeau britannique devant ceux qu'il appelait dans ses proclamations une horde indisciplinée de traîtres et de rebelles. Les memes lieux rappelèrent à la pensée de M. Samson le sort malheureux du premier lord Howe en 1759, et les époques antérieures où le nom sonore de Ticondéroga remplissait d'épouvante les colons de la Nouvelle-Angleterre. Les noms de deux forts aujourd'hui en ruines consacrent le souvenir des temps où ils servaient de point de réunion pour les expéditions militaires. L'un est le fort *Carillon*, ainsi nommé des cris de guerre des sauvages;

l'autre s'appelait le fort *de la Chevelure*, d'après l'usage où ils sont d'enlever la chevelure de leurs prisonniers. Les Anglais ont adouci l'expression de ce dernier sans en changer l'idée, en le nommant *Crown-Point*, pointe de la Couronne.

Le lac Champlain a depuis quinze jusqu'à vingt milles de large. Les montagnes d'un bleu d'azur qui bordent son horizon forment, par leurs profils variés, un agréable contraste avec les noires forêts de pins qui ombragent ses bords.

Ce lac tire son nom de Samuel Champlain, négociant de Dieppe, qui fut le second fondateur de la colonie. Il bâtit Quebec. On lui reproche d'avoir trop fait la guerre. D'après les idées d'honneur qu'il avait apportées d'Europe, il crut devoir prendre le parti des Hurons et des Algonquins, ses voisins et ses alliés, contre la puissante confédération des Iroquois. Il les battit dans deux campagnes. Dans une troisième il fut blessé; et malgré ses efforts et ses sacrifices pour ses alliés, il ne s'en forma pas moins en 1617 une conspiration contre les Français, qui toutefois échoua par un heureux hasard.

Peu après avoir passé Burlington, capitale de l'état de Vermont, M. Samson vit le

pavillon britannique flotter sur le fort de l'*Ile aux Noix*, et l'écusson royal ornant la porte extérieure et le perron du quartier des officiers ; bel ou plutôt singulier édifice construit en poutres carrées peintes alternativement en blanc et en gris, ayant au centre et aux deux extrémités des péristiles (*varandas*) peints en vert, et légers comme l'air. Le tout a d'ailleurs une assez belle apparence, quoique chargé d'un lourd fronton, et surmonté d'une énorme coupole. Notre voyageur ne dit que peu de choses des ouvrages du fort lui-même ; mais il semble avoir pris plaisir à décrire une élégante chaumière environnée de différentes fabriques et d'un beau jardin situé au bord du lac, qui en sont à proximité.

La Prairie, neuf milles au-dessus de Montréal, est une ville considérable qui a une grande église catholique et d'autres établissemens publics. Le 7 juillet au matin, M. Samson contempla le soleil dardant ses premiers rayons sur les clochers et les toits argentés de Montréal, la première ville fondée au Canada par Jacques Cartier, armateur de Saint-Malo, en 1549.

Montréal, avec ses hautes murailles, ses maisons en pierre entremêlées d'églises et de couvens, a tout l'aspect d'un port de mer de

l'ancien continent. Mais ce n'est qu'un rivage escarpé où la profondeur de l'eau, entretenue par le courant principal, est telle, que les navires peuvent s'approcher du quai pour charger et décharger leurs marchandises. Le bateau à vapeur qui va de Montréal à Quebec, lorsque le vent est favorable, fait ce trajet, long de cent soixante-dix milles, en dix-sept heures.

A quelques lieues au-dessous de Montréal on voit la grande église de Varennes avec ses deux clochers; elle est située auprès de la montagne qui s'élève isolément près de Boucherville, au milieu d'une vaste campagne. Mais le paysage, quoique beau, n'est pas comparable à celui qu'offrent les bords de la rivière d'Hudson dans les États-Unis.

« Il est vrai, dit M. Samson, que les clochers des paroisses présenteraient un spectacle agréable aux regards fatigués de la vue uniforme des moulins et des maisons d'assemblée des États-Unis, si leurs sommets s'élevaient au milieu des forêts, comme l'ont rapporté quelques voyageurs. Mais tous les bois sont coupés dans les environs des établissemens canadiens; et des maisons en tout semblables les unes aux autres, disposées à distances égales, sur une ligne sans fin,

comme des tentes ou des guérites de soldats, n'ayant ni un arbre ni un buisson qui les abritent, n'offrent pas le même intérêt que des habitations irrégulièrement éparses au milieu des champs et des bois, et réunies par intervalles en hameaux ou en villages. Ce n'est que sur les bords du fleuve que le Canada peut soutenir quelque comparaison avec l'état de New-York, parce que c'est là seulement qu'est concentrée toute l'agriculture; tandis qu'en Amérique elle est répandue sur la surface entière du pays.

« Il faut cependant observer que le système des Canadiens leur a été indiqué par la nature du climat. Leur pays est toujours couvert de neige. Si leurs habitations avaient été dispersées çà et là, et séparées par des collines et des vallons, il leur eût été impossible d'entretenir les routes pendant l'hiver, et ils auraient été obligés de rester comme des ours dans leurs tanières; tandis qu'en s'établissant sur les plateaux qui bordent par étage les rives de Saint-Laurent, et ayant disposé leurs habitations sur une seule ligne, les communications sont beaucoup plus faciles.

« La ville de William-Henri est située sur la rive droite de la rivière Sovel. Le gouverneur y a une maison de campagne. Cette

petite ville a deux églises, l'une protestante, l'autre catholique. A la porte de cette dernière, une petite fille vendait des bâtons de sucre candi d'un *copper* (un sou). J'en pris un en lui donnant deux coppers, et en lui disant de les garder. Mais, par un sentiment de dignité ou d'indépendance, elle courut après moi en me criant : « Tenez, Monsieur, voici votre copper (1). »

« La mendicité est inconnue au Canada, et le vol y est fort rare. Il arrive cependant quelquefois que les propriétaires reçoivent, par l'intermédiaire des confesseurs catholiques, la restitution de sommes qui leur ont été volées, ou qui sont l'indemnité de dégâts qui leur ont été causés.

« En traversant le lac Saint-Pierre, nous perdîmes enfin la terre de vue, et je n'en fus pas fâché. J'étais vraiment las de cette éternelle répétition de maisons, ou plutôt de chaumières ; car les habitations des Canadiens, quoique faites de poutres bien équarries et proprement blanchies à la chaux jusqu'au toit, ne sont guère plus élevées que des huttes. C'est cependant là que quelquefois deux ou

(1) Toutes les fois que l'auteur rapporte quelques paroles des Français, c'est toujours dans leur langue.

trois générations de Canadiens vivent ensemble, préférant les plaisirs de la société à ceux de l'indépendance; et lorsque la nécessité oblige un des essaims à quitter les ruches natives, au lieu d'aller former un nouvel établissement ailleurs, ils subdivisent leur patrimoine, et vont bâtir une autre chaumière à quelques centaines de pas plus loin, mais sur le même alignement invariablement déterminé par leurs ancêtres. » C'est à la même cause, c'est-à-dire au goût pour la société, que Volney attribue en général le peu de réussite des colonies françaises.

Notre auteur traverse ensuite Trois-Rivières, petite ville remarquable par des églises et des couvens. A dix lieues de Quebec, on commence à apercevoir des montagnes, le pays jusque-là étant absolument plat. Enfin, après avoir rapidement passé Wolfs-Cove, on entre dans le port au milieu de quinze ou vingt vaisseaux de guerre ou de commerce, et l'on descend près d'un quai d'une hauteur incommode; la marée, malgré la rapidité du canal, y montant de dix-huit à vingt-quatre pieds.

Le port est situé au fond d'un précipice dont les côtés sont perpendiculaires presque jusqu'au sommet. En se voyant ainsi entouré de hautes murailles de pierre et de bastions

saillans, on ne peut s'empêcher de redouter à chaque instant leur chute.

Entre le fleuve et le pic du rocher d'Ardvix, il y a justement la place d'une rue étroite. C'est dans cette espèce de fossé, alors commandé par une batterie, que le général américain Montgommerry fut tué le 31 décembre 1775. Le découragement qui suivit sa mort et le retard qu'avait mis le général Arnold à faire avancer sa colonne firent manquer la surprise de Quebec. Le brave et malheureux général fut enterré dans un des bastions de la place avec les honneurs de la guerre.

La basse ville est un assemblage mal ordonné de vilaines maisons entourées de toutes sortes d'ordures. M. Samson la quitta, dit-il, avec l'impatience d'un fugitif qui s'échappe de sa prison; et, montant de détours en détours par la rue de la Montagne, dangereuse l'hiver à cause de la neige, sale l'été, parce qu'elle est l'égout de la haute ville, il parvint à celle-ci, qui est à cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la basse mer. Il y a de l'une à l'autre quelques autres passages que les habitans appellent des casse-cous, et qui sont on ne peut mieux nommés.

La haute ville renferme tous les établissemens publics. Elle est plus sèche et plus claire

en hiver, plus fraîche en été que le bord de la rivière. Elle est régulièrement fortifiée; elle a des murs, des portes, des sentinelles, et tous les inconvéniens d'une ville de guerre. La cathédrale, le séminaire, le collége des Jésuites, changé en caserne pour les troupes, l'Hôtel-Dieu, les Récollets, démolis pour faire place à des édifices publics, les Ursulines et les autres établissemens religieux occupent la moitié de la ville; le reste est coupé par des rues irrégulières, droites, pleines de montées et de descentes.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Quebec c'est la place de la parade, dont les côtés sont formés par l'hôtel du gouverneur, la cathédrale anglicane, les palais des tribunaux, et les rues adjacentes.

« En suivant la rue Saint-Jean, on arrive à la porte Saint-Louis, où, après avoir passé, dit l'auteur, je ne sais combien de chemins couverts, de ponts-levis, etc., il est enfin permis au voyageur fatigué, contrarié de tous ces obstacles, de respirer librement l'air dans la campagne. Celle-ci porte le nom de plaine d'Abraham, quoiqu'elle s'éleve encore un peu. Le champ de bataille, qui décida du sort du Canada, est à un mille de là, à l'ouest. Un peu à gauche de la route de Montréal, on voit

un grand rocher de granit blanchâtre, auprès duquel tomba le général Wolfe, dont le burin d'un graveur américain nommé West a immortalisé le dévouement. Les Anglais lui ont élevé une statue dans la ville; il est représenté en habit brodé, dans l'attitude du commandement. Cette statue de bois, peinte en rouge, est dans une niche à un des angles de la rue Saint-Jean.

Le général français Montcalm, gouverneur de Quebec, fut blessé mortellement sur le même champ de bataille. Lorsqu'on lui annonça qu'il n'avait que peu d'heures à vivre, *tant mieux*, dit-il, *je ne verrai point Quebec au pouvoir de l'ennemi!* Et telle est l'injustice de ceux qui ont la duperie de chercher l'honneur à la bouche d'un canon, que l'homme mort pour la défense de son pays est cité sans éloge, parce qu'il n'a pas de succès; tandis que la trompette de la renommée a prostitué les louanges à celui qui venait des bords étrangers pour le ravager et l'envahir. (1)

Notre voyageur se trouva à l'auberge avec

(1) Quoi qu'en dise M. Samson, il nous permettra de douter que les Canadiens aient oublié M. de Montcalm. Ce que nous pouvons lui assurer, c'est que le nom de ce brave n'est jamais *cité sans éloge*, parmi ses compatriotes.

un rusé Anglais, à tête froide, d'un âge mûr, instruit, calculateur, et un jeune Canadien qui étudiait en droit. L'Anglais, qui occupait le haut bout de la table, faisait tout ce qu'il pouvait pour être poli, mais en se tenant dans une prudente réserve; tandis que le Français, vif et affectueux, s'attacha tout de suite à M. Samson avec la cordialité la plus engageante.

« M. Gugy (c'est le nom du jeune Canadien) parlait fort bien l'anglais, dit M. Samson; il préférait même se servir de cette langue. Dans les bouillonnemens continuels de sa vivacité, il me tourmentait quelquefois un peu; mais je ne pouvais prendre sur moi d'interrompre ses discours, ni de décourager le désir sincère qu'il avait de m'être agréable et utile. Il me fournit une foule de renseignemens importans sur les routes, les auberges et sur beaucoup d'autres choses, et me donna des lettres de recommandation pour quatre de ses parens qui demeuraient dans différentes villes sur la route, quoique je lui disse avec ma brusquerie ordinaire que je craignois fort de ne pouvoir pas en profiter.

« Sa conversation était pleine de traits spirituels, dont la plupart tiraient leur mérite de l'à-propos : ils ne peuvent être racontés; mais je crois devoir conserver celui-ci. Notre An-

glais indiquait, comme un beau sujet de composition oratoire, « la naissance et l'accroissement de la colonie la plus étendue du globe. » Non, non, reprit le jeune Français, il vaudrait mieux traiter « du déclin et de la chute du Canada. »

L'hôtel-Dieu est administré par une supérieure et vingt-sept sœurs, lesquelles ont soin des pauvres malades des deux sexes, qui y sont logés séparément. Les sœurs employent ou amusent leurs loisirs à faire des ornemens pour les autels, des broderies, des portefeuilles et des sacs à ouvrage, avec l'écorce mince, souple et tendre du bouleau, sur laquelle on peut dessiner et écrire comme sur du papier.

M. Samson fut fort bien reçu par les sœurs. Il demanda à une de celles qui le conduisaient, si les veuves étaient reçues dans leur communauté. « Oui, Monsieur, si elles n'ont point d'enfans. — Une fois entrées dans la maison, êtes-vous obligées à y rester toujours? — Après un an et demi de profession, on ne peut plus en sortir. Jusque-là, il est permis de se retirer. Combien y a-t-il de gens, Monsieur, qui voudraient bien renoncer au mariage, si cela se pouvait, après un an et demi de noviciat! — Il y en a beaucoup, sans doute;

mais pour ce qui me concerne, il y a vingt ans que je suis marié, et je vous assure, Madame, que je ne me suis jamais repenti de mon engagement. »

La cathédrale française a beaucoup de l'aspect imposant des églises d'Europe, par sa grandeur et son élévation. Les cérémonies du culte y sont d'ailleurs accomplies avec toute la splendeur du rite catholique. Les boiseries de l'intérieur ont été sculptées par un Canadien, qui fit le voyage de France exprès pour se mettre en état d'exécuter ce travail. Notre voyageur alla voir la chapelle des Ursulines, mais il ne put apercevoir les religieuses. Elles sont au nombre de trente-six, et s'occupent de l'éducation des jeunes personnes. Leur jardin est très-vaste, et le superflu de ce qu'elles y recueillent forme une partie de leur modique revenu. Leur chapelle est ornée de beaux tableaux et de riches tapisseries des Gobelins. Cette institution fut fondée par une jeune veuve française qui, pour rendre sa retraite du monde plus sûre, la choisit à Quebec.

L'hôpital général, superbe édifice, situé hors de la ville, sur les bords de la rivière de Saint-Charles, est dû à la munificence de Jean-Baptiste de Saint-Vallier, second évêque de Quebec. Il est desservi par trente-sept sœurs, sous

la conduite d'une supérieure, qui remplissent avec une égale exactitude les devoirs du culte et ceux de l'humanité, et qui employent leurs momens de loisir à des travaux dont le prix est employé aux dépenses de la maison. C'est parmi les novices de cet ordre que M. Samson vit la plus belle, ou plutôt, dit-il, la seule belle personne qu'il ait aperçue pendant son séjour au Canada.

La législature de ce pays occupe l'ancien palais épiscopal. Les évêques actuels, plus humbles que leurs prédécesseurs, se contentent de résider avec leur clergé dans le séminaire. L'ancienne chapelle a été élégamment disposée pour servir de salle des séances.

L'orateur est placé au haut de la salle, sur un fauteuil surmonté des armoiries du roi. Les députés sont assis sur des bancs sans pupitres. M. Samson fait observer à cette occasion, que dans les législatures des Etats-Unis, les délégués ont des pupitres, et sont assis sur des fauteuils.

« Dans ce parlement en miniature, ajoute-t-il, on fait usage des deux langues; mais j'ai vu, par la liste des membres, que les Anglais étaient à présent en majorité.

« Après avoir essayé et rejeté diverses sortes d'organisations pour tâcher de concilier les

coutumes françaises avec les usages anglais, la province de Canada a été séparée en deux gouvernemens, dans chacun desquels il y a une assemblée législative. L'un et l'autre ont été placés, ainsi que le Nouveau-Brunswik et la Nouvelle-Ecosse, sous l'autorité du même gouverneur général.

Quebec est sujet à de fréquentes pluies, à cause des nuages qu'attirent les montagnes voisines; et malgré la longueur des jours, on ne peut guère dire que l'on y jouisse de l'été. L'hiver y est la saison des plaisirs.

Lorsque le froid commence, on tue dans chaque ménage un nombre de bétail et de volaille suffisant pour toute la saison froide, qui dure jusqu'en avril et quelquefois empiète sur le mois de mai. Les viandes tuées se gèlent aussitôt qu'elles sont exposées à l'air, et se conservent parfaitement. C'est au mois d'avril qu'on met à la broche les dindons tués en novembre.

Dès que la neige tombe, les habitans ont soin de déblayer la route afin que les communications ne soient point interrompues. L'air est constamment serein, et tout ce temps est consacré à des visites de la ville à la campagne et de la campagne à la ville. Les jeunes gens se réunissent tour à tour dans les diverses

maisons, pour danser; et le plaisir est à son comble, lorsque la rivière, gelant en entier, comme il arrive quelquefois, réunit ses deux rives.

La rigueur de l'hiver est quelquefois extrême. La terre gèle de cinq à six pieds de profondeur. Le vin se prend, même dans des chambres échauffées par des poêles; l'eau-de-vie exposée à l'air prend la consistance du beurre, et le mercure lui-même se solidifie. La neige commence à tomber en octobre, et quelquefois en novembre et décembre. Mais lorsque le froid a purifié l'atmosphère, la pleine lune donne une clarté plus brillante que le jour, et telle, qu'à la faveur de la reverbération des neiges, elle suffit pour lire les plus petits caractères d'imprimerie.

Les routes, impraticables pendant quelques temps, et indiquées seulement par des perches plantées pour les reconnaître au milieu des neiges, prennent bientôt une grande consistance, et présentent un chemin uni comme une glace à l'impatient Canadien, qui, fourré jusqu'au bout du nez, les parcourt dans sa voiture à raison de quinze à vingt milles par heure.

Le froid excessif du Canada doit être attribué à sa situation. Les vents de nord-est et de

nord-ouest qui y règnent habituellement, n'y parviennent qu'après avoir traversé des espaces immenses couverts de neige et de glace. La cathédrale anglicane offre une preuve de la quantité de neige qui y tombe. Cet édifice, élevé sur les fondemens de l'église des récollets, est un beau bâtiment d'ordre ionique; mais le toit, en suivant l'inclinaison du fronton, n'a pu supporter le poids de la neige, et on a été obligé d'élever la couverture de dix pieds en dépit de toutes les règles de l'architecture.

On passe presque sans aucune gradation du froid le plus vif au printemps le plus doux. L'hiver fini, la glace se brise de toutes parts avec des craquemens épouvantables; et la plus brillante végétation couvre la terre aussitôt que la neige a disparu.

Quoique la citadelle de Quebec passe pour la meilleure forteresse de l'Amérique, il n'est pas moins vrai que dans quelques-unes des guerres futures, elle pourrait bien devenir la proie de l'audace et de l'intrépidité américaine; mais cette conquête coûterait plus qu'elle ne vaudrait, et serait difficile à conserver contre la première puissance maritime du monde. Il en est autrement du haut Canada, dont la population est essentiellement américaine, et

dont l'attachement à la Grande-Bretagne doit céder à l'empire des opinions et des mœurs de ses voisins du continent : à la première guerre il sera américanisé. La population de Montréal est déjà américaine. La population française se fondra dans celle-ci ou disparaîtra, à moins que le Canada français ne consolide son indépendance; alors il serait borné par le Sorel d'un côté et le Saint-Maurice de l'autre, en laissant à S. M. Britannique et à ses successeurs, l'immense empire des déserts inhabitables qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale.

« Le Canada est un des joyaux de la couronne, aussi cher qu'aucune autre des bagatelles qui l'ornent. S'il arrivait une époque où la dépense inutile de plusieurs milliers d'hommes et de quelques millions de guinées fût comptée pour quelque chose dans les projets des cabinets; une époque où ceux qui ont la puissance voulussent y renoncer volontairement; enfin une époque où la justice et la prudence l'emportassent sur l'orgueil, on pourrait conseiller à la Grande-Bretagne, en cas de guerre avec les Etats-Unis, de donner à ceux-ci le haut Canada, et de laisser les Français se gouverner eux-mêmes comme nation indépendante, sauf aux Anglais à garder le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse.

« La ligne de démarcation entre les deux parties du Canada est indiquée, non-seulement par le langage et les coutumes, mais par le climat. Malgré l'élévation plus grande du sol, celui de la partie supérieure est beaucoup plus doux. Il y a une différence de six semaines entre Montréal et Quebec, quant à l'époque du commencement du printemps; moins à cause de sa latitude plus méridionale, que, comme l'a observé Volney, parce que le haut Canada se trouve sur le courant de vent du sud, qui, venant du golfe du Mexique, remonte jusqu'à son origine, c'est-à-dire à la vallée du Missis-sipi.

« Aussitôt que la population du haut pays sera assez forte pour avoir un gouvernement à elle, tout le pouvoir de la Grande-Bretagne ne pourra retarder sa séparation. Quelque autre Franklin naîtra à Toronte, ou sur les bords du lac Erié, pour éclairer ses compatriotes, et quelque autre Washington pour les guider aux combats.

« La situation de ce pays est un solécisme en politique, comme un paradoxe en géographie; c'est une île ou du moins une presqu'île au milieu d'un continent. Il est dans la prospérité comme nation, et dans la faiblesse comme province; plus il devient fort, plus il est débile

comme dépendance de la Grande-Bretagne. Dieu préserve l'Angleterre de vouloir le recenser! Le dénombrement d'Israël perdit David. »

Avant de suivre M. Samson dans son retour par terre, nous ajouterons quelques observations sur Quebec, extraites des Voyages de Palmer et du lieutenant Hall, l'un fait en 1812, et l'autre en 1814; mais nous ne les copierons pas toutes. Le premier, qui, à ce qu'il paraît, ne connaissait pas les usages de France, s'étonne de mille choses qui nous paraissent inutiles à rapporter, comme, par exemple, que l'on ramone les cheminées avec des fagots de broussailles, que l'on fait monter et descendre à l'aide d'une corde; que chacun porte son couteau dans sa poche; que l'on ne boit pas de vin de Madère, ni même de Bordeaux, entre les repas; que les châssis vitrés des fenêtres sont à charnières et non pas à coulisses; que les sœurs des hôpitaux donnent les mêmes soins à tous les malades, quelle que soit leur religion, etc.

Les Canadiens ne prennent pas assez de précautions pour garantir leurs maisons du froid. Il y en a peu qui aient des doubles vitrages aux fenêtres; seulement presque toutes ont une espèce de guérite extérieure en bois, qui fait l'office d'une double porte, pour mettre

à couvert ceux qui attendent que l'on ouvre la porte. Dès que la gelée commence, on lute avec du papier toutes les fenêtres, et on ne les ouvre qu'à la fin d'avril. Quelques Anglais ont adopté l'usage des poêles joint à celui des cheminées; mais comme ils entretiennent la chaleur de leurs appartemens à 30 degrés (de Reaumur) au-dessus de zéro, il en résulte pour eux des maux de tête, des hémorrhagies nasales, et pour les dames des maladies de poitrine auxquelles elles manquent rarement de succomber.

Les meubles sont en général d'érable ou de hêtre; l'acajou n'y est pas commun. Les variations de la température y brisent en mille pièces les meubles plaqués que l'on y porte d'Angleterre.

Entre autres édifices dont la ville s'est embellie depuis quelques années, on remarque, dans la place du marché, un beau bâtiment circulaire, que l'on prend à la première vue pour un amphithéâtre; ce sont les étaux des bouchers.

Les Canadiens de la classe inférieure préfèrent le porc à toute autre viande; et une soupe au lard avec des pois ou des fèves est leur nourriture habituelle. Le veau y est rouge comme du bœuf, et n'est pas aussi bon qu'en

Angleterre. Le bœuf y est aussi de qualité inférieure. Le mouton y est excellent. Les légumes et le poisson forment la principale nourriture pendant le carême. Le saumon et l'alose y sont abondans; on en sale beaucoup pour le haut Canada. La morue fraîche n'est pas commune. L'esturgeon, et surtout le poisson doré sont les poissons les plus estimés. L'anguille a la chair huileuse et grossière. Le meilleure beurre est celui qui vient de l'île Verte; celui que les Canadiens portent dans les marchés n'est pas assez dégagé de petit lait. Pendant l'hiver on transporte le lait gelé en gros pains.

Une des friandises du pays, est designée sous le nom peu ragontant de *fromage puant*. On dit que la délicatesse de son goût, lorsqu'il est en état de putridité, le rendrait digne d'être servi sur les meilleures tables. Le sucre d'érable coûte moitié moins que celui de canne; on ne peut l'employer dans le thé que réduit en poudre. Les Canadiens en font une grande consommation, et mangent des sauces sucrées et des gelées avec leur rôti.

La fraise et la framboise sont les principaux fruits du sol. Les pommes et les poires viennent de Montréal. Les pêches mêmes y mûrissent, mais seulement en espalier. Les groseilles et les prunes sont communes, mais les cerisiers

ne croissent que dans les jardins les plus soignés. Les légumes qui sont un objet de consommation générale, consistent en ognons, en porreaux, en diverses espèces de choux, et en pommes de terre. On conserve les premiers pendant l'hiver en les suspendant aux solives des planchers du rez-de-chaussée.

Les canots des Canadiens sont faits d'un ou de deux troncs d'arbres creusés ; les bords et les extrémités sont soutenus par des traverses. Nous parlerons ailleurs de ceux d'écorce.

Il descend souvent des trains de bois de merrain et de construction, le long du fleuve Saint-Laurent. Lorsqu'ils sont favorisés par le vent ils déploient dix ou douze voiles carrées; quelquefois ils sont manœuvrés à la perche. Leur étendue est souvent d'environ cinq cents toises carrées. Comme les radeliers y élèvent des huttes où ils habitent avec leur famille, le bétail et la volaille qu'ils portent à la ville, on croit voir un village flottant.

En hiver les hommes portent de grandes capottes de drap épais arrêtées par une ceintures, et des collets à capuchon garnis de fourrures. S'ils voyagent en carriole, ils s'enveloppent d'une capotte de peau de bison et tiennent devant eux un tablier de peau d'ours. Les dames portent des bonnets de fourrures,

des manchons, des palatines, et des pelisses de drap ou de velours. Les deux sexes ont des bottes de lisières ou de gros drap, sur leurs chaussures ordinaires, pour ne pas glisser sur la neige. Quelques hommes emploient aussi des crampons de fer que l'on attache au talon. D'ailleurs les femmes suivent en général les modes anglaises, qui y parviennent très-promptement; les hommes sont moins recherchés dans leur toilette.

Les voitures en usage outre les traîneaux, sont les carrioles et les berlines pour l'hiver, et les calèches pour l'été. Toutes ces voitures portent deux personnes outre le conducteur, et sont traînées par un seul cheval; quelques élégans cependant en mettent deux. Il y a peu d'habitans du Canada qui n'aient quelqu'un de ces moyens de transport à leur disposition.

C'est à Quebec, dans la rue de Saint-Jean, qui est la plus belle de la haute ville, que les jeunes gens montrent leur adresse à mener. C'est de midi à trois heures, en été, le rendez-vous de la bonne compagnie. Les voitures de ville sont en général très-élégantes.

Depuis la conquête, les Canadiens ont fait peu de progrès dans l'instruction et la littérature. Excepté l'almanach, les actes du parlement et les journaux, on n'imprime rien

dans le bas Canada. *Le Canadien* et *le Courrier de Quebec* sont imprimés en français, et contiennent souvent des pièces fugitives en vers et en prose. *Le Mercure de Quebec* et *le Courrier du Canada* le sont en anglais. Les gazettes de Quebec et de Montréal sont écrites dans les deux langues. Tous ces journaux paraissent une fois par semaine.

M. Hall se plaint de l'état de la société à Quebec. Il prétend que l'on y trouve peu d'instruction. Le temps très-court de l'été est entièrement consacré aux affaires, et pendant l'hiver, dit-il, « les hommes ne se lassent pas de la table, ni les femmes de danser (1) ».

Les environs de Quebec offrent de toutes parts des paysages extrêmement pittoresques, où l'on goûte en été tous les agrémens de la fraîcheur et de la verdure. La plaine d'Abraham est le but ordinaire des promenades de la classe élégante. On fait aussi des parties de plaisir au lac Saint-Charles, qui n'est pas à plus de quatre milles de la ville. Ce lac a une lieue

(1) Il vaut encore mieux employer son temps à cela, qu'à calomnier un peuple aussi estimable que plein d'aménité. La vivacité d'esprit des Canadiens est incontestable ; et ceux que l'on voit en France démentent l'idée d'ignorance et d'abrutissement que M. le lieutenant voudrait donner d'eux.

de long sur un quart de lieue de large. Il est presque coupé en deux par une presqu'île de rochers. Sur sa rive droite est un joli village français, entouré de prairies et de vergers, et sur sa rive gauche, le village huron de Lorette; c'est un des points que M. Samson visita dans ses courses autour de Quebec.

Lorette est un composé de quarante à cinquante maisons, toutes séparées par des intervalles qui servent de rues et de cours à leurs nonchalans habitans. M. Samson y vit quelques jeunes gens accroupis au soleil; une jeune fille plus légère qu'un daim, qui folâtrait autour d'eux, et des enfans occupés à un jeu bruyant.

Ces bonnes gens appartiennent à la tribu des Hurons, et ont été civilisés, ou plutôt naturalisés français. Ils ont perdu leurs anciens préjugés contre le travail, leur affection pour la guerre, et vivent comme des Canadiens, quoiqu'ils aient conservé leur costume, comme plus commode.

Ils ont oublié les traditions de leurs ancêtres, qui ne sont plus conservées par la transmission des cordons de *Wampun*, et renouvelées par leurs célébrations périodiques dans les cérémonies du *feu du conseil.* Ils ne répètent même leurs danses et leurs chants, le monotone *yo-he-ouaou,* qu'à de longs intervalles,

et pour satisfaire la curiosité des voyageurs européens par les attitudes féroces, et les gestes frénétiques de leur danse de combat.

La plupart des Indiens établis à Lorette, à Saint-François, à Baliscan, à Saint-Genis, à Cachinondega, à Besancour, etc., sont, dit le lieutenant Hall, employés ordinairement par les marchands de fourrures du nord-ouest, comme chasseurs ou pêcheurs. Leurs terres sont en général cultivées par les femmes. Quelques-uns entretiennent un cheval, une voiture, une vache et quelques cochons; mais la pêche et la chasse ont plus d'attraits pour le plus grand nombre. Lorsque les chances précaires de leurs expéditions ne leur ont pas été favorables, ils se louent pour leur subsistance aux cultivateurs voisins. Lorsque leurs expéditions réussissent, ils vont vendre leur produit au marché, et emploient en rhum la plus grande partie de l'argent qu'ils en retirent. Ils boivent à petits coups, mais presque continuellement; ils rient, battent des mains, causent vivement entre eux, et se présentent les poings à la figure, comme s'ils se querellaient, ce qui pourtant n'arrive guère, à moins qu'ils ne soient tout-à-fait ivre.

Outre les fourrures, ils approvisionnent encore les marchés de Quebec, de corbeilles

et d'autres ouvrages d'écorce de bouleau, et de *mocassins*; espèce de chaussure en cuir spongieux, dont la semelle est en bois, et la tige ornée de broderies en piquans de porc-épic, et qui sont d'un usage commode pour le temps sec. Ce sont les femmes qui sont chargées de ces travaux; plus prévoyantes que les hommes, elles achetent, au lieu de rhum, des étoffes et des vivres.

Une tribu de *Michmacs* campe ordinairement pendant l'été à la pointe de Lévi, située vis-à-vis de Quebec, sur l'autre rive du fleuve.

Les traits des Indiens sont désagréables. Leur teint est cuivré, leur physionomie sombre, leur visage long. Les pommettes des joues, le nez et le menton ont une saillie désagréable. leurs cheveux, rudes, longs et noirs, pendent sur leur figure; ils sont d'ailleurs grands, et sont d'une forte corpulence. Les femmes, au contraire, ont le visage rond, et sont petites et minces; leurs traits sont agréables et plutôt plats que saillans. Quoique leurs cheveux soient aussi noirs et aussi rudes que ceux des hommes, elles les peignent avec soin, les rejètent en arrière en les séparant sur le front. De vingt-cinq à trente ans leur beauté disparaît peu à peu, et bientôt leurs traits sont empreints des signes de la vieillesse; mais il

est bon de remarquer que ce n'est point par suite des travaux pénibles auxquels elles se livrent; car celles qui sont sédentaires éprouvent le même changement.

Les Indiens ne sont vêtus le plus souvent que d'une robe déchirée, d'une couverture sale, ou d'une chemise en lambeau. On les voit se promener à Quebec dans cet équipage, tenant une bouteille de rhum d'une main, et de l'autre une tête de veau, leur mets favori, qu'ils ont achetée à la boucherie. Leurs femmes, quoique souvent un peu sales, sont mieux mises que les hommes, comme cela arrive presque dans tous les pays.

Cependant les dimanches et jours de fêtes, hommes et femmes, surtout dans les familles des chefs, se parent de leur mieux. Beaucoup de petits maîtres européens ne sont pas plus vains de leur parure qu'eux. Les présens que les Indiens reçoivent tous les ans du gouvernement du Canada, consistent principalement en couvertures de laine. On distribue en outre aux familles des chefs, des draps de couleurs tranchantes, dont ils se font des vêtemens qu'ils ornent ensuite d'une foule de colifichets d'argent et d'étain. Les femmes ont un chapeau de peau de castor, orné de plumes, de rubans de diverses couleurs, et de petites croix

d'argent. Quelquefois elles portent un bonnet de drap pointu, qu'elles brodent élégamment en poil d'élan de nuances différentes. Elles s'enveloppent d'un manteau, ou d'une pièce de drap bleu, vert ou écarlate, bordé de larges bandes de soie jaune et verte; elles l'arrêtent à la ceinture pendant la belle saison, et le ramènent sur leur tête pendant l'hiver. Elles ont aussi une tunique ou chemise de toile de coton peinte, des bas très-longs, bleu ou écarlate, et leurs mocassins sont brodés de poil d'élan ou de piquans de porc-épic.

Le costume de parure des hommes ressemble à celui des femmes; si ce n'est qu'au lieu du manteau, ils portent une longue robe. Quelquefois ils ont quatre ou cinq rangées de petites pièces d'argent, comme les jetons d'un tambour de basque, qui leur pendent du derrière de la tête jusqu'aux talons. Ils portent des bracelets et un collier d'argent ou d'étain. Des médailles de différentes grandeurs sont suspendues à leur cou, et de grands anneaux à leurs oreilles. Ils se font de larges raies sur la figure avec du vermillon ou du charbon.

Une pièce essentielle de leur vêtement est une gibecière faite de la peau de quelque petit animal (le poil en dehors), où ils déposent leur tabac : le couteau, la ceinture et

les cordons de Wampun sont aussi des objets indispensables. Les cordons sont faits d'un coquillage qu'ils achètent aux États-Unis. A la fin de chaque harangue, ils en donnent un, pour rappeler ce qu'ils ont dit; et leur mémoire est telle, que, plusieurs années après, ils se souviennent de ce que signifie chacun de ceux qu'ils possèdent.

C'est pendant le campement d'été, à l'époque où ils viennent de recevoir leurs présens, qu'il est curieux de les voir. Les squas, surtout les filles des chefs, étalent leurs parures, tandis que les hommes, riant, criant et cabriolant à leur antique manière, tourmentent, pour avoir un peu plus de rhum, leur chef, qui, les refusant sans humeur, leur fait observer qu'il faut en garder pour la danse.

Le soir, des feux sont allumés devant toutes les tentes; et les hommes, les femmes, les enfans, confondus, mangent quelque morceau de poisson salé, leur soupe favorite, ou une tête de veau, que le pere aura portée ou peut-être laissé tomber dix fois dans la boue des rues de Quebec. A neuf heures, la danse commence à la lueur des torches d'écorce de bouleau, portées par de vieilles femmes. On place sur le sol une pièce de bois d'une quin-

zaine de pieds de long, à une extrémité de laquelle s'assied un homme qui bourdonne une espèce de chant monotone, en s'accompagnant d'une calebasse pleine de petites pierres. Tous les danseurs se suivent en dansant en ovale autour de la pièce de bois, et si serrés, qu'ils ne peuvent guère faire autrement que de se marcher sur les talons les uns des autres. Les squas et quelques hommes ne font que suivre la marche; mais les autres se démènent de toutes leurs forces, battent des mains, frappent la terre du pied, sans perdre la mesure de la calebasse et de l'harmonie uniforme du *yo-he-ouaou*, qu'ils semblent tirer du fond de leur poitrine. Quelquefois ils en rompent la monotonie par des cris et des hurlemens qui, joints à leurs gestes bizarres et à leurs cheveux hérissés, ferait croire à un étranger qu'il est au milieu d'une bande de fous.

M. Hall vit à une de ces fêtes un Français, agent du gouverneur près de ces sauvages, qui, avec ses deux filles, se mêla à leur danse. Ces demoiselles empruntèrent des filles du chef, des robes écarlate et des chapeaux de plumes; et s'étant barbouillées d'un peu de vermillon, elles se joignirent avec leur père au cercle des sauvages, qui forma alors le

groupe le plus singulier que l'on puisse imaginer. Au reste, Indiens, Français et Anglais, tous convinrent que c'étaient de très-jolies squas.

La cataracte de Montmorency, à huit milles au nord-est de la ville, est un des plus beaux spectacles qu'offre le voisinage de cette capitale. Elle porte le nom du premier évêque de Quebec; et quoi que cette illustre famille ait fait pour l'histoire, le monument géographique qu'on lui a élevé dans le Canada est ce qui en perpétuera le plus long-temps le souvenir.

M. Samson, à la relation duquel nous revenons, après avoir traversé la rivière de Saint-Charles, suivit une plaine, d'abord sablonneuse, et rocailleuse ensuite, où il ne vit de lieux habités que l'église de Beauport, avec une maison en bon état pour les prêtres qui la desservent. Le seul agrément qu'offre cette habitation, est un petit bouquet de bois sur un rocher en saillie. On l'a percé d'une allée sablée, au bout de laquelle est une table de chêne, avec des bancs où les religieux peuvent venir étudier et réfléchir, en admirant le superbe point de vue qui se présente sous leurs yeux. M. Samson y passa la rivière de Montmorency sur un petit pont au-dessus de

la cataracte. Il vit celle-ci d'abord d'en haut, au milieu d'un petit bouquet de sapinettes, et tourna ensuite le coteau pour contempler sa chute. Il s'approcha d'assez près pour être mouillé, et pour s'assurer que sa hauteur ne surpasse pas, si même elle égale celle du Niagara. L'hiver, elle est enveloppée, à cent pieds de hauteur, par un énorme cône de glace.

Le banc d'où elle tombe est de pierre calcaire, disposée par couches horizontales, et mêlée de quelques veines de gypse fibreux. Il ne paraît pas que l'eau l'ait dégradé. Comme cette cataracte est très-voisine du fleuve, et que sa position n'a jamais varié, elle rend au moins très-douteuse, sinon imaginaire, la supposition que l'on a faite qu'à Niagara le Saint-Laurent s'était creusé son lit peu à peu, à raison de tant de pouces par an; que par conséquent il a commencé à couler il y a tant de myriades d'années, et que dans tel temps il aura étendu son lit jusqu'au lac Érié, dont les eaux affranchies de cette digue occasioneront un déluge dans la plaine inférieure.

Un Canadien a assuré M. Samson que, dans sa jeunesse, il avait pénétré par-dessous la cataracte, dans une cavité du rocher, incessamment retentissante du fracas de la chute, et arrosée de son écume.

En revenant à sa première position, notre voyageur se trouva un instant placé de manière à voir un arc-en-ciel circulaire, présentant par l'écume qui se formait autour de son ombre, une auréole décorée des couleurs du prisme.

Dans cette route peu fréquentée, M. Samson ne fut pas content des auberges ou plutôt des cabarets. Une des choses qui lui déplut davantage, c'est l'usage où sont les paysans de ne jamais dire leur prix. « Ce que vous voudrez, Monsieur ; » était leur seule réponse. Il avoue à la vérité que jamais ils ne lui demandèrent plus qu'il ne leur offrait, et qu'ils ne lui parurent jamais mécontens.

Un autre désagrément dont se plaint M. Samson, c'est celui d'être constamment suivi par des petits chiens de garde, qui sortent de chaque cour pour japper après les voyageurs jusqu'à ce qu'ils les aient perdus de vue. « Je ne conçois pas, dit-il, la patience des postillons, à qui toutefois ces aboiemens paraissent assez indifférens : tant on aime en général le bruit au Canada! Leurs cloches sont constamment en mouvement ; les tambours battent, les trompettes sonnent deux fois par jour dans toutes les grandes villes ; et sur les routes, il n'y a pas une calèche ni un traîneau aux harnais duquel ils ne suspendent une douzaine de

sonnettes. » Un autre voyageur nous apprend que dans ces routes couvertes de neige, et où par conséquent les roues n'occasionnent aucun bruit, ces sonnettes sont, pendant la nuit, le seul moyen d'éviter des rencontres, et par conséquent des accidens.

« Je vis avec plaisir, dit M. Samson, dans plusieurs maisons une superbe espèce de plante rampante, que l'on nomme *fil d'araignée,* à cause de la légèreté et de la délicatesse de sa tige filamenteuse. On en sème dans des pots suspendus au haut des fenêtres, qui sont bientôt cachées par leurs feuilles. Leurs rameaux verts, émaillés de grappes de fleurs rouges et bleues, semblent croître dans l'air. J'ai vu aussi dans les plus simples chaumières des pots d'œillets et d'autres fleurs orner les accoudoirs des fenêtres; ce qui, plus que toute autre chose, me donnait l'idée du bonheur domestique de ceux qui les habitaient. »

Les chutes du Saguenay, à quelques lieues au-dessous de Quebec, sont presque aussi remarquables que l'immense cataracte du Niagara. Le Saguenay, au-dessus de cet endroit, a deux ou trois milles de large, et cent soixante brasses de profondeur. Cette masse énorme d'eau se précipite à travers une fente formée par des rochers verticaux de cent à

deux cents toises de haut; la fente elle-même n'a pas un mille de large. Il y a quelques chutes de cinquante à soixante pieds, qui accélèrent encore la rapidité du Saguenay. Après avoir franchi cette barrière, il se rend en décrivant beaucoup de sinuosités jusqu'au fleuve Saint-Laurent, où il se jette, en formant à son embouchure l'excellent port de Tadousac, limite des établissemens canadiens. La marée remonte à 70 milles dans le Saguenay, et des baleines y ont quelquefois pénétré.

M. Samson revint de Quebec à Montréal par terre; il fait l'éloge de la poste sur cette route. Il vit dans les bois de Sillery les tombeaux des Algonquins, qui y avaient un de leurs principaux villages. De là il traversa Pointe-aux-Trembles, où le général Arnold, ayant remonté le Kennebuk, depuis la côte des Mains, et traversé les montagnes Blanches dans l'endroit où elles sont coupées par le torrent de la Chaudière, vint attendre le général Montgommerry, qui, après avoir enlevé le château de Chambly et la ville de Saint-Jean, entra triomphant à Montréal, et descendit le fleuve, précédé par le général anglais sir Guy Carleton. Celui-ci, fourré jusqu'aux oreilles, fuyait en toute hâte dans un bateau, au grand étonnement des bons habitans de Que-

bec, qui ne s'attendaient pas plus à voir les Américains arriver par le Saint-Laurent que par la lune. Montgommerry avait avec lui un régiment canadien; car, qu'elle qu'ait pu être ensuite leur conduite, les Français, dans le commencement de la guerre, cédaient de préférence à leur sentiment de haine contre les Anglais, leurs maîtres, qu'à celui de leur aversion pour les Américains, leurs voisins.

A Batiscan, M. Samson trouva un camp indien. Il y avait des wighwams assez commodes. Les femmes, proprement mises, y travaillaient à leurs petits ouvrages; les enfans jouaient à leurs pieds; les hommes étaient tous à la chasse.

Auprès des Trois-Rivières, le pays abonde en prairies, et cependant le bétail n'y est pas beau; les champs sont semés de lin, d'orge et d'avoine; le seigle et le blé sont rares.

Trois-Rivières est à l'embouchure de la rivière de Saint-Maurice, qui descend du nord-ouest, après un cours de quelques centaines de milles. Autrefois cette ville était le rendez-vous commercial d'un grand nombre de sauvages des environs de la baie d'Hudson.

Il y a dans cette ville un couvent de récollets, dont on a fait une prison, et un d'ur-

sulines, que M. Samson ne put pas voir. Il n'aperçut dans l'église qu'un vieillard prosterné au pied de l'autel; c'était l'abbé de Calonne, frère de l'ancien ministre des finances de France. Les ursulines sont au nombre de dix-huit, et s'occupent, comme à Quebec, de l'éducation des filles.

Notre voyageur vit à Trois-Rivières un homme de cent quatre ans, qui avait conservé toute sa gaieté. On y trouve deux familles juives très-considérables dans le commerce. La ville prend chaque jour de l'accroissement, et l'on a établi dans les environs de nouvelles bourgades, que l'on peuple de soldats licenciés.

Les commissaires pour la démarcation des frontières entre le Canada et les Etats-Unis, étaient alors à Saint-Régis, très-occupés à disputer des terres vagues et incultivables, pour faire valoir leur zèle à défendre les intérêts de leurs pays respectifs.

Près de Trois-Rivières, il y a une fonderie de fer établie en 1737. Le minerai en est abondant et le fer recherché; il passe pour être peu sujet à la rouille. Le pays est plat, et le fonds est de sable fin, mêlé de terreau noir. On voit de superbes forêts dans le voisinage : elles sont peuplées d'ormes, de

chênes, de frênes, de hêtres, d'érables et de toutes les espèces d'arbres verts que produit le pays. On commence ici à s'apercevoir que l'on s'aproche de l'Amérique; on y salue moins.

La lettre du jeune étudiant Gugy, fut remise à sa grand'mère à Machichi. Elle et sa famille reçurent parfaitement bien M. Samson, qui toutefois ne jugea pas à propos de s'arrêter dans cet endroit. Il fait observer à cette occasion que, malgré le retard qu'il occasiona au postillon, celui-ci ne lui demanda rien de plus que l'étrenne d'usage.

Le sol est d'un limon sablonneux, rouge et fertile. Il y a de vastes champs de blé et d'orge. On passe le Maskinongé sur un beau pont, qui conduit à la ville de Berthier. Vis-à-vis est une île où on laissé les chevaux paître en liberté; c'est un usage canadien qui, dit-on, altère les races, au moins quant à la taille. M. Samson remarque à ce sujet que ces animaux sont traités beaucoup plus humainement par les Canadiens, que par les habitans des Etats-Unis. « Je dois dire, ajoute-t-il, à la honte de nos compatriotes, que nos charretiers et nos laboureurs agissent avec trop de dureté à l'égard de ces généreux animaux, si utiles à nos travaux, si dociles à notre volonté, et que bien d'autres n'en abu-

sent pas moins honteusement dans des services inutiles. »

« Le terrain est bon, et bien cultivé. La route suit la rivière, et je couchai dans une maison isolée auprès de la Noraye. J'y vis beaucoup d'enfans. Je demandai au propriétaire, riche cultivateur, combien il en avait : « Neuf, dont quelques-uns mariés. — Ah! Monsieur, c'est terrible comme les familles augmentent ici. » Je lui parlai de la belle apparence des grains : il en espérait beaucoup; mais l'année précédente les récoltes avaient été faibles. « Avez-vous quelquefois la disette à Philadelphie, Monsieur? Cette question si simple, me fit bénir la Providence, qui a si bien partagé mon pays, que l'uniformité d'une invariable abondance n'y est pas même remarquée. »

A Saint-Sulpice, on s'embarque pour Montréal. On y a commencé un pont, pour joindre d'île en île cette ville à la rive septentrionale du fleuve. Mais il paraît que les auteurs de ce louable projet avaient oublié de consulter le climat; car quand même leur pont résisterait au courant gonflé par les pluies d'automne, au printemps il serait emporté par les glaces, lorsque son rapide courant entraîne tout sur son passage.

Les établissemens religieux de Montréal sont : 1° Un couvent de récollets, que l'on a consacré à des casernes, depuis la mort du dernier des frères, mort très-âgé, et qui travaillait, disait-il, à restaurer la chapelle. Toutefois cette restauration se bornait à suspendre quelques lampes devant l'autel.

2° Les dames noires, fondées par la piété de la duchesse de Bouillon en 1644. M. Samson y vit un grand nombre de personnes assister à une messe du matin. Elles étaient toutes proprement mises; mais, s'il faut en croire ses connaissances physionomoniques, il n'y en avait pas une sur cent dont la figure indiquât ni finesse, ni sensibilité, ni réflexion.

3° Les sœurs grises, qui tiennent l'hôpital général à une petite distance de la ville. Les vitrages de la chappelle qui donnent sur le jardin, descendent jusqu'à hauteur d'appui; et, mêlant l'éclat des œillets, des pavots, des martagons et des autres fleurs à celui des dorures et des peintures de l'intérieur, offrent une heureuse union des richesses de l'art et de celles de la nature. Les fous, les malades et les enfans trouvés, qui sont reçus sans renseignemens préalables, reçoivent les soins de ces sœurs. Quelques fous y vivent long-temps.

Il en était mort deux peu de temps avant l'arrivée de M. Samson, dont l'un avait quatre-vingt-dix ans, l'autre cent dix. Tous les deux étaient de vieux Français.

4° La cathédrale, laquelle est très-riche, ornée comme une salle de bal, mais moins imposante que celle de Quebec, manque de ce vernis d'antiquité, si convenable aux édifices religieux.

Et 5° Près de la cathédrale, un séminaire, fondé en 1657 par l'abbé de Quélus, et qui est desservi par des Sulpiciens. Les chefs actuels de cette belle institution, dont plusieurs appartiennent aux familles les plus distinguées, sont des hommes d'un grand savoir, d'une piété exemplaire et d'une conduite irréprochable. Ils sont non-seulement accessibles, mais polis envers les étrangers, auxquels ils facilitent les recherches qu'ils ont envie de faire. Quoique leur établissement soit spécialement consacré à l'instruction des ecclésiastiques, ils reçoivent aussi les élèves qui se destinent à d'autres professions, et même des protestans, dont ils ne cherchent pas à changer les opinions religieuses.

Il y a encore à Montréal d'autres bâtimens publics remarquables, tels que la maison du gouvernement, une nouvelle prison, la poste

aux chevaux; etc. Dans ce pays tout nouveau, il y a déjà des antiquités ou plutôt des ruines. Celles-ci consistent en un château appelé la *seigneurie*, bâti sur le haut de la montagne lors du premier établissement des Français; et une maison de campagne commencée sur une hauteur, par un négociant écossais, nommé Mac Tavish, que la mort surprit avant qu'il l'eût achevée. M. Mac Gilliway, son neveu et son successeur, a trouvé plus commode de se loger dans la ville, et plus économique de bâtir une colonne à la mémoire de son oncle, auprès de l'habitation qu'il voulait faire élever.

Mais le plus singulier monument, c'est une colonne rostrale érigée à la gloire de Nelson. Voici ce qu'en dit M. de Samson: « Cette belle colonne repose sur un piédestal élevé. Sur le principal côté est une inscription en style convenable, où l'on n'a pas oublié son dernier ordre, « l'Angleterre espère que chacun fera son devoir. » Sur les deux autres sont des bas-reliefs en pierre factice qui retracent des scènes d'horreur, c'est-à-dire des vaisseaux sautant en l'air ou s'abîmant dans les ondes, ainsi que cela a eu lieu à Trafalgar et à Aboukir. Le troisième bas-relief représente le prince régent de Danemarck, au moment où il se

soumet à l'injuste et déloyale réquisition de l'amiral anglais, et où, comme on l'a dit, la victoire déshonora le vainqueur.

« Le fût de la colonne a cinquante pieds de haut. Il est surmonté par la statue de l'amiral, qui, à dire vrai, fait un triste effet en sculpture avec son bras en écharpe; mais on doit louer l'idée de l'avoir appuyé sur les restes d'un mât brisé. Le piédestal représente également un cable roulé.

« C'est très-mal à propos que ce monument est placé sur la place du marché, au lieu d'être sur la place d'armes, ou sur les boulevards, où s'élève sur l'emplacement des anciens remparts démantelés, des rues à la moderne, qui unissent la ville aux faubourgs. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il ait été élevé à Montréal. Au Canada, Nelson a une statue de pierre, Wolf une de bois, et Montcalm aucune! »

La ville de Montréal augmente à vue d'œil. Sa population en 1817 s'élevait au delà de 12,000 âmes.

A l'extrémité de l'île et à huit milles au nord-est, est placée la petite ville de la Chine, où conduit une route ferrée, la seule qu'il y ait dans le Canada. Vis-à-vis est le village indien de Cachenondage, divisé en deux ou

trois rues. M. Lambert y vit des squas qui nourrissaient des enfans blancs ; et il apprit qu'elles adoptent souvent les enfans naturels que des Canadiens nécessiteux sont forcés d'abandonner. Les hommes de ce village s'occupent de chasse et de pêche; aussi leurs maisons sont-elles misérables. Celle du chef était la seule qui fût passablement fournie. Ce chef était d'ailleurs un ivrogne déterminé.

C'est à la Chine que se font les expéditions de la compagnie du nord-ouest. Les marchandises, les provisions, les équipemens militaires et les présens destinés aux Indiens, sont embarqués sur des bateaux plats, qui descendent le Saint-Laurent, et traversent ensuite les lacs. Ceux qui font le commerce des fourrures suivent la rivière des Ottawas sur des canots de bouleau. Il y a trente-six stations du poste de la Chine à Kumanistagua, établissement formé sur le lac supérieur. Dans ce trajet, les hommes des équipages transportent sur leur dos, d'un endroit navigable à l'autre, les paquets et les canots eux-mêmes.

Ces sortes d'embarcations ont trente pieds de long et six de large; ils sont pointus à chaque bout. On les construit de membranes minces d'un bois léger, recouvertes de bandes étroites d'écorce de bouleau, de trois lignes

d'épaisseur. Elles sont cousues ou jointes ensemble avec des fils formés de certaines racines tressées ensemble; et le tout est tenu étanche par l'application d'une gomme qui est fortement adhérente au bordage, et très-dure lorsqu'elle est sèche. Il n'entre dans cette construction aucune espèce de fer, pas même des clous. Un de ces bateaux ne pèse pas plus de cinq cents livres.

Il y a un millier de personnes employées par la compagnie du nord-ouest. Quelques-uns restent toute l'année dans les établissemens des lacs, à neuf cents milles de Montréal : leurs voyages durent trois semaines. La nourriture de ces pauvres gens est de la plus mauvaise qualité : ils n'ont que de la graisse d'ours, et de la farine de maïs, dont ils font de la bouillie. Ils se distraient de l'ennui de leurs voyages par des hymnes à la Vierge, dont le chant solennel, quand ils se rencontrent dans l'obscurité, fait une vive impression au milieu de l'immensité des déserts.

Les hommes qui suivent cette manière de vivre, malgré ce qu'elle a de pénible, prennent le goût de la paresse, et il arrive rarement qu'ils perdent l'habitude de la vie nomade, et qu'ils désirent se fixer. M. de

Chateaubriand raconte qu'ayant interrogé un Français qu'il trouva parmi les sauvages sur le motif de son changement de vie, celui-ci lui dit : Que voulez-vous? c'est l'instinct.

La compagnie du nord-ouest a souvent des discussions avec celle de la baie d'Hudson, qui, malgré la rigueur du climat de fer où elle est établie, a des avantages sur l'autre par la facilité de ses communications par mer.

Le commerce du Canada se borne à l'importation de marchandises manufacturées de l'Angleterre, par les ports de Londres et de Glasgow ; à celle des denrées coloniales par la Jamaïque et la Barbade, et à un ou deux vaisseaux du midi de l'Europe, qui lui portent du vin, de l'eau-de-vie et de l'huile. Ses exportations sont des fourrures, du blé, de la farine, des bestiaux, du bœuf et du porc salé, de la potasse, de la graine de chanvre et de lin, des épiceries et quelques autres articles. A la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, l'exportation de la farine a été énorme; sauf ces exceptions, la balance serait contre la colonie, sans les dépenses qu'y fait le gouvernement.

La seule exportation provenant de l'industrie, est celle des vaisseaux que l'on y construit assez bien. Aussi les Canadiens furent-

ils bien étonnés, lorsque dans la dernière guerre on envoya tout façonnés d'Angleterre les bois de la frégate la *Psyché*, qui coûtèrent douze mille piastres, pour être transportés de Quebec au lac Ontario, où elle fut lancée. Ils ne furent pas moins surpris de voir figurer des pièces à eau dans l'approvisionnement de ce bâtiment et des autres vaisseaux de la flotte, qui étaient destinés à combattre sur l'eau la plus douce et la plus claire du monde.

Les revenus coloniaux montent à 31,000 liv. sterl., et les dépenses du gouvernement à 43,000, c'est-à-dire pour les frais de l'établissement civil seulement. On peut compter, en temps de paix, que l'établissement militaire coûte de 400,000 à 500,000 liv. sterl. En temps de guerre la dépense est incalculable: c'est la principale source de la prospérité du Canada, qui profite ainsi des richesses de l'Angleterre. Il est de la politique des Etats-Unis de laisser ouvert ce trou fait à la poche de leurs rivaux.

Les gros vaisseaux remontent jusqu'à Montréal; mais cette navigation est si difficile, qu'il est probable que dans peu de temps les bateaux à vapeur feront seuls le service de la rivière.

« Les paysans du Canada, dit M. Samson, c'est-à-dire la grande masse du peuple, sont dans un état d'ignorance voisin de celui des Indiens, et leur pauvreté touche presque au manque du nécessaire. Cependant ils ne sont peut-être pas moins heureux que les Américains; mais ce qui est certain, c'est qu'ils ont moins de soucis. Ils n'ont point de service militaire; ils suivent la foi de leur curé, se contentent du pain quotidien, et ne s'occupent pas du lendemain. Sous le rapport de la moralité, les Français du Canada ressemblent aux Suisses et aux Écossais, quoi qu'ils n'aient ni l'industrie des premiers, ni l'esprit entreprenant des autres. La mauvaise foi est inconnue parmi eux; l'amour de la gloire militaire y est éteint, et la gaieté insouciante, qui distingue les Français en Europe, n'a pas duré plus long-temps que l'usage des vins de cette contrée.

« Le sentiment de l'orgueil national, en tant qu'il est limité au pays qui nous a vus naître, est presque nul au Canada. Les souvenirs patriotiques des habitans se rattachent à un pays éloigné, qu'ils commencent à oublier; et leur gouvernement actuel, étranger au peuple, n'a d'autre moteur que la force.

« Le Canadien est disposé à reconnaître la

supériorité des Américains. Il n'a aucun des préjugés nationaux français, si ce n'est qu'il veut que son coq déploie ses ailes sur toutes les croix, sur tous les clochers; qu'il aime à voir les soleils, les fleurs de lis, et les autres emblèmes de la monarchie française, que le gouvernement britannique a la sagesse de tolérer, laissant ainsi au peuple une ombre d'indépendance nationale, tandis qu'il garde pour lui le pouvoir.

« Le Canadien a éprouvé quelques changemens physiques. Il est plus petit que ses ancêtres français; il n'est pas aussi bien fait n'a pas des traits aussi agréables, et est devenu plus brun.

« Sa langue a également essuyé des altérations. Dans l'origine de la colonie, on y transporta des paysans de différentes provinces, qui conservèrent long-temps leurs différens patois; mais aujourd'hui on n'y parle plus qu'un même langage, encore est-il assez incorrect.

« En 1706, on évaluait à 30,000 le nombre des habitans de la Nouvelle-France. Lors de la conquête, cinquante-cinq ans après, on le portait de 70 à 90 mille. En 1783, le dénombrement s'éleva à 113,000, dans lesquels on aurait dû comprendre 10,000 loyalistes des

États-Unis, établis dans le haut Canada. D'après ces données, en supposant que la population ait doublé depuis 1760, et en prenant le terme moyen de 80,000 pour base, on trouvera que la population actuelle est de 160,000 âmes; ce qui est bien loin de 250,000 que l'estiment les Canadiens.

« Plusieurs causes empêchent l'acroissement plus rapide de la population. Les fréquentes fêtes donnent des habitudes de paresse; les terres sont soumises au régime militaire, à des cens, des lods et ventes, à une dîme fixée au 26ᵉ du produit, à des moutures banales, des corvées de route, etc. En cas de guerre, tout paysan est soldat, tout seigneur est officier. Peu de personnes savent lire et écrire, dans la classe inférieure. Enfin le célibat des prêtres et des religieuses, qui paraît être consciencieusement observé, est encore un autre obstacle à l'augmentation de la masse du peuple.

« Parmi l'ancienne noblesse du Canada, la postérité des comtes de Longueil et de saint Laurent est éteinte depuis long-temps. Les autres nobles se sont peu à peu confondus avec leurs voisins lorsqu'ils ont perdu par la conquête des titres et des avantages qui, n'étant point accordés par la couronne britan-

nique n'ont point été reconnus par elle. Cependant on distingue encore les familles de La Vignerie, de Beaujeu, de Chambault, de La Naudière, de Juchereau, et quelques autres qui vivent sur leurs domaines dans un honorable repos : on retrouve aussi à Québec les chevaliers de Léry.

« J'ai eu ces informations de deux messieurs avec qui je voyageai sur le lac Champlain, et qui accompagnaient à Philadelphie leur neveu, jeune homme qu'ils envoyaient à Paris faire ses études en médecine. Il paraît que c'est la profession à laquelle se vouent plus volontiers les jeunes gens intelligens, attendu que la carrière militaire n'offre aucune espérance d'avancement. »

Nous croyons devoir confronter M. Samson avec quelques autres voyageurs, qui tantôt confirment, tantôt contredisent ses renseignemens ; on pourra déduire la vérité de la comparaison.

M. Palmer, à son arrivée à Montréal, cherchant à s'entretenir avec les Indiens, n'y réussit pas. *Je ne parle pas anglais*, fut constamment leur réponse. Il apprit ensuite que les Indiens, ceux mêmes qui entendaient l'anglais, ne parlaient jamais aux personnes qui les interrogeaient dans cette langue, à moins qu'ils ne

les connussent particulièrement ; tandis que, si on leur parle français, ils répondent avec la plus grande confiance. Leur partialité en faveur des Français est extrême.

M. Hall entra dans le Canada par le lac Champlain. D'après lui, le pays offre d'abord l'aspect de la Sibérie. Les routes sont étroites, encombrées de neige, et on ne voit que de petites huttes de bois, des cochons maigres, des enfans mal vêtus, une mauvaise agriculture; en un mot, un véritable paysage d'Irlande. Le paysan canadien ressemble au Français, dont il tire son origine, par les traits ineffaçables de la physionomie nationale. il conserve le costume que ses aïeux portaient il y a cent ans. Il est coiffé d'un bonnet de nuit rouge ou bleu, sur le quel il jette le capuchon gris de sa casaque; sa ceinture est rouge; ses cheveux sont noués en queue; et on le voit rarement sans une courte pipe (un brûle-gueule) à la bouche.

Dès la Prairie, le voyageur remarque que les auberges sont propres, et que l'on commence à apercevoir la différence entre la politesse française et la grossièreté américaine.

Il dit ailleurs que le peuple du Canada est bon, mais ignorant et superstitieux. Il montre peu de cusiosité pour les étrangers, tout en

conservant assez du caractère français pour que son affabilité et sa vivacité soient toujours agréables; et il aime autant un moment de causerie qu'un verre de rhum ou que sa chère pipe de tabac. On doit dire, à la louange des Canadiens que, si la dernière guerre avec les Américains n'a pas amélioré leurs mœurs, elle a du moins prouvé leur courage sur le champ de bataille.

Lorsque sir George Prevost se trouvait à Montréal, un corps de Canadiens, de plusieurs centaines d'hommes, vint le rejoindre des établissemens les plus reculés de la province. Ils étaient tous armés, équipés et approvisionnés pour un service immédiat. Un vieillard qui avait fait la guerre de la révolution américaine était à leur tête. « Mon général, dit-il à sir George, nous avons appris que vous étiez en peine, et nous sommes venus à votre secours. J'ai servi aussi, et quoique vieux, je suis encore capable de faire mon devoir. » Leur antipathie pour les Américains, antipathie qui provenait originairement de la différence de religion, n'est point encore éteinte, et les dispose à croire toute sorte de calomnies coutre les habitans des États-Unis, et surtout contre les Bostoniens. S'il y a un incendie à Québec, on commence toujours par supposer

que c'est quelque Bostonien qui a mis le feu.

M. Lambert entre dans de plus grands détails sur la vie des habitans de la campagne. Leurs maisons consistent ordinairement en un rez-de-chaussée divisé en quatre pièces; le galetas au-dessus est formé par l'intervalle entre le toit incliné et le plancher. La cheminée est au centre de la maison. Là se trouve la cuisine et la salle commune; les autres pièces sont les chambres à coucher, où il y a un ou deux lits. Leurs meubles sont grossiers, et souvent l'ouvrage des maîtres eux-mêmes. Une armoire et deux ou trois grands coffres contiennent les hardes et le linge; et un buffet dans un coin renferme leur faïence et leurs verres en petit nombre. Le meilleur appartement est ordinairement orné d'une grande pendule, de gravures de la Vierge, de son Fils, et des Saints. La vaste cheminée contient deux gros chenets, sur les quels on pose d'énormes pièces de bois; au-dessus une forte crémaillère supporte une grande marmite à soupe, qui est presque toujours sur le feu.

Le thé et le café sont considérés comme des remèdes ou des objets de luxe, plutôt que comme un aliment. Le lait est la boisson ordinaire des enfans et des femmes. Le pain, mêlé de blé et de seigle, est pesant et souvent

aigre faute de levain; les fours sont placés hors des maisons pour éviter les incendies.

Les femmes de la campagne ne sont pas plus rapprochées des modes actuelles que leurs maris; elles sont souvent habillées du drap qu'elles fabriquent elles-mêmes.

Les deux sexes sont également polis envers les étrangers; et leurs attentions ne tiennent pas à la coupe de l'habit ni à l'air de la frisure : ils ont la même civilité, la même aisance envers tout le monde. Ils vivent si bien ensemble, que souvent les trois générations habitent sous le même toit, et qu'ils ne se séparent que lorsqu'il est devenu impossible de diviser davantage le patrimoine héréditaire. Les femmes sont modestes ; les hommes eux-mêmes ne se baignent jamais sans être couverts. Le Canadien salue tout le monde sur la route ; et à moins qu'il ne soit ivre, ce qui est fort rare, il n'a de querelle avec personne.

Ils sont passionnés pour la danse et les fêtes. C'est après le carême que sont leurs jours gras. Alors toutes les provisions de la ferme sont prodiguées : les dindes en pâté, les jambons, les aloyaux, les gigots de mouton, les terrines de soupe et de crême, sans compter le poisson, le gibier et les compotes de fruits. Quelquefois quatre-vingts ou cent personnes

sont réunies à un dîner. A peine est-il fini, que le violon se fait entendre, et la danse commence.

On trouve dans le Canada une grande variété d'oiseaux, depuis l'aigle jusqu'au colibri. Les perdrix y sont plus grosses qu'en Angleterre, et excellentes à manger; il n'y a point de reptiles venimeux. On y rencontre une espèce de tortue de terre, dont on mange la chair avec plaisir.

Les insectes incommodes, parasites de l'homme, y sont très rares; mais la mouche commune est pendant l'été un des fléaux des maisons habitées; ce que l'on doit en partie attribuer à la chaleur des poêles, qui conserve ses œufs pendant l'hiver. Si l'on sort, on n'est guère mieux; car partout où l'on est à l'ombre du soleil, l'air est plein de myriades de moucherons, qui ne vous laissent point de repos. La piqûre du moustique est légère dans le premier moment; mais elle s'envenime le lendemain, si elle n'est lavée avec un fort acide. Les brûlots, ou mouches de sable sont à peine visibles et l'on a la figure en sang avant d'avoir senti leur atteinte.

Le gros gibier des forêts se compose du bœuf musqué, du bison, du cerf, ou de l'élan à bois rond, de celui à bois palmé, du *mouse*,

et du caribon, ou renne sauvage. Il y a peu d'ours noirs ou bruns dans le bas Canada. Le glouton turcajou, ou mange-castors, ressemble au blaireau d'Angleterre. Le loup et le renard sont communs. La chair du porc-épic est aussi estimée que celle du cochon. Le lièvre y change de couleur, et devient blanc pendant l'hiver.

Le castor, autrefois si commun, ne s'y trouve plus que dans les plus profondes retraites. A l'arrivée des Français on en tuait de quatre pieds de long, et du poids de 50 à 60 livres; à présent il est rare d'en voir qui aient plus de deux pieds, et ils ne pèsent guère que trente livres. On connaît les mœurs sociales et l'étonnante industrie de ce singulier animal; dont la race sera peut-être bientôt détruite, ou du moins réduite à quelques individus épars, comme elle l'est en Europe.

Les bœufs sont petits et maigres; on s'en sert pour le labourage. La toison des brebis est épaisse, mais grossière.

En remontant le haut Canada, au delà de Montréal, M. Hall visita une fontaine ardente, que l'on trouve à neuf millé de Cumins Daigua. Elle est située dans un ravin, d'environ quarante pieds de profondeur, et de trois cents de large à l'entrée, taillée entre des bancs verticaux d'ardoises, et se terminant

à deux cents pas de son embouchure par un rocher perpendiculaire couvert de mousse, à travers laquelle suintait une faible source, qui formait un filet d'eau serpentant au fond de cette crevasse. Vers le milieu de son cours, l'eau est stagnante et n'a que quelques pouces de profondeur. M. Hall vit briller au-dessus une légère flamme rouge. Elle produit la combustion, et embrase de petits morceaux de bois à une certaine distance.

En approchant du lac Ontario, on voit des rochers appelés les *Mille îles*, à cause de leur multiplicité. Leur base est de granit, ce qui n'empêche pas quelques arbres d'y croître. Ganaxoqua est un nouvel établissement destiné à assurer la communication entre Montréal et Kingstown. Les cultivateurs sont des soldats licenciés, qui défrichent la terre sous la surveillance de leurs officiers. On travaille à un canal à écluses, destiné à éviter les chutes du Rideau.

Le fort de Kingstown, sur le lac Ontario, poste de campagne pendant la dernière guerre, va devenir une place formidable. Les ouvrages principaux ont été revêtus en maçonnerie. On a construit deux tours en pierre de taille et quelques batteries. Il y a plusieurs maisons bien bâties, des magasins, et

une salle de spectacle pour l'amusement des officiers. C'est le port militaire des Anglais. Pour y conserver les vaisseaux, ils les enveloppent d'une maçonnerie légère, et en font à la lettre des maisons. Il y en a un sur lequel on a élevé un observatoire.

La route qui mène au lac Érié passe de Kingstown par Sukel. Ce dernier endroit ne consiste qu'en une longue rue parallèle à la rivière. On rencontre ensuite Brownville, qui tire son nom d'un des généraux américains qui se sont le plus distingués dans la dernière guerre; Water-Town, Utiques, villes nouvelles qui comptent, la première 1200, la seconde 3000 habitans, et qui ont été fondées, comme les précédentes, par des émigrans américains. Maintenant les émigrations paraissent se diriger de préférence vers le Missouri.

« Une nouvelle description de la chute du Niagara, dit M. Hall, n'est pas plus intéressante qu'une histoire racontée pour la troisième fois. » Ce voyageur a cependant fait connaître quelques particularités nouvelles que voici. On entend le bruit de la cataracte à Kingstown, qui en est à sept milles de distance. Quand on n'en est plus qu'à un mille, elle s'annonce par un nuage qui couvre la cime

des arbres. Plus près c'est une énorme masse d'écume qui se précipite dans un gouffre. On y arrive par un sentier étroit qui passe au milieu d'une prairie humide, sous un rocher de pierre calcaire, très-près de la table du lit de roche d'où le fleuve se précipite. Le passage pour arriver au bas de la cataracte est plus praticable qu'il ne l'était lorsque Volney le vit. On peut y descendre sans guide. Dans ce trajet on passe en un instant du plus beau jour au milieu du brouillard, de la tempête, et même du vent et de la pluie. Dans les dernières années on a osé visiter l'île qui, suspendue sur le précipice, divise la chute en deux parties,

Le lac Érié est, comme les autres lacs de ce pays une espèce de mer intérieure. Il s'y est livré dans la dernière guerre plusieurs batailles navales où les Américains ont constamment eu l'avantage. Ce lac a moins de profondeur que le lac Ontario ; mais il en a plus que les lacs Michigas et Huron. C'est apparemment sur les eaux des deux premiers que se décidera un jour la question de possession du haut Canada.

CHAPITRE IV.

Suite du voyage de M. Samson aux États-Unis.—Albany — New-York. — MM. Hall et Palmer. — Boston, Cambridge. — Charlestown. — Burlington. — Philadelphie,—Baltimore. — Washington. — M. Bircbeck. — Norfolk. — Richemond. — Esclavage.— M. Lambert. — Columbia. — Savannah. — Aspect du pays.

M. Samson rentra dans les États-Unis par le lac Champlain. De Woodcreek à Albany, des voitures font le trajet en quelques heures. Le lieu du débarquement, qui s'appelait autrefois Skeensborough, se nomme aujourd'hui Withe-Hall. Du reste on n'y trouve plus ces moustiques qui, suivant Weld, piquaient à travers les bottes les plus épaisses; ni de mouches à feu, ni de serpens à sonnettes. Ce dernier reptile est devenu si rare dans les états de l'est, que l'on peut faire des milliers de lieues sans en rencontrer un; et il est probable qu'avant un siècle l'espèce en sera entièrement détruite.

On passe auprès du village de Schagtycoke qui a été rendu célèbre par l'histoire de New-York de Diedrich Knickerbacker. L'au-

teur pseudonyme de cet ouvrage satirique (M. Wasinhgton Irwin) a choisi ce hameau pour la patrie de ses ancêtres. Il est bâti au milieu des crevasses et sur les rochers saillans d'un précipice qui forme une cataracte écumeuse et bruyante. A quelque distance de la route sont les eaux minérales de Bullston, célèbres depuis qu'en les buvant, par le conseil des Indiens, sir W. Johnson fut guéri de la goutte en 1767.

Albany est situé sur la rivière du Nord ou d'Hudson; à l'endroit où elle cesse d'être navigable, et la marée d'être sensible. Celle-ci, qui, dans toutes les autres rivières de la côte ne remonte que jusqu'au pied de la première chaîne, en traverse ici deux tout entières. Au-dessus de la ville sont des chutes, nommées dans le pays *cohos*, où le fleuve se précipite dans un étroit passage entre deux murs de rochers.

Les premiers colons de ce pays ont été des Hollandais. On y trouve encore des vestiges des terres féodales, des cens, des amendes, des réserves, des banalités de moulins, etc. Toutefois il n'en est pas de même dans la ville d'Albany, quoique les noms propres hollandais y soient encore communs. C'est la capitale de l'état de New-York. On y voit un Capitole,

édifice moins beau que ne semblent l'exiger son nom et l'usage auquel il est destiné. Il est situé sur une hauteur, à l'extrémité de la principale rue.

Albany prospère et s'agrandit tous les jours. Lorsque le canal qui doit la faire communiquer au lac Érié sera achevé, ce sera une ville de commerce du premier ordre. Sa population, de six mille âmes en 1800, était de dix mille en 1805, et s'élevait en 1816 à quatorze mille. Les maisons y sont jolies; et les toits saillans de l'ancienne construction hollandaise y disparaissent peu à peu.

La distance d'Albany à New-York est de cent soixante milles, que les bateaux à vapeur parcourent en vingt-deux heures en remontant la rivière, et en seize ou dix-sept en la descendant. C'était autrefois un trajet de plusieurs jours, et quelquefois de plus d'une semaine. Ces bateaux sont du port de neuf cents tonneaux, et ne le cèdent que pour la longueur à un vaisseau de ligne. Il s'y trouve des chambres séparées pour les hommes et pour les femmes. Ce sont de bonnes auberges flottantes, où se rencontrent souvent plus de deux cents passagers. Les bords de la rivière d'Hudson sont aussi pittoresques que bien cultivés.

New-York est bâti sur la pointe de l'île de Munhaltan ou d'York, qui a treize milles de long, et d'un à deux de large. La ville occupe un espace de plus de deux milles de longueur. Son port est excellent; il ne peut être comparé qu'à ceux de Naples et de Constantinople, sur lesquels il a l'avantage d'être le point de communication d'une navigation intérieure très-étendue. Les vaisseaux viennent s'amarrer aux quais, et y entrent par tous les vents.

L'aspect que la vue embrasse de la ville, et surtout de la promenade élevée de *la Batterie*, est moins varié qu'il ne l'était avant que les îles dont la baie est remplie fussent dégarnies de bois, et surtout avant que l'on ne bâtît sur l'une d'elles des ouvrages de fortification, dont le relief empêche de voir l'arrivée des vaisseaux. C'est du côté de Long-Island que le coup d'œil est le plus agréable.

La rue principale est celle de *Broadway*, que les Américains, peut-être un peu prévenus, comparent aux plus beaux quartiers de Londres et même de Paris. Elle a un mille de long, et se compose d'édifices publics et particuliers, d'églises, de magasins, de maisons, de boutiques fournies de tout ce que les besoins exigent, et de ce que le luxe

peut offrir de recherché, mais où les marchandises sont déployées avec moins d'art qu'en Europe.

A l'extrémité de cette rue est l'hôtel-de-ville, (*city-hall*), dont la construction riche et solide rappelle l'origine des premiers colons, compatriotes de ceux qui ont bâti dans le marais d'Amsterdam un des plus beaux édifices du monde.

L'hôtel-de-ville a deux étages, et est orné d'un portique de huit colonnes, chacune d'un seul bloc et de quinze pieds de fût. Tout l'édifice est décoré de pilastres de marbre. Le soubassement est de granit. Sur une des façades on a placé une statue d'Atlas supportant le globe. L'escalier, au centre du bâtiment, est éclairé par une coupole ornée de colonnes accouplées et surmontées d'une statue de la Justice, élevée à quatre-vingt-dix pieds au-dessus du niveau du pavé.

M. Samson ne fait qu'indiquer la magnificence intérieure de ce superbe édifice. Son républicanisme s'effarouche des tapisseries d'or et d'écarlate, des peintures, etc.; et il rappelle à ses concitoyens que là où il y a un palais, il y a bientôt un prince pour l'occuper.

Il y avait autrefois à New-York une statue équestre de Georges III, en plomb. Elle a été



renversée pendant la révolution, et fondue pour faire des balles. Le piédestal existe encore, et attend, dit notre voyageur, celle d'un autre George (Washington).

Les auberges sont bonnes et bien pourvues. On y mange à table d'hôte, comme dans presque toute l'Amérique.

L'aspect de New-York, dit M. Palmer, qui y aborda en 1817, est un des plus imposans qu'offre un port de mer. La baie a sept à huit milles de large, et est couverte d'îles où l'aspect des fortifications se joint à celui d'une culture soignée. La verdure dont les champs sont couverts, la blancheur des voiles des vaisseaux, la masse enfumée des bateaux à vapeur, une forêt de mâts au milieu desquels on voit s'élever les clochers de la première ville commerciale du nouveau monde, forment un contraste frappant avec l'aspect sombre de l'Océan orageux que l'on vient de traverser.

En entrant dans la ville, un Anglais n'est pas moins étonné de voir les maisons de bois, le nombre mais la petitesse des églises, la quantité d'hommes de couleur, la coutume universelle, même chez les enfans, de fumer des cigarres, et la foule incommode des cochons qu'on laisse errer en liberté.

Une des défenses de la baie et du port est la batterie à vapeur nommée *le Fulton*, du nom de son inventeur. Elle est composée de deux bateaux accouplés qui laissent entre eux un canal de quinze pieds de large, dans lequel tourne la roue motrice. La batterie de l'entrepont, formée de trente pièces de 32 qui peuvent tirer à boulet rouge, est protégée par un bordage de quatre pieds dix pouces d'épaisseur. Le pont, sur lequel plusieurs centaines d'hommes peuvent manœuvrer, est garanti par un parapet. Il y a une pompe destinée à employer la force de la vapeur à lancer d'énormes colonnes d'eau sur les bâtimens qui oseraient s'approcher de cette forteresse flottante.

Les rues de New-York sont irrégulières et étroites dans la partie du sud; celles de la partie du nord sont plus belles. Les trottoirs des principales ont de huit à douze pieds de large; mais ils sont souvent encombrés de marchandises. Outre l'hôtel-de-ville, les hôpitaux, la prison, sont de beaux édifices bien construits, et, ce qui vaut mieux, parfaitement administrés.

Quoique le nombre des maisons en charpente diminue dans la ville, il est cependant encore assez considérable. Celles à la place

desquelles on en rebâtit en briques sont transportées dans des quartiers plus éloignés. M Palmer assure en avoir vu une à deux étages, avec huit croisées de face, placée sur des rouleaux, s'acheminant tout entière vers un des faubourgs.

Les marchés sont abondamment fournis. On a remarqué que l'on y transporte huit espèces de quadrupèdes sauvages, cinq de phoques ou de cétacées, quatorze de mollusques, soixante-deux de poissons, et cinquante et une d'oiseaux. Tout est cher; le poisson seul est à meilleur marché que dans les états plus méridionaux.

Le climat est humide; ce qui, joint au manque de bonne eau et à la saleté de quelques quartiers, contribue à rendre ce pays assez malsain. La fièvre jaune y a fait souvent des ravages. Il y existe un grand luxe de parures, de fourrures et d'équipages. Les femmes y font beaucoup de dépenses. Il n'est point dans les usages de la ville qu'elles se mêlent du ménage, comme dans les autres parties des États-Unis. Elles passent la matinée à courir de boutique en boutique pour faire déplier des étoffes, tandis que les mar.s vont au marché, et reviennent chargés des provisions de la journée. Au reste, comme New-

York est la plus riche des villes de l'Union, c'est aussi celle où il se commet le plus de vols et de brigandages. La police y est à la vérité si bien dirigée, que les coupables échappent rarement; le peuple lui-même, sûr de la justice des tribunaux, se prête volontiers à arrêter les malfaiteurs.

Il y a à New-York quinze cents tavernes où l'on vend des liqueurs spiritueuses. Il est assez commun d'y trouver des gens complétement ivres; mais la classe inférieure et les gens de couleur sont souvent dans ce que l'on appellerait entre deux vins, si c'était du vin qu'ils bussent.

On comptait en 1817, huit cents enfans dans les écoles lancasteriennes. Dans les écoles supérieures on apprend les langues mortes et le français. Presque tout le monde entend cette dernière langue. Il y a aussi des maîtres de musique, de danse et de dessin. Les habitans de New-York font assez peu de cas du premier de ces arts, excepté comme principal moteur du second.

Il y a quarante-six églises, savoir : cinq hollandaises réformées, six presbytériennes, trois associées réformées, une associée presbytérienne, une réformée presbytérienne, cinq méthodistes pour les blancs, deux

méthodistes pour les noirs, une allemande réformée, une luthérienne, une morave, quatre de trinitaires (anabaptistes), une d'universalistes, deux catholiques, trois de quakers, huit anglicanes, une synagogue juive, et un lieu d'assemblée sans nom, où chacun suit ce qu'ils appellent le système apostolique, *s'édifiant l'un l'autre dans leur foi.* Les appointemens des ministres s'élèvent de 2 à 8000 dollars par an, suivant qu'ils sont plus ou moins suivis.

La population totale est évaluée à plus de 100,000 âmes. De dix-huit à quarante-cinq ans, tous les hommes font partie de la milice. Ils sont obligés, en temps de paix, à sept revues par an; l'amende, en cas de non comparution, est de cinq dollars.

Pour donner à la fois une idée et des usages des habitans de la campagne de l'état de New-York, et de la littérature de ce pays, nous allons traduire un passage de l'ouvrage déjà cité de M. Knickerbocker. « L'Yankee (le créole américain) aime les améliorations; c'est sa passion favorite. Lorsqu'il a amélioré la terre, il pense à faire un logement digne du propriétaire. Aussitôt un vaste palais de planches de sapin, grand comme une église de paroisse, s'élève au beau milieu du désert.

Il s'y trouve des fenêtres de toutes dimensions; mais les volets sont si minces et si déjetés, que chaque brouillard vaut à la famille un accès de fièvre. Avec le temps la façade du noble château est achevée; mais avant que l'intérieur soit terminé, l'argent ou la patience de notre aventurier sont à bout, si bien qu'il se hâte d'arranger à moitié une des chambres, où se tapit toute la famille; tandis que le reste des pièces sert à recevoir les patates et les potirons, et les murs des cordons de pêches et de pommes sèches. Toute la garde-robe de la maison est mise en réquisition pour boucher avec des chiffons, des redingotes, de vieilles chausses, les trous de la muraille et les brèches des volets. Et cependant l'humble cabane, formée de troncs d'arbres, où la famille amélioratrice était à la vérité un peu à l'étroit, mais bien abritée, se soutient avec orgueil, quoique dégradée au point d'être convertie en étable à vaches où en toit à porcs! Tout cela nous rappelle l'ancienne fable du limaçon ambitieux, qui quitta son humble habitation pour s'établir orgueilleusement dans la coquille à mille couleurs d'une huître à nacre. Là sans doute il aurait vécu dans le bon genre et avec splendeur; il aurait été l'objet de l'admira-

tion et de l'envie des limaçons roturiers du voisinage, si le pauvret n'était mort de froid dans un coin de sa brillante demeure ».

Un autre trait caractéristique des Américains du nord, c'est leur singulière inconstance dans les moyens de parvenir à la fortune, jointe à un excessif désir de l'atteindre. Le même individu sera tour à tour en peu d'années cultivateur, marin, avocat, meunier, négociant, etc., et finira peut-être par être colonel ou ministre d'un culte.

M. Palmer a parcouru toutes les autres grandes villes de la côte, lesquelles ne sont pas nombreuses Il n'y en avait en 1806 que sept qui eussent plus de dix mille âmes; et la Virginie, l'état le plus peuplé de tous, n'en a même aucune dont la population s'élève à ce nombre.

Boston, capitale de Massachusset, est la plus septentrionale; elle a l'apparence d'une ville anglaise. La plupart des rues sont irrégulières, sauf quatre ou cinq qui sont alignées. Le *Long-Quai*, qui se prolonge d'environ dix-sept cents pieds du côté du port, est ce qu'il y a de plus beau dans ce genre en Amérique. Il est bâti sur une langue de terre, et est double; de sorte que les navires peuvent y aborder des deux côtés. Il y a au milieu une double rangée de beaux magasins en briques à quatre

et cinq étages. La plupart des maisons en ont deux ou trois; plusieurs ont des toits en terrasse.

La ville s'embellit et s'enrichit; mais la population, évaluée à 40,000 âmes, ne s'accroît pas sensiblement ; l'excèdant émigre vers l'ouest. Il y a trente églises de différentes communions dont plusieurs ont des tours et des cloches. Les édifices publics sont beaux.

La plus grande égalité règne dans les états du nord, où il n'existe ni classes inférieures, ni paysans. C'est cependant là que le parti fédéraliste, celui qui voudrait centraliser davantage le pouvoir, a les partisans les plus nombreux. On peut regarder Boston comme le chef-lieu du fédéralisme en politique, comme il l'est, dit-on, du socinianisme en religion.

On compte à Boston trente distilleries, deux brasseries, huit raffineries de sucre, et onze corderies.

Les établissemens pour l'instruction y sont nombreux. On trouve à l'Athénée une bibliothéque publique de dix-huit mille volumes. Il y existe des sociétés pour les arts, l'agriculture, la littérature et les sciences, pour la propagation de la Bible, les missions, etc. Il y a sept écoles publiques pour les enfans des citoyens. Cette ville a eu l'honneur de donner le jour à Benjamin Franklin.

Le séjour de Boston est parfaitement sain; et c'est la seule ville ou le beau sexe conserve ces couleurs animées qui forment un de ses plus grands attraits.

Les amusemens, le luxe des équipages, la milice, les voitures, sont à peu près sur le même pied qu'à New-York. Les provisions, quoique abondantes, y sont d'environ quinze pour cent plus chères que dans cette dernière ville.

C'est à Cambridge, à quatre milles de Boston, que se trouve la principale université des Etats-Unis. Les étudians n'y sont admis qu'après des examens sur les mathématiques et les langues latine et grecque. Le bâtiment de l'université contient deux cent cinquante appartemens destinés au logement tant des élèves que des professeurs. Ces premiers assistent à deux classes par jour, et subissent de fréquens examens.

Charleston est une petite ville qui est jointe à Boston par le pont de Charlesriver. Elle renferme dans son enceinte le coteau de Bunkers-Hill, le premier champ de bataille de la guerre de l'indépendance : on n'y a point bâti de maisons. Au milieu des retranchemens, dont quelques parties subsistent encore, est un monument sur lequel on lit les inscriptions suivantes:

« A la mémoire du major-général Joseph Waves et de ses braves frères d'armes tués dans ce lieu mémorable le 17 juin 1775. »

« Nul n'est digne de jouir de la liberté, s'il ne sait l'apprécier. »

« En vain nous travaillons, en vain nous combattons, en vain nous voyons notre sang couler, si vous, ô nos enfans! manquez du courage nécessaire pour repousser l'invasion de nos ennemis. »

« Charleston, fondé en 1628, brûlé en 1775, rebâti en 1776. »

Burlington, ville de 2,000 âmes, dans l'état de New-Jersey, n'offre de remarquable à la curiosité des voyageurs que la tenue de la cour judiciaire. Juges et conseillers y assistent en costume bourgeois. M. Palmer remarqua dans la salle plusieurs rangs de chaises pour ceux que la curiosité ou leurs procès y attiraient. Pendant que l'on plaidait les affaires les plus importantes, ceux qui y étaient étrangers, chuchotaient entre eux ou lisaient les papiers-nouvelles; et un grand broc de cidre, renouvelé de temps en temps dans la taverne voisine, passait de main en main à tous les membres du tribunal. Aussi l'époque des assises est-elle celle des réunions de plaisirs, et l'on emploie aux jeux et aux courses

de chevaux tout le temps que l'on peut dérober aux soins de la justice. Les juges mangent à table d'hôte avec tous les voyageurs.

Les villes qui, comme New-York, Boston, Baltimore, sont bâties sur le bord de la mer, ont la plus belle apparence : celles de l'intérieur, au bord des rivières, et dans des plaines humides et souvent boueuses, sont loin de paraître aussi agréables. Telle est Philadelphie, la plus grande ville des Etats-Unis, et après Mexico, la plus peuplée du Nouveau-Monde. Elle est bâtie au dessus du confluent de la Delaware et de la Schuylkill, et s'étend de l'une à l'autre de ces rivières. Toutes les rues se coupent à angles droits, et sont plantées d'arbres.

Les principaux édifices de la ville sont : 1.° Les banques. Celle de M. Gérard, négociant français, qui est construite sur le modèle de la maison carrée de Nîmes, parle plus en faveur du goût de l'architecte que de son jugement ; car si le caractère de cet édifice convient à un temple, il ne peut guère convenir à une maison de commerce. La banque de Pensylvanie, terminée en 1799, est aussi un temple grec, d'ordre ionique, construit en marbre blanc. On bâtit celle des Etats-Unis, qui sera superbe.

2.° Les églises. Celle du Christ, qui est an-

glicane, a un beau clocher avec un orgue. La plus ancienne, celle des presbytériens, dans *Makel-Street,* a sa façade ornée d'une belle colonnade. Il y en a une soixantaine d'autres, dont quelques-unes sont grandes, mais qui ressemblent à des halles ou à des maisons particulières.

3° La statue de Guillaume Penn est en plomb bronzé. Elle n'a été érigée sur la façade du grand hôpital qu'en 1801; et c'est un des descendans de ce grand homme, qui l'a donnée à la ville.

4° La bibliothèque de Franklin. Cette bibliothèque, fait l'ornement de Philadelphie comme édifice, et elle en est l'orgueil comme établissement littéraire. Outre les vingt mille volumes qu'elle contient, elle renferme encore la bibliothèque Logunienne, qui compte un grand nombre de livres rares et précieux. La statue en marbre du docteur Franklin décore la façade de ce bel édifice.

La littérature est à Philadelphie sur un assez bon pied. Soixante presses y réimpriment journellement les bons ouvrages anglais. On y compte neuf journaux quotidiens, et plusieurs autres qui paraissent toutes les semaines, tous les mois, etc. On y trouve aussi une université, un collége, un amphithéâtre de société de mé-

decine, un salon philosophique, une académie des beaux-arts, des sociétés d'agriculture, d'histoire naturelle, etc.

Le muséum de Peel, dans l'ancien palais des états, renferme une collection intéressante de curiosités nationales et étrangères. Outre le service que cet établissement rend aux sciences, il est deux fois la semaine le rendez-vous des élégans qui viennent y entendre un concert.

Quoique l'on professe soixante-trois cultes différens dans les États-Unis, on n'entend parler ni à Philadelphie ni ailleurs de disputes religieuses. L'homme choisit son église, ou suit le culte de son père; la femme embrasse ordinairement celui de son mari; et le choix une fois fait, chacun en suit les exercices avec autant de régularité et de solennité qu'il en met à fumer ses cigarres, boire son rhum, et soigner ses affaires.

L'intolérance religieuse ne se montre que dans la couleur. Trois des églises de Philadelphie sont consacrées aux noirs et aux gens de couleur des diverses communions. Les Pensylvaniens, les quakers surtout, ont les premiers affranchi leurs esclaves; et cette mesure est devenue générale dans les états du nord. Mais c'est en vain que ceux-ci prétendraient, d'après

les lois, jouir des droits de citoyens : il existe une autre loi, plus profondément empreinte dans le cœur des blancs ; c'est celle qui assujettit leurs concitoyens noirs à la honte et à des outrages toujours renouvelés. La probité la plus incontestable, le talent le plus distingué ne peuvent obtenir l'admission dans la société à ces hommes dont le corps est maudit, suivant l'expression américaine, par un vingtième, un centième de sang africain. Ils sont regardés comme des païens, comme des proscrits errans sur la surface de la terre !

Un noir libre n'oserait s'asseoir devant un blanc. Un barbier de New-York, qui était nègre, chassa de chez lui un mulâtre qui voulait se faire raser, et cela de peur de perdre ses pratiques blanches. Pour tout dire enfin, un condamné blanc dédaignerait de manger dans la prison avec un accusé noir.

La chaleur de l'été ainsi que le froid de l'hiver sont également insupportables à Philadelphie. Il n'y a point de printemps. La santé des habitans se ressent de ces variations. Un Pensylvanien de vingt-sept ans est aussi vieux qu'un Anglais de quarante ; et la différence est encore plus grande chez les femmes, qui n'ont d'autre fraîcheur que celle qu'elles

empruntent au fard. La vie casanière et l'usage des poêles chez elles; chez les hommes l'abus des liqueurs et du tabac, et pour les deux sexes, les mariages précoces, aggravent les effets du climat; et ce qu'il y a de plus rare dans les États-Unis, ce sont de belles dents et une verte vieillesse.

La police de la ville est bien faite. Il y a des commissaires des pauvres, des constables, des *watch-men* (gardiens de nuit), et cinq compagnies de pompiers , mais point de troupes régulières. Les habitans sont tranquilles et occupés, et on entend rarement parler de querelles.

Il n'y a qu'une foire dans le voisinage de Philadelphie. Elle se tient à New-Ark, dans le New-Jersey; on y vend des livres.

Tout le monde, les laboureurs, les ouvriers, et même les domestiques, ont une grande indépendance de caractère. Ils ne conçoivent pas qu'il y ait entre eux et ceux qui les emploient d'autre distinction que celle qui résulte du salaire qu'ils en reçoivent. Ils sont bien vêtus et se nourrissent bien; aussi les gages sont-ils à un taux élevé.

On donne aux hommes les titres qu'ils ont portés anciennement; tels que ceux de général, juge, etc. Les juges prennent le titre

de *squire*, écuyer; certains fonctionnaires celui *d'honorables*. Le président est qualifié d'excellence. Aucune de ces qualifications n'est héréditaire, et il n'en existe pas d'autre dans le pays. Les magistratures n'ont point assez d'im portance pour être des dignités; mais à défaut de la pompe des titres, on trouve l'aristocratie des richesses, à laquelle, nonobstant les idées d'égalité, les pauvres se prêtent avec assez de complaisance. Les Américains en général, mesurant la considération sur la fortune, ne sont pas toujours délicats sur le choix des moyens pour y parvenir; et, comme le dit un observateur judicieux, M. Jay, il n'y aura bientôt chez eux rien de honteux que la pauvreté.

Les hommes, dans leur mise, copient les modes anglaises, et les femmes les modes françaises. Les uns et les autres se flattent ainsi de posséder les qualités, et d'éviter les défauts de ces deux nations.

M. Scotti, Français protégé par le général Moreau, a établi à Philadelphie un Vaux-Hall. Il y a une salle de concert pendant l'été, des cabinets dans le jardin, des illuminations, des feux d'artifice, etc.

En 1817, on évaluait la population de Philadelphie à 120,000 âmes.

Les routes des environs sont belles. Les

fermes sont de deux cents à deux cent quatre-vingts arpens; plusieurs sont bien bâties. Il y a peu de haies et de fossés : les uns et les autres sont également rares dans le reste de l'Amérique Les enclos sont formés de barrières et de palissades, qui ne coûtent qu'un dollar (5 fr. 50 c.) les douze pieds courans. Le prix des terres en œuvre est d'environ douze fois le revenu. Beaucoup de fermiers sont riches; la plupart sont Allemands, ou descendans d'Allemands. Ce sont d'excellens cultivateurs, très-industrieux, très-cupides, et très-ignorans.

Les chevaux sont de taille moyenne, mais forts. On n'élève les moutons qu'en petit nombre. On ne sait pas ce que c'est que d'avoir des quantités considérables de bêtes à laine, et des bergers chargés de leur surveillance. Les cochons sont nombreux et d'une bonne espèce, ainsi que la volaille.

Il y a vingt milles de Philadelphie une mine de cuivre et de zinc qui sont exploitées. Les forges à fer y sont communes. On trouve, à quinze milles, de la pierre à chaux, et un marbre grès, dont les carrières sont abondantes ; on l'emploie à la décoration des maisons.

Baltimore est la ville des États-Unis qui a éprouvé les accroissemens les plus rapides. Des personnes encore vivantes se souvien-

nent de l'époque où l'on n'y comptait qu'une vingtaine de maisons. On évalue aujourd'hui sa population à 60,000 âmes, et le tonnage des vaisseaux que son commerce emploie, s'élève ensemble à 104,000. Les schooners de ses chantiers sont réputés les meilleurs du monde ; ses marchands et ses marins les plus aventureux des hommes. Les rues sont belles et bien bâties, et on y voit de beaux édifices publics. Les environs au nord et à l'est offrent des paysages très-agréables.

Les habitans, qui sont un mélange de Français, d'Irlandais, d'Écossais, d'Allemands, d'Anglais, sont renommés pour leur hospitalité et leur ferme républicanisme. Les femmes y sont bien mises; la musique et la danse composent leurs divertissemens habituels. Il y a sept ou huit cultes différens, qui sont professés chacun dans plusieurs églises.

Washington, le siége du gouvernement, est placé dans la situation la plus avantageuse, entre la Virginie et le Maryland, auprès de la Chesapeak, qui est au centre des États-Unis, et sur les bords du Potowmac, qui permet aux plus grands vaisseaux de remonter jusqu'à ses quais. Cette ville doit avoir dix milles carrées de superficie. Jusqu'à présent il n'y en a qu'une petite partie qui soit bâtie ; et les longues ave-

nues qui seront des rues un jour, et qui coupent son emplacement dans tous les sens, semblent aujourd'hui des chemins qui réunissent les hameaux d'une contrée populeuse.

Les édifices publics y sont d'une belle et riche construction. Les Anglais, dans la dernière guerre, ont eu la honte, ou, si l'on veut, la gloire de les détruire; mais le capitole, le palais du président, les ministères se sont relevés de leurs ruines.

Le capitole est bâti d'un grès blanchâtre, qui est commun dans tout le district, et qui a l'apparence du marbre. La salle des représentans est entourée de trente colonnes de brèche de diverses couleurs, et de la plus grande richesse : la carrière en est dans les montagnes bleues, et M. Latrabe, architecte du capitole, l'a employée le premier. La plupart des cailloux qui la composent étant siliceux, elle a donné une peine infinie à polir, et chaque colonne a coûté cinq mille dollars. Les chapiteaux en marbre blanc sont venus d'Italie.

Le palais du président est aussi bâti en pierre. Les ministères sont construits en briques. On s'occupe à élever un bâtiment destiné à l'université. Au bord du fleuve est un superbe arsenal, où l'on peut construire des vaisseaux de tous rangs. En y comprenant

George-Town, qui est sur la rive opposée, Washington contient 20,000 habitans.

Un voyageur, M. Birkbeck, en admirant la beauté des édifices de la ville fédérale, prétend qu'il aurait mieux valu bâtir des ponts de pierre, et faire de belles routes pour faciliter l'arrivée des députés, que d'ériger des monumens aussi coûteux pour leurs assemblées.

Norfolk, l'une des principales villes de la Virginie, est située sur la rivière d'Élisabeth, qui se jette dans James-River, auprès de son embouchure. Cette ville contient dix mille âmes. Les rues sont larges, alignées, et bordées de trottoirs pavés. La vue des esclaves rembrunit l'aspect de ce pays. On les voit réunis en grand nombre au marché, où ils vendent pour compte de leur maître d'assez bons légumes et et de la viande détestable à un prix exorbitant.

A quarante-trois milles de son embouchure, James-River a encore quatorze milles de large. Les plantations sont d'autant plus nombreuses, et les maisons d'autant plus soignées, que l'on avance davantage dans les terres. Les bords de la rivière sont ornés d'une infinité d'arbres indigènes, au milieu desquels le peuplier d'Italie élève ses colonnes d'un vert sombre. M. Birkbeck cite un plan-

teur qui a affranchi ses nègres, et leur a concédé un canton qu'il a appelé Petite Guinée. Leurs enclos sont assez mal cultivés; et les voisins, qui n'ont pas vu cette libéralité de bon œil, se plaignent des vols de cette petite peuplade.

Les vaisseaux remontent jusqu'à Pétersbourg, à cent milles de l'embouchure. C'était le temps des courses, et M. Birkbeck eut occasion d'y voir un nombre considérable de planteurs. Il en fut plus content qu'il ne le croyait. Tous déploraient l'esclavage des nègres comme un malheur, mais ils le regardaient comme inévitable.

Les auberges, dans les États-Unis, ressemblent, pour la table d'hôte, à celles de France, mais elles sont moins bien servies; quant aux prix, ils sont plus élevés qu'en Angleterre.

Le planteur virginien est républicain en politique; mais le despotisme qu'il exerce chez lui le rend irascible, et souvent peu réglé dans ses mœurs.

De Pétersbourg à Richmond on fait le trajet de cinquante milles dans un bateau à vapeur bien meublé et bien tenu; les dames y ont leur appartement à part, et des femmes pour les servir.

Richmond contient treize mille habitans,

dont la moitié sont nègres. Le capitole est bâti sur une colline, et domine tous les environs. Les maisons sont bien bâties, bien meublées. On y vit avec élégance et recherche. La ville s'accroît rapidement, quoique tout soit d'une cherté extraordinaire. Les œufs coûtent cinq cents (5 sous de France) la pièce; le beurre, quatre-vingt-dix (4 fr. 10 sous); la plus mauvaise viande, vingt-cinq; le lait, neuf la pinte.

M. Birkbeck y vit vendre deux femmes avec leurs enfans. Il eut peine à contenir son indignation en les voyant manier et examiner comme des pièces de bétail, et ne put retenir ses larmes lorsqu'il entendit sangloter les malheureuses mères à l'idée de se voir séparer de leurs enfans. Et cependant les Virginiens se vantent de traiter leurs esclaves mieux que les autres! En admettant que cela soit, nous remarquerons que cette humanité n'est pas pour eux moins lucrative qu'honorable; car comme les esclaves multiplient sur leurs plantations, ils en vendent chaque année le croît aux Carolines et à la Géorgie. Des marchands en font le commerce, et les emmènent enchaînés en troupes nombreuses. On en tira un seul jour de Richmond cent vingt-deux à la fois.

M. Hall, étant à Norfolk, vit aussi passer une file d'environ trente nègres de tout sexe et de

tout âge, qui suivaient, en chantant un hymne sur un ton lugubre, un blanc négligemment assis dans son cabriolet. Ils s'approchèrent, et alors il en remarqua plusieurs qui étaient enchaînés, d'autres qui avaient les mains liées; une négresse qui allaitait un enfant, pendant que deux autres tenaient son tablier pour pouvoir la suivre. « Qu'ont fait ces gens-là? demanda-t-il à son voisin. Rien du tout; on les a vendus pour la Caroline, et l'homme du cabriolet est l'acheteur. Mais pour quel crime les a-t-on vendus? Pour aucun, encore un coup, si ce n'est celui d'avoir appartenu à un maître qui a besoin d'argent. » Le conducteur, en passant devant une taverne, s'arrêta, but tranquillement un verre de rhum, et le funèbre convoi continua sa route.

Nous emprunterons à M. Lambert, qui a long-temps séjourné aux États-Unis et surtout dans les provinces méridionales, quelques détails sur les deux Carolines et la Géorgie.

Charleston, comme New-York, est situé au confluent de deux rivières, l'Ashley et le Cooper, qui donnent aux bâtimens la facilité de venir des deux côtés s'amarrer au quai. On y compte environ trois mille maisons en briques, dont un grand nombre sont bien bâties; mais la plupart des rues sont mal per-

cées. Les principaux édifices sont, l'église épiscopale de Saint-Michel, la succursale de la banque des États-Unis, la cour de justice, et la prison qui occupent les angles, lesquels forment en se croisant les deux principales rues, *Broad-Street* et *Meeting-Street*. La bibliothéque, la maison des pauvres, celle des orphelins, le collége, et le théâtre, sont les autres édifices publics remarquables.

L'air est malsain à Charleston, à cause des eaux stagnantes qui l'environnent de toutes parts. Le peu de soin que la police a des voiries y contribue aussi, de même que l'odeur des azedaracs dont les rues sont plantées. S'il faut en croire quelques personnes, la fièvre jaune s'y est manifestée plusieurs fois.

Aussi pendant l'été les riches quittent la ville, et vont dans leurs plantations ou à l'île Sullivan, située dans la baie à six milles au-dessous; cette petite île, de trois milles de long, contient plus de deux cents maisons d'habitation. Cependant on s'aperçoit d'un changement favorable dans le climat de Charleston; car tandis qu'autre fois, les bureaux mêmes gouvernement étaient fermés de juin à octobre, maintenant on croit que les fièvres, qui y sont épidémiques, n'attaquent plus que les étrangers. D'un autre côté pendant l'hiver,

des habitans du nord viennent éviter le froid à Charleston. La végétation y commence en février, et est dans toute son activité au mois de mars. Le froid ne s'annonce qu'en décembre.

Les principaux négocians, les employés, les prêtres, les hommes de loi et les médecins, forment, avec les planteurs, la principale société. Ceux-ci vivent avec une grande splendeur, et sont renommés pour leur prévenance et leur hospitalité. Mais par malheur on ne peut pas mettre au nombre de leurs bonnes qualités celle de payer leurs dettes.

Outre leurs dépenses dans le pays, ils aiment à faire des excursions dans les villes du nord, avec des livrées et des équipages; et lorsque leurs fonds sont bas, ils reviennent dans leurs plantations, où, souvent au milieu de cent nègres, et d'innombrables troupeaux, ils n'ont ni beurre ni fromage, ni quelquefois même de lait. Au lieu de travailler assidûment à leur fortune comme les fermiersdu nord, ils passent leur temps nonchalamment étendus sous les petits portiques en bois qui sont devant leurs maisons, à boire du punch et à fumer des cigares.

La promenade, la chasse, la pêche, le tir au fusil, sont les divertissemens favoris des

Caroliniens. On trouve parmi eux des tireurs qui ne manquent pas un dindon à cent cinquante pas. Ils se réunissent en société une fois par mois, ou plus souvent, pour courre le daim. Les enfans montent à cheval dès sept ou huit ans; aussi sont-ils excellens écuyers.

Accoutumés à vivre parmi les esclaves, les jeunes gens y prennent un ton d'autorité, et une habitude de tyrannie qui les rend d'un commerce difficile, et occasionne entre eux de nombreux duels. Pendant six mois que M. Lambert resta à Charleston, on compta quatorze combats singuliers, et dans tous il y eut quelqu'un de tué ou de blessé.

La population de Charleston est d'environ 30,000 âmes, dont 7,000 seulement sont blancs. On vend les nègres de cinq à six cents dollars; ceux qui ne peuvent pas en acheter les prennent à loyer des propriétaires. Il y a quelques années que le marché étant encombré de ces malheureux, on en prit si peu de soin, qu'il en mourut sept cents en moins de trois mois; et pour économiser la dépense des cercueils, croirait-on que les propriétaires faisaient jeter les cadavres dans la rivière! Les nègres africains, moins intelligens que les créoles, sont plus forts et plus robustes. Lorsqu'ils sont bien traités il vivent long-temps;

et on en a vu d'octogénaires et même de centenaires.

Les nègres d'un âge mûr sont en général dévots. On n'a pas besoin de les séduire, comme les Indiens du Canada et du Mexique, par des cérémonies pompeuses. La doctrine de la foi sans les œuvres, exposée avec véhémence par un prédicateur fervent, les met facilement dans un état d'enthousiasme. Ils tombent, crient, hurlent, pleurent, sont en extase de joie. Il est arrivé plusieurs fois que des jeunes gens de la ville ont chassé de la chaire l'orateur trop entraînant, et l'ont forcé à s'éloigner, sous peine de voir démolir son église. Les hommes puissans, qui craignent tout ce qui peut exciter les passions des nègres, se portent aux dernières violences en pareil cas.

Charleston, quoique la principale ville, n'est pas le chef-lieu du gouvernement de la Caroline du sud; il est fixé à Columbia, à cent quinze milles au nord-ouest. La plupart des établissemens publics y ont été placés depuis 1789, et cependant cette capitale ne compte pas encore 10,000 âmes. Le palais des états est bâti sur une hauteur d'où l'on jouit d'une perspective qui s'étend à plusieurs milles à la ronde. On cultive avec succès, dans les environs, le chanvre, le coton, et même la vigne;

et il y a quelques fabriques qu'alimentent ces différentes cultures.

Les belles-lettres font peu de progrès dans les Carolines; toutes les lectures se réduisent à celles de trois journaux. La *Gazette de la Cité* et le *Courrier* paraissent le matin; ils sont exagérés, l'un fédéraliste, l'autre démocratique. Le *Times* paraît après dîner, et tient le milieu entre les deux autres.

Savannah, capitale de la Géorgie, s'élève dans une plaine de sable qui est à cinquante pieds au-dessus de la rivière. La ville forme un paralléllogramme d'un mille et un quart de long, sur un demi-mille de large. Les rues sont belles, mais elles ne sont pas pavées, et n'ont pas même de trottoirs; ce qui les rend très-désagréables. La plupart des maisons sont en bois et isolées. Il faut en excepter celles de la *baie*, qui forment une rangée de maisons de briques, de trois quarts de mille d'étendue, ornée d'une double allée d'azedaracs. C'est aussi cet arbre que l'on a choisi pour ombrager les tombeaux dans le cimetière, qui est à quelque distance de la ville.

Les principaux édifices sont, la succursale de la banque des États-Unis, la prison, et les diverses maisons où se réunissent les différentes congrégations religieuses.

Quoique Savannah soit beaucoup plus élevé que Charleston, l'air n'y est guère meilleur. Aussi les étrangers se hâtent-ils de quitter ce pays aussitôt qu'ils le peuvent. Malgré la tolérance religieuse dont on jouit dans l'état de Savannah, et les trois journaux de la capitale, cet état est toujours resté, pour l'acroissement, en arrière de tous les autres.

En remontant la rivière de Savannah, M. Lambert vit beaucoup d'alligators, ou crocodiles. Le plus grand avait de sept à huit pieds de long, et seize pouces de grosseur. Quelques-uns avaient la tête seulement hors de l'eau; d'autres se séchaient au soleil, sur les branches des arbres qui croissent sur le bord de la rivière. La couleur de l'alligator est d'un vert sombre, quand il est hors de l'eau; lorsque ses écailles sont sèches, il ressemble à un morceau de bois. On dit que dans la partie supérieure de la rivière, cet animal parvient à la longueur de dix-huit pieds. Les voyageurs avec qui se trouvait M. Lambert, tirèrent sur plusieurs, mais ils ne purent savoir s'ils en avaient tué ou non. Les balles rebondissaient souvent sur leurs écailles; et lors même qu'on les croyait blessés, ils plongeaient, et on les voyait s'éloigner comme s'ils n'eussent pas été atteins. On trouve

aussi au bord de cette rivière des tortues de différentes dimensions, qui, à ce qu'on prétend, vivent en bonne intelligence avec les crocodiles. Les bateaux qui remontent la rivière ont soin de ne pas s'approcher des arbres qui sont sur le bord de l'eau, parce qu'il y a toujours un grand nombre de vipères d'eau sur les branches ; nos voyageurs en tuèrent plusieurs. Les parties aquatiques de la Géorgie sont infestées de ces reptiles et de beaucoup d'autres.

Ils passèrent, pour revenir à Charleston, à travers plusieurs plantations, qui leur parurent bien cultivées. Les nègres étaient divisés par classes, d'après leur âge et leur sexe, et chacun avait sa tâche. Les propriétaires les plus humains permettent à leurs nègres de travailler à leur jardin, lorsque leur tâche est finie; et il y en a qui, par ce moyen, ont gagné assez d'argent pour acheter leur liberté.

Rien n'est d'ailleurs plus triste que l'aspect du pays. Les plantations sont au milieu des bois, des savanes et des marais, et elles ne sont guère rapprochées que de dix ou douze milles l'une de l'autre ; de sorte que l'on est continuellement au milieu d'une forêt immense. Il n'y a point de taillis; parce que l'usage de brûler les herbes communique

feu aux jeunes arbres, et altère même quelquefois les plus forts. Pendant le temps de l'incendie, et lorsque l'air est calme, la fumée reste plusieurs jours dans les forêts sans se dissiper. Le pin est l'essence principale de ces forêts. On y trouve aussi en grande quantité plusieurs espèces de chêne, les hickorys, l'orme, le bouleau, l'érable, etc.

CHAPITRE V.

M. Ashe. — Etats de l'ouest. — Pittsburg. — L'Ohio ; monumens antiques. — Tombeaux près de Marietta. — Gallopolis. — Cincinnati. Couvent de Quakers. — Caverne de Wilson. — Sauvages. — Civilisation des Chérokis. — Mississipi. — Levées. — Ozark ; fête des sauvages. — Nouvelle-Orléans. — Bateaux à vapeurs. — M. Cornélius. — Monument antique. — Pygmées de Massachusset. — Savanes de la Sabine. — Voyage de Birkbeck ; émigration. — Frolics. — Fête de l'indépendance. — Vincennes. — Chasseurs Américains. M. Palmer. — Nouvelle-Suisse. — Vevay. — Evêché catholique de Bardstown.

M. Ashe ayant fait, dans l'année 1806, un voyage aux États-Unis, s'arrêta peu, comme il le dit lui-même, dans les états de l'est, contrées cultivées et commerçantes, où rien ne fixa son attention. Là, selon lui, l'or est le seul mobile de toutes les actions ; et les lettres et ceux qui les cultivent y sont un objet de dérision. On n'y trouve ni goût, ni grâces, ni instruction, ni militaires, ni d'hommes d'état, excepté John Adams et Jefferson ; point de jurisconsultes, point de savans. Il ne compte

parmi ces derniers, ni Ritterbourn, ni Franklin, comme il oublie Washington parmi les militaires. Tel est le jugement que M. Ashe porte des Américains en général.

De Philadelphie, il traversa les montagnes pour aller dans les états de l'ouest. La première auberge où il s'arrêta, était tenue par un Irlandais, exilé de son pays pour opinions politiques, et qui se consolait de ses malheurs en faisant largement honneur aux liqueurs fortes qu'il débitait. L'auberge était mauvaise et chère, malgré les soins de la fille de la maison, belle, instruite, et digne, selon M. Ashe, d'habiter un autre pays.

Avant d'arriver à Pittsburg, il se détourna un peu de sa route pour voir un ancien monument des Indiens. C'est un espace circulaire de cent pieds de diamètre; il est entouré d'un retranchement passablement conservé, et qui a encore quatre pieds de hauteur.

Pittsburg est situé dans une plaine de trois milles de large, bien cultivée, au confluent de l'Allégany, qui vient du nord, et de la Monongahéla, qui coule du sud. La réunion de ces deux rivières forme l'Ohio. Le fort Duquesne, ancien ouvrage des Français, et le fort La Fayette, construit pendant la guerre de l'indépendance, sont renfermés dans l'enceinte

de la ville. Elle comprenait quatre cents maisons en 1806; et elle s'accroît tous les jours, parce qu'elle est l'entrepôt naturel entre les deux grandes contrées qui séparent les Allégauys. On y trouve un grand nombre de fabrique de clous, de verre, de chapeaux, de tabac; ce qui lui a valu le nom de Bermingham de l'Amérique. Mais ce qui donne particulièrement une grande activité à son industrie, c'est la construction des vaisseaux que l'on envoie par l'Ohio et le Mississipi, à la Nouvelle-Orléans.

Ici, comme dans toute l'Amérique, les jeunes gens s'occupent du commerce de très-bonne heure; aussi ont-ils peu d'instruction. Les femmes, qui peuvent donner plus de temps à leur éducation, sont plus instruites; elles sont d'ailleurs belles, grandes, douces, décentes; et M. Ashe désavoue, quant au beau sexe, tout ce qu'il a dit de désobligeant sur la nation en masse.

Les bords de la Monongahéla sont dans un état de prospérité croissante. On y prépare aussi des bois de construction pour les vaisseaux. Il y a une papeterie à Browns-Hill. Sur la hauteur qui domine cette ville, on voit un grand camp indien. Il est formé d'une première enceinte circulaire qui contient vingt-

sept arpens. Les retranchemens ont sept pieds d'élévation. En dedans est une seconde enceinte pentagone, dont le retranchement n'a que quatre pieds, et dont les angles s'approchent du cercle extérieur, de manière à laisser un passage de trois pieds dans la partie la plus étroite. Au milieu est une butte artificielle de trente pieds de haut, près de laquelle M. Ashe trouva gravé sur une pierre le plan de ce retranchement. Les lignes en étaient exactes, excepté qu'au lieu de la butte du milieu on avait grossièrement représenté la figure d'un Indien.

Non loin de là sont deux tombes en terre, semblables aux anciens tombeaux que l'on trouve dans presque toutes les parties du monde.

M. Ashe remonta ensuite l'Allégany. Ses bords sont moins cultivés que ceux de la Monongahéla ; ils sont aussi moins sains. De l'extrémité de la ligne navigable de cette rivière, il n'y a jusqu'à Erié, près du lac, qu'une station de poste de vingt milles. On trouve des sources salées à Omondago, près du lac, dans l'état de New-York. Il paraît que la nature en a répandu en abondance sur le le revers des Alleganys. Il en existe d'autres aux sources du Tenessée.

Près de Pittsburg on exploite un puits bitumineux. On en découvre chaque jour de nouveaux, ainsi que des mines de houille, qui ont fixé dans ce canton les principales fabriques du pays. On y rencontre aussi des masses de terre noire argileuse, d'où il se dégage du gaz hydrogène.

Des négocians portent tous les ans, de New-York, de Philadelphie, et de Baltimore à Pittsburg, des marchandises fabriquées, et prennent en échange du maïs, des cochons, et autres productions du pays, avec lesquels ils descendent l'Ohio et le Mississipi. Après avoir trafiqué à la Nouvelle-Orléans ces denrées contre des sucres et des cafés, ils transportent celles-ci dans leur propre pays, ayant ainsi parcouru un espace de cinq mille six cent cinquante milles.

M. Ashe s'embarqua sur l'Ohio, dans un batelet qu'il acheta, et qu'il se détermina à conduire lui-même avec deux domestiques. Cette rivière mérite, dit-il, sous tous les rapports, le nom de belle, que lui ont donné les Français. Le courant porte trois milles à l'heure. Il s'y trouve quarante-cinq pieds d'eau dans les hautes eaux; mais lorsqu'elles sont basses, la navigation est souvent embarrassée.

Les blancs avaient usurpé les terres de ces

quartiers, qui sont d'une grande fertilité. Les indigènes les massacrèrent, après une guerre dont les résultats furent fâcheux aux deux partis. Les États-Unis rendirent aux sauvages le territoire envahi, défendirent aux blancs de s'en emparer, et même de les acquérir. Toutefois, peu de temps après, ils les achetèrent eux-mêmes pour la république, renvoyèrent, pour quelques milliers de dollars, les Indiens au delà des lacs, et vendirent les terres de nouveau.

C'est par suite de ces achats que presque tous les Indiens ont successivement disparu du territoire de l'Union. William Penn inventa peut-être de bonne foi cette manière de les spolier; mais il est aisé de voir que de tels achats sont une formalité aussi ridicule que les prises de possession des navigateurs. Indépendamment de la rescision, pour lésion et pour ignorance, le territoire d'une nation considéré comme souveraineté n'est point aliénable.

A Mingo, on trouve une source bitumineuse.

Wheeling était autrefois la limite du pays cultivé, et par conséquent le refuge des malfaiteurs, de ceux qui étaient sous le coup de la justice, et de ceux qui s'y soustrayaient. Maintenant cette ville, où l'on compte deux cent cinquante maisons, est soumise aux lois,

et rien ne distingue ses habitans de leurs concitoyens, excepté qu'ils sont très-adonnés aux courses de chevaux, querelleurs, joueurs et ivrognes.

A quarante-sept milles au-dessous de Wheeling, l'Ohio a trois milles de large; son cours est plus lent. Cette partie, que l'on nomme *Long-Reach*, a dix-huit milles de long. Les terres sont très-fertiles sur ses bords.

Marietta, capitale actuelle de l'état de l'Ohio, est située au confluent du Muskragam. On y publie une gazette par semaine.

Sur la rive droite du Muskingum, au sommet d'un coteau élevé, est une grande butte de terre rapportée, de quarante-cinq pieds de long, sur vingt-trois de large à sa base; les extrémités en sont arrondies. Cette masse de terre est revêtue de pierres plates, qui se recouvrent comme des tuiles. Le bas est soutenu par un mur de pierres brutes et de madriers. M. Ashe pénétra dans l'intérieur de ce monument, après en avoir déblayé l'entrée. Il trouva une chambre voûtée ayant trois pieds de haut. Le pavé se composait sur les bords, d'une mosaïque composée de compartimens en bois et en coquilles de diverses nuances. Dans le centre, était représenté, avec assez de connaissance du dessin et même des ombres,

un guerrier de grandeur naturelle, tenant sous ses pieds un serpent.

En fouillant dans la terre, notre voyageur trouva le squelette d'un homme d'une taille élevée, une urne de terre d'une excellente qualité de poterie, une hache de pierre, vingt-quatre pointes de flèches en pierre, et des anneaux de cuivre taillés dans la même feuille et tenant encore l'un à l'autre. Ces anneaux ont trois pouces de diamètre; leur bord, d'un demi-pouce de large, porte des caractères gravés. Il trouva aussi des tissus de cheveux et de plumes, et une grande coquille marine univalve.

A une lieue et demie plus loin, on voit une enceinte circulaire dans une vallée qui est coupée par un ruisseau, et où on aperçoit les traces des culées d'un pont. Le diamètre du retranchement est de cent pas; il a trente pieds d'épaisseur et neuf de hauteur. Hors de l'enceinte, soixante tas de terre sur trois rangs indiquent les restes d'autant d'habitations. A Louisville, il y a une enceinte encore plus étendue. On y remarque des tombeaux où les squelettes sont rangés en ligne. La tête de chaque corps reposait sur une pierre où s'appuyaient les pieds de ceux de la ligne supérieure. M. Ashe y a également vu de la poterie

très-fine, et des boules de neuf pouces de diamètre, d'une terre bitumineuse, dont il n'a pu deviner l'usage.

Dans cette excursion, il traversa des pays peu habités. Toutefois il remarque que les dindons abandonnent déjà les forêts, et qu'on ne peut pas en élever de domestiques, parce qu'aussitôt qu'ils sont assez forts, leur instinct naturel les rappelle dans les bois.

A l'embouchure du grand Kauhawa, il existe une mine de plomb dont l'exploitation occupait soixante ouvriers.

Au confluent de l'Ohio et du Scioto il y avait autrefois une colonie, celle de Gallopolis, fondée au commencement de la révolution française par des personnes qui aimaient mieux trouver une révolution toute faite que d'être les témoins de celle qui allait se faire. L'insalubrité du climat moissonna d'abord une moitié de la nouvelle peuplade. Vint ensuite un procès. Celui qui avait vendu ces terres en France, était, dit-on, un escroc, et le véritable propriétaire s'étant présenté, ils furent dépossédés. Quelques-uns se réfugièrent au fort Vincennes, colonie française, sur le Ouachita. Les États-Unis, instruits de ce qui s'était passé, donnèrent deux mille huit cents arpens de terrain à soixante familles qui restaient

Elles sont maintenant acclimatées, résignées à leur sort, laborieuses, et d'une gaieté inaltérable.

Chillicothe a cent cinquante maisons assez bien bâties. Lexington en a trois cents. Quoique cette dernière ville s'élève sur des coteaux, l'air y est tout aussi insalubre que dans le reste du pays. L'argent y est si rare, que M. Ashe, ayant donné un dollar pour payer vingt-cinq cents qu'il devait pour son déjeuner, faute de monnaie, on coupa le dollar en quatre morceaux, dont on lui en rendit trois.

Avant d'arriver à Cincinnati, on voit d'anciennes catacombes creusées dans le roc, ou du moins agrandies et disposées pour recevoir des momies. On assure qu'il y a une vingtaine d'années, lorsque les Américains brûlèrent les corps qu'ils renfermaient, on les trouva très-bien conservés.

Cincinnati a trois cents maisons. Il s'y fait un grand commerce. M. Ashe rapporte l'aventure d'une jeune personne nommée Clara, qui, étant à la promenade avec son amant, le vit frappé de la foudre à ses côtés. L'effet du saisissement et de la commotion électrique fut tel, qu'elle a absolument perdu la mémoire de tout ce qui lui est arrivé d'antérieur à cet événement. Quelques voyageurs affirment que la folie est presque inconnue dans ce pays.

On trouve des tombeaux et des retranchemens antiques dans la ville même de Cincinnati. On y a découvert, entre autres objets, une flûte très-sonore, construite avec un tibia. D'après les recherches comparées faites dans le pays, il paraît que les tombeaux quadrangulaires sont ceux où sont réunis les corps des individus de la classe inférieure, et que ceux de forme ronde étaient consacrés aux chefs; on n'a pas remarqué la même différence dans ceux de la Virginie.

Les bords du Miami sont extrêmement fertiles. Les grains, malgré la facilité des communications, y ont peu de valeur; aussi l'éducation et l'engrais des bestiaux forment-ils la principale occupation des propriétaires.

De-là, notre voyageur alla à Lébanon, grand établissement d'amis ou de quakers, qui s'y étaient réunis quelques années auparavant sous une espèce d'administration conventuelle. Ceux qui sont admis dans la société achètent des terres, mais ils en perdent la propriété. Tout se rapporte au grand prêtre. Il paie les instituteurs, arrange les mariages, fournit les dotes en ustensiles, outils, bestiaux, qui toutefois n'appartiennent au nouveau ménage qu'à titre de prêt. Le même chef pourvoit à la subsistance des vieillards; il rend la justice. Son pouvoir dure un an; mais il est

rééligible. Un caissier et un inspecteur, qui font continuellement la tournée des fermes, l'assistent dans son administration. Si un des associés se conduit mal, le grand prêtre le congédie, mais il ne lui rend rien de son apport. Le couvent prospérait, les colons paraissaient assez satisfaits, et le trésor du grand prêtre était bien garni. Depuis le voyage de M. Ashe, l'établissement a continué de prospérer, et est maintenant très-florissant.

On trouve ici des tortues de terre qui pèsent jusqu'à soixante livres; la force de leur mâchoire est prodigieuse.

M. Ashe parle d'une rivière appelée Mad-River (rivière folle), qui est très-rapide, toujours claire, et constante dans son cours. Il attribue ce phénomène à ce qu'elle vient du lac Huron. C'est sans doute une inadvertance du voyageur, à moins qu'il n'ait voulu dire que l'on suppose qu'elle prend sa source dans quelque canal souterrain.

Les chutes de Louisville sont le passage le plus dangereux de la navigation de l'Ohio: dix à douze bâtimens y périssent tous les ans. On creuse dans ce moment des canaux pour les éviter; l'un à Louisville, et l'autre à Clarksville, sur la rive opposée.

Le long du Kentuckey, on trouve plusieurs

retranchemens antiques formés en terre, revêtus d'énormes pièces de bois.

En 1806, quelques défrichemens avaient lieu sur l'Ouachita. Ceux qui s'en occupaient étaient la plupart des exilés, des malfaiteurs réfugiés, qui, comme à l'ordinaire, ouvraient la voie, et commençaient l'éclaircissement des forêts.

A vingt-deux milles au-dessous du confluent de l'Ouachita, est une grotte dont l'entrée est sur l'escarpement des rives de l'Ohio, mais au-dessus des inondations. Sa largeur est de quatre-vingt-six pieds, sa hauteur de quarante-cinq, sa profondeur de deux cents. Des gradins ont été taillés sur les côtés. On y voit des sculptures taillées sur le flanc du rocher. Elles représentent le soleil, la lune, des animaux inconnus ou imaginaires, des hommes sous un costume ressemblant à celui des Romains, et une immense quantité de moules.

Les Illinois s'y étaient réfugiés lors des premiers établissemens des Européens. Ils furent attaqués par les Kentuckiens. Les premiers, par des manœuvres habiles, ayant trouvé le moyen d'enfermer leurs ennemis dans la caverne, les y étouffèrent en allumant du feu à l'entrée, et ne laissèrent la vie qu'à un seul soldat, qu'ils chargèrent d'aller dire aux chefs

des blancs : « Les Illinois se sont vengés. Ils vont aux bords des lacs enterrer le casse-tète (tomehawk); malheur à ceux qui les forceraient à le reprendre. »

Plus tard cette grotte servit de refuge à une bande de pirates sous les ordres d'un nommé Wilson. Ils arrêtaient les bateaux qui descendaient le fleuve, noyaient l'équipage, et allaient vendre les navires et leurs cargaisons à la Nouvelle-Orléans. Ce Wilson fut enfin tué par un de ses complices à qui on avait promis sa grâce.

Quelques lieues au-dessus de son confluent avec le Mississipi, l'Ohio reçoit le Tenessée, qui lui porte le tribut de sept rivières navigables, dont il est la plus considérable. Les contrées qu'il arrose sont fertiles. On y élève une grande quantité de bestiaux, et la chasse y procure encore des fourrures et surtout des peaux de loutre et de castor. Le coton, le lin, et le chanvre y sont cultivés avec succès. On y trouve du ginseng. C'est une des parties de l'Amérique ou les ossemens du mammouth sont le plus communs.

Les anciens Chérokis, qui vers 1765 avaient de deux mille cinquante à trois mille guerriers, sont aujourd'hui réduits à un petit nombre de familles. Il en est de même des Chawanèses,

qui armaient cinq cents guerriers à la même époque, Les Chicassas, qui n'ont jamais été en guerre avec les Américains, sont aussi très-réduits. Mais, quelle que soit cette dépopulation, elle est moindre que ne l'estime M. Ashe, qui prétend qu'il y a quarante ans, le nombre des sauvages du territoire de l'ouest s'élevait à quatre millions et demi, tandis que les dénombremens de ce temps ne donnent pas plus de trente mille guerriers, ou cent mille âmes. Un voyageur qui a vu les Chérokis en 1809, M. Mugs, en parle autrement. Il assure qu'ils comptaient 12,257 individus des deux sexes, et que leur population s'augmentait chaque jour. Ils cultivent outre du maïs pour leur subsistance, du coton etde l'indigo. Ils ont 500 charrues etautantdemétiers, surlesquelsleurs femmes tissent des étoffes de coton. Ils élèvent des chevaux et des cochons. Leurs progrès en d'autres genresontsuivi ceux del'agriculture. Beaucoup de leurs jeunes gens savent lire et écrire. Ils sont doux, d'une conception facile, et font autant de progrès que les enfans de toute autre nation. Les femmes et la plupart des hommes sont vêtus à l'européenne. Les deux sexes aiment la propreté et les fréquentes ablutions; les bains tiennent chez eux à un principe religieux. On trouve parmi eux

de beaux hommes et de belles femmes, ce qu'il faut peut-être attribuer à leurs fréquentes liaisons avec les blancs; M. Mugs évalue le nombre des sang-mêlés à la moitié totale de la population.

M. Ashe nous fournit les détails suivans sur les mœurs des Chawanèses. Lorsqu'un jeune Chawanèse est amoureux, il se rend la nuit dans la cabane de sa belle avec une pipe allumée. Si elle l'éteint, il est admis. Les mariages se font en présence des vieux parens. Les mariés portent une baguette que l'on rompt, et chacun des témoins en garde un morceau : c'est l'acte de mariage. Si l'union n'est pas féconde, on rassemble les fragmens de la baguette et on les jette au feu; cela suffit pour autoriser le divorce. On l'accorde aussi sur la demande des parties; mais, pour que leurs démarches ne soient pas précipitées, elles doivent s'avertir huit jours d'avance. La veuve épouse son beau-frère, s'il n'a point d'enfans, comme chez les Juifs; le mari veuf épouse aussi sa belle-sœur dans le même cas.

Le Mississipi interrompt le courant de l'Ohio, et ce n'est qu'à force de rames que l'on entre dans ce fleuve, dont les eaux sont claires jusqu'à son confluent avec le Missouri. Sa rapidité est de quatre milles à l'heure. Il a, dans

les eaux basses, quinze pieds de profondeur, et déborde chaque année au mois d'avril; ce qui dure jusqu'au mois d'août. Dans cet état, il couvre les plaines de la Louisiane, au milieu desquelles il coule, quelquefois sur une étendue de cent milles de largeur.

Nous remarquerons à cette occasion que notre manière d'agir relativement à la Louisiane, qui a été découverte et peuplée par des Français, n'a jamais fait beaucoup d'honneur au bon sens de notre gouvernement. Ce fut sur les mines imaginaires de cette colonie que fut fondé l'extravagant système de Law. Ensuite, après l'avoir cédée à l'Angleterre en 1763, on l'abandonna sans motif à l'Espagne à la paix de Paris; et après l'avoir obtenue de nouveau par le traité de Bâle, elle fut aussi follement vendue aux États-Unis.

Les Espagnols, qui ne l'ont possédée que vingt ans, sont les moins nombreux de tous les étrangers qui y sont établis.

A Sainte-Géneviève, il y a soixante maisons assez jolies. Les Français, qui composent le fonds de la population, y ont pris les usages espagnols. On y entend toutes les nuits le son de la guitare, et on y danse le fandango tous les soirs. On trouve dans les environs une mine de plomb abondante.

Il y a trois cents maisons à Saint-Louis; c'est le principal entrepôt du commerce avec les tribus du Missouri, qui y viennent acheter diverses marchandises en échange de leurs fourrures. Depuis que ce pays, suivant l'expression de M. Ashe, a été *américanisé*, un grand nombre de familles des États-Unis s'y sont établies, et en y important leur goût pour le jeu, les liqueurs fortes et la débauche, ont altéré les mœurs de la colonie française qui l'habitait.

C'est un peu au-dessus de Saint-Louis que le Mississipi reçoit le Missouri, le plus considérable de ses affluens, et qui, en unissant ses eaux aux siennes, trouble leur pureté, mais en même temps les rend plus saines.

Partout les rives du Mississipi sont plus élevées que le reste de la plaine. Ce fait, commun à toutes les autres rivières qui coulent en pays plat, est surtout remarquable par la hauteur que ces levées ont acquise; ce qu'on peut en partie attribuer à la quantité d'arbres qui ornent les bords du fleuve. Il coule en entier dans un terrain d'alluvion, et sappe souvent ses rivages; ce qui détruit la continuité des levées, et lui permet quelquefois de déborder à des distances prodigieuses. Quelquefois il forme des îles de la terre ferme

voisine; quelquefois il en crée par ses alluvions, et quelquefois enfin il les détruit.

Cette dernière circonstance rend habituellement sa navigation assez difficile. Ce que les bateaux y trouvent de plus dangereux sont les arbres qui, enterrés en partie dans la vase de son lit, s'élévent plus ou moins dans l'eau qui les couvre. Quelques-uns sont droits et inébranlables; on les appelle *planteurs*, et on les évite assez aisément. D'autres, qui sont inclinés, cédant alternativement à l'effort du courant qui les couche sous l'eau et à leur élasticité qui les relève, ne paraissent que par intervalles; on leur donne le nom de *scieurs* : ce sont les plus dangereux. Il y en a dont les oscillations durent plusieurs minutes, et qui présentent un écueil dans l'endroit où l'eau parait le plus calme.

On a bâti un village, la Nouvelle-Madrid, précisément sur la berge du fleuve. Il y reste une quarantaine de maisons, habitées par des colons peu soigneux, qui à chaque inondation, ont à craindre que les flots qui minent en sous-œuvre le sol sur lequel elles sont élevées, ne les renversent comme les autres.

On n'a établi le long du Mississipi que peu ou point d'habitations. Quelle que soit la fertilité de ces savanes inondées cinq mois de

l'année, marécageuses pendant sept, elles ne peuvent être exploitées que lorsque le temps, ou l'industrie humaine auront réglé le cours des eaux. Il n'y a que vingt maisons à Petite-Prairie. De là jusqu'à Saint-François, on fait cent milles sans trouver une habitation, et à Saint-François il n'y en a qu'une seule. A Ozark, au confluent de la rivière d'Arkansaw, il y a soixante familles; mais elles s'occupent moins de la culture que du commerce de contrebande qu'elles font avec les sauvages des frontières espagnoles.

Cette bourgade était un lieu vénéré par les sauvages. M. Ashe s'y trouva à l'une des quatre époques de l'année où ils viennent y adorer le soleil. Ils s'étaient réunis au nombre de neuf cents. Un peu avant le lever du soleil ils formèrent trois groupes. Le premier, celui des guerriers, offrit au soleil ses armes; les jeunes gens des deux sexes lui présentèrent des fruits et du maïs; les femmes lui consacrèrent leurs enfans. Au moment du lever du soleil, ils chantèrent un hymne dans lequel ils lui demandèrent de favoriser leurs entreprises, de leur accorder d'abondantes récoltes, d'abaisser leurs ennemis, et enfin d'admettre leurs âmes, après leur mort, dans le pays où il brille toujours. A cet acte reli-

gieux succédèrent des danses et des chants. Ils dînèrent à dix heures, et renouvelèrent les mêmes cérémonies à midi et au coucher du soleil. Lorsqu'il ne se montre pas, ils le réprésentent par un grand feu.

A la montagne des Chataigniers on trouve quelques maisons, auprès d'un fort qui tombe en ruine.

La culture ne commence qu'au-dessous du confluent de l'Yazou. A partir de ce point, le fleuve empiète moins sur les rives, et les levées sont plus constantes. Les planteurs les ont fortifiées et rendues uniformes, et en ont même élevé des parties. Lorsque, ce qui arrive parfois, il s'y forme des crevasses, les conséquences en sont aussi terribles que celles de la rupture des digues de la Hollande, et, comme là, l'alarme s'en répand aussitôt dans le pays. Pendant tout le temps de l'inondation, on exerce une surveillance continuelle. Souvent on est obligé de quitter tous les travaux pour prévenir une brêche ou reparer à la hâte celle qui commence à s'ouvrir. En 1811, que le fleuve s'éleva plus qu'à la hauteur accoutumée, tous les habitans furent constamment sur pied pendant plusieurs semaines.

Les eaux qui tombent dans la vallée du Mis-

sissipi au delà de l'Yazou, et celles qui proviennent de ses débordemens, ne rentrent pas dans le lit du fleuve ; elles forment différens canaux qui découpent ce delta en plusieurs petites îles.

Natchès est la capitale du territoire du Mississipi. On y compte trois cents maisons et deux mille cinq cents habitans. Le pays est malsain ; les fièvres y sont très-communes. On y cultive, à l'aide des nègres, du maïs, du riz, de l'indigo et du tabac. Les produits sont très-considérables et le débit assuré. Le luxe, chez les planteurs peut être comparé à celui des planteurs des Antilles.

La nation des Natchès, qui a donné son nom à cette ville, est à présent repoussée sur les bords de l'Alabama, l'une des branches de la Mobile. Cette tribu ne se compose que de deux ou trois cents individus. Ils ont conservé leur culte, excepté qu'ils ne sacrifient plus de victimes humaines au soleil. Mais en revanche ils brûlent en son honneur ce qu'ils ont de plus précieux ; et à de certaines fêtes ils font jeter dans le feu sacré, par leurs prêtres, des objets pour la valeur de plusieurs milliers de dollars.

Les Chactas, jadis puissans, ne sont plus qu'en petit nombre, ainsi que les Muscougus.

Rien n'est plus beau, plus vivant que le

Mississipi, depuis Natchès, jusques à la Nouvelle-Orléans. Tout est cultivé; le coton, la canne à sucre y réussissent à souhait. La masse de la population des planteurs est française. Ils ont de l'activité, de la gaieté, et plus de sensibilité que l'on n'en attendrait de maîtres d'esclaves. Ils ont généralement renoncé à la culture de l'indigo, parce que, bien que la plus avantageuse, elle était meurtrière pour les nègres. Il n'y a que quelques colons des États-Unis qui se livrent encore à cette branche de l'agriculture.

La population de la Nouvelle-Orléans s'élève à quinze mille âmes. La ville est très-belle. Le sol est plus bas que le niveau du fleuve; de sorte que, dans les temps d'inondation, on voit les vaisseaux au-dessus de soi. Les promenades sont agréables et les environs très-pittoresques. Les principaux édifices publics, la cathédrale, l'èvêché, l'hôtel-de-ville, la prison ont été bâtis ou reconstruits par un négociant espagnol, et à ses frais. Cette dépense s'est élevée à deux millions de dollars, et il a cependant laissé à sa veuve plus de 100,000 dollars de revenu (environ 530,000 francs).

Il y a quelques couvens de religieuses; mais le gouvernement des États-Unis, qui permet l'esclavage des nègres, n'autorise pas les ur-

sulines qui se consacrent à l'éducation, à se recruter par des novices.

Le commerce était très-actif à la Nouvelle-Orléans, et M. Ashe vit quatre cents navires dans le port. Les Virginiens et les Kentukiens font la commission et le courtage, les Français les armemens et les spéculations; les Espagnols tiennent les boutiques, et les gens de couleur les objets de consommation.

La navigation du fleuve et de ses affluens a presqu'entièrement lieu maintenant par des bateaux à vapeur. Leur nombre est considérable; ils jaugent de 50 à 400 tonneaux. La plupart de ces bâtimens sont construits à Pittsbourg, le seul endroit où l'on fabrique les machines. Leur vitesse ordinaire, en remontant le courant, est de soixante milles par jour. Ils sont très-souvent favorisés par le vent du sud qui souffle habituellement dans ces parages.

Douze ans après le voyage de M. Ashe, en 1818, le docteur Elias Cornelius a parcouru une partie de ce pays, en se rendant de la Virginie, par le Tenessée et l'Alabama, à Natchès, et de là à la Nouvelle-Orléans. Nous emprunterons à ce voyageur quelques-unes des nombreuses observations géologiques que sa relation contient.

Le Tenessée après avoir réuni, dans un

cours de trois ou quatre cents milles, les nombreuses rivières qui lui portent leurs eaux, les roule dans une vallée étendue où son courant a un demi-mille de large. Ici la chaîne du *Look-Out*, indépendante de celle des Alléganys, oppose à son passage des masses rocailleuses de deux mille pieds de haut. Une barrière de rochers nus, de cent pieds d'escarpement, forme la limite de la chaîne; la rivière la suit et tourne à droite. A six milles plus loin, elle rencontre le flanc de la montagne du Raton; et, réunissant toute sa vélo cité dans un chenal d'une vingtaine de toises de large seulement, elle perce la chaîne et se précipite tumultueusement à travers le défilé de rochers, entraînant le voyageur tremblant, qui parcourt un mille en deux ou trois minutes. Ce passage se nomme le *Suçoir*.

A vingt milles sud-ouest de ce passage, dans le territoire des Chérokis et à un demi-mille des bords de la même rivière, est située la grotte de Nicojac. Un banc énorme de roche calcaire horizontale y forme un précipice d'une hauteur considérable. Là commence la grotte, dont l'ouverture a cinquante pieds de haut et cent soixante de large. Le toit en est absolument plat, et elle conserve la même forme et les mêmes dimensions sur

une grande profondeur. Il y coule un ruisseau ou plutôt une rivière qui a partout six pieds de profondeur et soixante de large. Le colonel James Ore la remonta en canot. Il resta douze heures dans la grotte, et s'assura que sa direction était d'abord sud-est, ensuite sud, et enfin sud-est. Il fut arrêté par une chute, à une distance qu'il évalua à trois milles. Cette grotte, ainsi que les autres que l'on trouve dans la même chaîne, fournissent beaucoup de salpêtre.

Dans le même territoire (des Chérokis), M. Cornelius vit une ancienne fortification. Le premier objet qui attira son attention fut un fossé de vingt pieds de large, et dans quelques endroits de dix pieds de profondeur. Il décrivait un demi-cercle, et s'appuyait à la rivière. Il n'y avait point de parapet; mais à deux cents pas plus loin il vit une énorme pyramide dont les dimensions étaient proportionnées à l'excavation du fossé. Sa hauteur était de soixante pieds, la circonférence de la base de onze cent quatorze, le diamètre de la plate-forme du sommet de cent cinquante. Des arbres énormes y avaient cru: il mesura un chêne de douze pieds de circonférence.

A une petite distance du premier, se trou-

vait un autre retranchement de soixante toises de diàmètre et de quatre pieds de haut.

Les Chérokis et les autres sauvages ignorent absolument quels sont ceux qui ont élevé ces ouvrages, qui, disent-ils, n'ont point été faits par leurs pères. Au reste, ils ne sont pas tous semblables. Les plus petits sont des tombeaux; mais il y en a qui incontestablement ont été construits pour la guerre.

Il paraît d'ailleurs certain qu'ils appartiennent à d'autres tribus. Des recherches analogues faites dans les vallons de la Sierra-verde nous apprendront peut-être si les Allé-ganys n'ont pas été une des stations que les Aztègues, ou avant eux les Toultègues, occupèrent antérieurement à leur arrivée au Mexique. Un fait qui, sans se rattacher à ces constructions, indique assez que différentes races se sont succédé dans ce pays, c'est la découverte que l'on vient de faire dans l'état de Massachusset, à quinze ou vingt milles de Saint-Louis, sur les bords de la rivière Merrimac, d'un cimetière dont les tombes sont formées de dalles de pierre posées extérieurement. Les tombes n'ont pas plus de quatre pieds de long, et les os que l'on y trouve appartiennent à des squelettes qui auraient eu cette taille Cependant, quoique leur tête

soit un peu grosse, on ne peut pas, d'après l'état des dents, penser que ce soient des corps d'enfans. Toutes les tombes sont en lignes régulières; elles ont environ deux pieds de profondeur: tous les corps sont tournés vers l'orient.

Dans le pays des Chactas, à cent trente milles nord-est de Natchés, on a remarqué, pendant les derniers hivers, une mouche vermineuse que l'on rencontre dans une étendue d'environ quinze milles, et qui, dans le seul hiver de 1816, tua plus de quarante chevaux. Ce que cet insecte a de plus remarquable, c'est qu'il ne paraît qu'au mois de décembre, et que lorsqu'au mois de mars le printemps revient, il semble entièrement détruit.

Un autre voyageur, M. T*** a parcouru la basse Louisiane, dix ans après M. Ashe, et y a trouvé de grandes améliorations. Il estime la population de la Nouvelle-Orléans à trente mille âmes, et assure qu'elle augmente tous les jours malgré l'insalubrité du climat. Les anciens habitans évitent l'influence délétère des marais en se retirant dans les terres, mais cette précaution ne met point les étrangers à l'abri des fièvres. On y bâtit continuellement de nouvelles maisons dont l'architecture est élégante. La langue française, les mœurs françaises y dominent, et les nègres eux-mêmes

se ressentent de leur liaison avec cette nation. Les marchés, les boutiques, les théâtres, les salles de bal sont ouverts le dimanche; et les cafés sont pleins de joueurs depuis le matin jusqu'au soir. Lorsque les Kentukiens y arrivent, ils s'y trouvent dans leur paradis, et s'y livrent sans ménagement à tous les excès. Il y a un grand luxe dans le logement, l'ameublement, les habits et la table.

Les villes des environs augmentent si rapidement, que l'on ne peut guère évaluer leur population. La contrée à l'ouest du fleuve a été divisée en paroisses. Natchiloches, sur la rivière Rouge, située à six milles de son embouchure, contient déjà six cents habitans.

On bâtit vis-à-vis de la Nouvelle-Orléans, sur la rive droite du Mississipi, une nouvelle ville qui s'appellera Mac-Donough.

Le territoire de Missouri, qui commence un peu au-dessus de l'embouchure de cette rivière et qui s'étend jusqu'à la basse Louisiane, contenait déjà vingt mille habitans en 1810; en 1816 sa population avait, dit-on, doublé; et nous avons appris qu'à la dernière session du congrès, il aurait été admis comme état de l'Union, s'il avait voulu renoncer à l'esclavage des nègres; ce qui suppose une population de soixante mille âmes.

Ce pays nourrit une grande quantité de bétail qui paît en liberté dans les prairies. Les chevaux et les bœufs ne s'écartent guère des habitations; mais les cochons vont se nourrir de baies, de glands, de noix d'hycori dans les forêts, d'où l'on est obligé de les ramener de temps en temps au logis, de peur qu'ils ne deviennent tout-à-fait sauvages. L'habitant qui va les chasser, et qui est quelquefois deux jours à leur recherche, leur jette un épi de maïs, que celui qui se trouve le plus près dévore, et le troupeau entier suit en grognant. S'ils retardent leur marche, on leur jette un nouvel épi, et on les conduit ainsi jusqu'à l'habitation, où on ne les garde qu'une nuit: le lendemain ils retournent dans leurs bois.

La côte maritime de la Louisiane, à l'ouest du fleuve, n'est qu'une immense prairie, coupée de distance en distance par des rivières, qui toutes communiquent au Mississipi, au moins à l'époque des grandes eaux, et sont diversifiées par des bouquets de bois. Les deux immenses savanes d'Attacapas et d'Opelansas, situées entre le Mermentau et la Sabine, sont au-dessus du niveau des inondations, et offrent le sol le plus fertile avec le climat le plus doux et le plus sain. « On ne peut se faire une idée, dit le voyageur dont nous tirons ces

détails, du changement étonnant et rapide que l'on éprouve en passant de l'obscurité épaisse et profonde des forêts qui couvrent les rives inondées de l'Atchafalia, aux plaines claires, ouvertes et riantes d'Attacapas et d'Opelansas. Le séjour que l'on a fait dans ces lieux infestés des maringouins, où l'on est accablé de chaleur et en proie à toutes les privations, rend plus délicieuse la scène où l'on est transporté en peu de minutes, et qui vous offre un océan de lumière et de de verdure, n'ayant d'autres limites que l'horizon.»

A deux cents milles à l'ouest du fleuve au midi, et à une moindre distance au nord, la terre cesse d'être cultivable. De là, jusqu'au pied des *Rocky-Moutains*, (montagnes rocailleuses); le sol est composé de plaines immenses, d'un fonds de gravier, sans eaux, sans bois, et propre seulement à des pâturages. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les rivières qui les coupent sont navigables dans leur partie haute, tandis qu'en approchant du terrain d'alluvion, leur lit devient si large et si peu fourni d'eau, qu'ils n'ont plus de chenal régulier.

Nous ferons remarquer, qu'il y a près de vingt ans, Volney avait porté le même jugement de cette contrée, qu'il vit dans sa partie

la plus septentrionale. C'était, disait-il, les steppes de la Tartarie; et il n'y manquait que des hordes de Tartares; et il apprit bientôt après que les sauvages qui les habitaient se rapprochaient de ces peuples par leur manière de vivre.

M. Birkbeck, auquel nous allons maintenant revenir, s'est rendu en 1817 aux États-Unis, non pour y faire un voyage d'agrément ou de recherches scientifiques, mais pour s'y établir avec sa famille. Nous avons deja parlé des impressions que lui a fait éprouver la Virginie. Il paraît qu'en sa qualité de futur Américain, il avait cru devoir préalablement se dégager de toute espèce de préventions nationales. Aussi, fort différent des autres voyageurs, il se loue de la politesse des habitans; et prétend avoir trouvé, dans les endroits les plus isolés, une espèce de civilité qui tient le milieu entre la recherche et la grossièreté. Il les disculpe aussi du reproche d'ivrognerie.

D'après M. Birkbeck, le mouvement qui a lieu dans les États-Unis est prodigieux. Des bâtimens couvrent les côtes, se croisent sur les rivières; deux cent mille quintaux sont annuellement transportés par terre de Philadelphie à Pittsbourg. Les diligences sont chargées à l'excès, et très-nombreuses. Les voya-

geurs à pied, à cheval, surtout en carriole sont innombrables, et tout cela sur un espace de trois cents milles. Ce que notre voyageur dit des auberges n'est pas aussi satisfaisant. Trois fois le jour la cloche se fait entendre, et tout le monde mange ensemble. On couche dans des chambres remplies de lits, comme des salles d'hôpital, mais moins bien closes : heureux encore si, après s'être déshabillé en public, le premier venu ne vient pas dans votre lit partager avec vous la corvée de fournir à la subsistance des innombrables punaises auxquelles on ne peut échapper.

Pittsbourg est une ville intéressante sous tous les rapports. Elle est située au confluent de deux rivières qui, par leur jonction, en forment une troisième, laquelle, à la distance inconcevable de deux mille cinq cents milles, a une communication libre avec la mer. Cette position était autrefois importante sous le point de vue militaire. Dans la guerre de 1756, le général Braddock y fut battu par les Français et les Indiens. Le jeune colonel de milice Washington, si célèbre depuis, se distingua dans ce combat. Les manufactures y prospèrent, attendu l'abondance de la houille; et les produits de l'agriculture y trouvent aussi une vente sûre. Les salaires des ouvriers y sont

exorbitans; ceux des fermes ont quatorze dollars par mois, et la nourriture; ceux des mines gagnent de neuf à dix dollars par semaine.

Les produits des manufactures de Pittsbourg sont envoyés dans les états de l'ouest; les habitans de l'est font usage de marchandises anglaises. M. Birkbeck vit au magasin de verrerie de MM. Page et Blackwell des flacons taillés du prix de 40 dollars la pièce.

Les courans d'eau étant rares dans le voisinage, on a établi plusieurs moulins à vapeur. Celui de Pittsbourg est un des plus beaux de ce genre. Le moteur, indépendamment des meules, est employé à faire agir une machine à carder de la laine, pour les fabriques domestiques des environs.

Après avoir acheté des chevaux M. Birkbeck continua sa route pour Cincinnati. Les chevaux de ce pays sont robustes, et quelques-uns fort beaux; ils sont dressés à aller l'amble, et font cinq milles à l'heure. La journée ordinaire est de quinze lieues.

Presque tout le pays à l'ouest des Alléganys jusqu'au Missouri est un plateau peu varié, sillonné seulement par des vallées dans lesquelles coulent les rivières. Nous verrons plus loin que le territoire à l'est des *Rocky Mountains* (montagnes pleines de rochers) est à peu

près de la même nature; et si l'on ajoute à ces considérations celle de l'étendue des lacs du haut Canada, qui ne sont séparés des affluens du Mississipi, que par des plaines, on sera étonné de l'immense étendue de terrain uni ou légèrement ondulé, qui s'étend depuis les Rochy-Mountains aux Alléganys, sur trois milles de large, et dont la longueur du sud au nord est peut-être encore plus grande.

Clairville a déjà cent cinquante maisons. On y trouve les artisans les plus nécessaires, et même des médecins et des gens de loi, qui, aux États-Unis, s'établissent partout où une réunion de quelques individus a lieu.

Notre voyageur vit un Irlandais qui était venu il y avait quatorze ans avec sa femme et deux enfans. Il possédait en 1818 cent cinquante arpens de terre bien cultivée; et ses deux enfans, qui étaient mariés, avaient huit enfans chacun.

La mortalité parmi les nouveaux émigrans est réelle; mais elle vient plus souvent de la misère, des fatigues, des privations, qu'ils éprouvent, que des vices du climat. D'ailleurs ces inconvéniens résultent de l'état d'isolement, qui diminue à mesure que l'émigration augmente. M. Birkbeck en un jour vit passer vingt-sept chariots chargés de monde, sur

trois desquels il y avait quarante-trois enfans. Les Américains sont voyageurs par caractère. Le général Boon, qui contribua autrefois aux établissemens du Kentucky, avait quitté ce pays pour le bas Ohio. Depuis il avait été au delà du Missouri, à deux cents milles des derniers défrichemens; et voyant les Européens se multiplier autour de lui, il a encore déménagé à l'âge de soixante-dix ans, pour aller former un autre établissement, à cent milles plus loin. L'émigration devient une manie comme tout autre goût, et il est remarquable que ce sont les pays les plus récemment peuplés qui fournissent à proportion le plus grand nombre d'émigrans. Beaucoup d'entre eux cherchent l'isolement pour échapper aux deux plus grands fléaux des Etats-Unis, la fièvre jaune, et les gens de loi; mais ce n'est jamais pour long-temps.

La coutume des *frolics* est généralement établie dans ces contrées. Ce sont des réunions de voisins, qui, lorsqu'un nouveau venu vient s'établir, se réunissent sur son invitation, et, joignant leurs efforts, lui construisent en peu de jours une cabane. Le même mot est employé pour d'autres réunions. Ainsi il y a le *frolic* de l'écossage, lorsque l'on dépouille l'épi du maïs de son enveloppe, et le *frolic*

des tricoteuses, lorsque le pasteur du lieu invite à dîner chez lui les femmes pieuses de la paroisse qui lui ont envoyé des présens dans l'année.

On fait aussi des *frolics* par bienfaisance. Un petit propriétaire de New-York étant mort peu de temps avant la fenaison, ses voisins se réunirent, et épargnèrent à la veuve le soin de se mêler de cette récolte.

De Chillicote, l'une des principales villes de l'Ohio, M. Birkbeck alla visiter les terres des bords du Scioto. Il traversa des forêts superbes. Les arbres s'y élèvent à quatre-vingts pieds de hauteur, et acquièrent jusqu'à sept pieds de diamètre. Cependant telle fut la violence d'un ouragan qui se fit sentir en 1811, qu'il marqua son passage dans les forêts, en arrachant, couchant, brisant ces arbres séculaires, comme le fait la grêle dans un champ de blé.

Assez peu satisfait de ses recherches, M. Birkbeck revint sur ses pas, et arriva à Cincinnati, qui a considérablement augmenté depuis 1814. On y voit des maisons élégantes, des rues bien pavées, de jolis équipages, des femmes bien mises. Malheureusement cette ville est mal placée, en ce qu'elle n'est pas hors de la portée des grandes inondations.

Tout y est en mouvement dès la pointe du jour. Cinq heures du matin est le moment des affaires ; à neuf heures du soir tout le monde est couché.

L'esclavage est défendu dans l'état d'Ohio, et personne n'a de nègres qu'il puisse regarder comme sa propriété. Mais ils ont des apprentifs qui sont engagés pour un temps déterminé, et qu'ils envoient vendre comme esclaves à la Louisiane, un peu avant l'expiration de leur temps. Voilà comment les choses se passent dans un pays dont la constitution porte que tous les hommes sont libres et égaux devant la loi!

Un autre voyageur, M. Palmer, nous apprend qu'il y a deux journaux dans cette ville. *L'Espion de l'ouest*, et le *Palais de la liberté* (Liberty - Hall). Le même voyageur rend compte de l'anniversaire de l'indépendance, qui y fut célébrée le 4 juillet 1815. C'est la seule occasion où il ait vu un homme ivre, et la circonstance rendait cet excès excusable chez un Américain.

La fête avait été annoncée dès le matin par des salves d'artillerie, et des bandes de musiciens qui parcouraient les rues. A onze heures, une compagnie de carabiniers, et deux d'infanterie de la milice, se réunirent

à l'entrée de la ville, et la traversèrent, pour se rendre à l'église presbytérienne, suivis de beaucoup de citoyens, marchant deux à deux. Les musiciens, pendant tout ce temps, jouaient les airs nationaux : *Salut! Columbia*, et *Yankee Doodle*. L'église était pleine ; les dames les mieux mises occupaient les premières places. Après la prière on chanta un psaume analogue ; on lut ensuite la déclaration de l'indépendance, et on finit par un hymne national, qui fut chanté en chœur. Un citoyen étant peu après monté dans la chaire, ornée d'un côté du drapeau américain, et de l'autre, du bonnet de la liberté, prononça un discours élégant et énergique, qui fut suivi d'un second hymne. Des banquets, et d'autres réunions, terminèrent cette cérémonie.

M. Birkbeck a trouvé la merino-manie aux bords de l'Ohio ; et une société d'encouragement, pour élever des bêtes à laine, lui a paru une conception singulière dans un pays où les terres sont grasses et humides, où presque tout est couvert de bois, où il n'y a pas d'emploi dans les manufactures pour la laine commune, et surtout où la viande de mouton est en aversion.

On dit que le nombre des bateliers de l'Ohio s'élève à dix mille. Ils jouissent d'une

très-mauvaise réputation, et passent pour être à la fois féroces et débauchés. Il n'en est pas ainsi des cultivateurs; ce sont des gens de mœurs douces et réglées. Il est vrai que les premiers habitans d'Indiana étaient presque tous des bannis, espèce de gens peu enclins à se soumettre au joug des lois. Mais depuis ils se sont amendés, ou ont été s'établir plus à l'ouest.

Quant aux habitans des villes, ils sont partout les mêmes. Leur taille est élevée, et il en est peu qui aient moins de cinq pieds et demi. Les femmes sont aussi très-grandes, et ont quelque chose de lâche et de mou dans leur contenance et leurs manières. L'indolence paraît être le défaut principal des deux sexes. « Si je demandais, dit M. Birkbeck, à quelques jeunes gens pourquoi ils demeuraient dans cet état d'apathie? Nous sommes libres, répondaient-ils, et ne sommes pas forcés de travailler comme des Anglais. » Les arbres des forêts, à ce compte, sont encore plus heureux qu'eux; ils végètent sans changer de place.

Après avoir visité Lexington, ville établie depuis trois ans, et Maddison, qui l'est depuis cinq, M. Birkbeck remonta l'Ouachitta jusqu'à Vincennes, très-ancien établissement de Canadiens, compris dans la circonscription

des Etats-Unis. Bâtie dans une plaine basse, les fièvres intermittentes et bilieuses y sont assez communes en automne. La population en est on ne peut plus variée. Il y a des Américains, des Canadiens, des Français, des indigènes, mais peu ou point d'Anglais. C'est un des principaux points de réunion des Chawanèses, des Miamis, et des Delawares. Ils campent près de la ville, et on les voit continuellement à cheval, vendant leurs pelleteries, et achetant des étoffes et de l'eau-de-vie. Ils se défigurent par les couleurs dont ils se peignent le visage. Il y en a pourtant qui sont de beaux hommes. M. Birkbeck vit un Chawanèse, fameux par ses exploits dans la dernière guerre, qui avait une paire de moustaches telle, qu'un officier de dragons anglais en eût été orgueilleux. Ils portent des pantalons, ou plutôt de grands mocassins de peau de daim, qui montent jusqu'au au haut de la cuisse. Un pagne, dont ils s'enveloppent les reins, et un manteau, composent le reste de leur costume. Notre voyageur en vit un qui n'avait pas la peau plus brune que la sienne, et ne remarqua pas cette teinte cuivrée, que l'on assigne comme le trait distinctif de la race des hommes rouges. Ils sont doux et civils, mais adonnés aux liqueurs fortes. Ils

préfèrent les marchands français, parce qu'ils leur trouvent dans le commerce une bonne foi qu'ils ne rencontrent pas chez les Américains de race anglaise. Ils sont grands gesticulateurs, et rient souvent d'une manière immodérée. On voit quelques-unes de leurs femmes qui sont mises proprement, et qui ont une assez bonne tournure; elles montent à cheval aussi bien que les hommes.

La société de Vincennes est aimable; il y règne un ton de politesse qui rappelle que des Français l'ont fondée. Un phénomène aussi remarquable que certain, c'est que l'urbanité de cette nation ne se perd jamais chez ses descendans. C'est en Amérique qu'il est aisé de comparer la force des habitudes des différentes nations. Les Anglo-Américains ne sont plus Anglais, et les Français restent Français; les Allemands, Allemands jusqu'à la quatrième, à la dixième génération.

Les Américains, n'ayant point de capitale, et fort peu de villes, n'ont point de centre commun pour les sages, ni de modèles en fait de manières. Aussi n'ont-ils point cet air embarrassé, cette différence de ton qui distingue en Angleterre les habitans des campagnes de ceux des villes. Ils ont tous un air d'assurance qui tient aussi au profond sentiment de l'égalité politique.

M. Birkbeck leur reproche de trop négliger la propreté, tant dans leurs habitations, que sur leurs personnes. Ils ont conservé les habitudes des chaumières, même depuis qu'ils sont logés dans de jolies maisons. Dans les villages, en attendant la construction de l'église, on se rassemble pour le service divin dans une cour fermée, qui souvent n'a pas été nettoyée depuis que les murs en ont été bâtis; parce que, comme nul n'est dans l'obligation de la balayer, personne ne veut le faire.

La petite vérole est à peu près détruite par la vaccination. L'inoculation est défendue, non par la loi, mais par le consentement universel. Celui qui oserait l'essayer serait abandonné de ses voisins, s'il était à la campagne; et s'il habitait une ville, forcé de l'abandonner.

La maxime générale est que chacun peut faire ce qui lui plaît, sans nuire à autrui. Il y a peu de querelles, parce que la résistance personnelle à toute agression tient une grande place dans les devoirs du citoyen. Nous remarquerons ici que M. Fearon, qui a voyagé peu avant M. Birkbeck, nous rend un témoignage moins favorable des Kentuckiens. Il prétend que dans leurs querelles le vainqueur en use toujours avec une espèce de barbarie envers le vaincu.

M. Birkbeck fait le portrait suivant d'un chasseur des bois. « Cet individu et sa famille sont un exemple du changement que peut produire dans l'homme son constant emprisonnement dans les forêts. Le mot emprisonnement semble mal choisi pour exprimer la condition d'un homme qui s'était bâti trois cabanes en douze mois, et qui, pour le plus léger motif, pouvait en élever une quatrième; d'un homme qui rôde aussi librement que les animaux qu'il poursuit, et dont rien n'arrête l'activité, et cependant ce mot est exact quant au sens; car enseveli dans le fond des forêts, jamais la brise salutaire n'a pénétré jusqu'à lui, et jamais l'aspect des collines éloignées, se confondant avec les nuages des cieux, n'a réjoui sa vue. Lui et sa famille, grands et petits, sont étiolés comme les végétaux qui croissent dans une serre obscure. Le mari, sa femme grosse, leur fils aîné, jeune, élancé, et déjà initié aux stratagèmes de la chasse; trois filles qui promettaient de devenir grandes comme leur mère, laides et grossières; une foule de marmots des deux sexes, étaient les uns et les autres d'un jaune pâle, et sans la moindre apparence de carnation. Les troncs d'arbres qui formaient les murs de la hutte ne joignaient point. Au lieu de cheminée, la fumée s'échap-

pait par les larges interstices que laissaient entr'elles les apentis de la couverture. Deux lits faits de planches taillées à la hache, posés sur des troncs d'arbres; deux chaises, un banc, une courroie de cuir de buffle, où pendaient les haillons de la famille; un pot de fer, quelques gamelles et sébiles de bois, trois carabines, dont deux hors de service, et un violon, composaient tout l'ameublement. »

Ces hommes sont aussi attachés à leurs usages qu'ils sont sauvages et paresseux. Ils regardent l'indolence comme un privilége. « Vous autres Anglais, disaient-ils, vous avez de l'industrie, mais nous avons la liberté. » Et ils croupissent dans leur apathique indifférence, entourés d'embarras, privés de mille choses nécessaires, tandis qu'ils pourraient remédier aux uns, et se pourvoir des autres avec la dixième partie du temps qu'ils passent à s'ennuyer.

M. Birkbeck trouva dans une de ces maisons isolées une femme que son mari, tendre et bon époux d'ailleurs, laissait souvent seule pendant plusieurs semaines pour aller à la chasse de l'ours.

Schawnée offre un autre exemple de la ténacité de l'homme pour le lieu qui l'a vu naître. Cette ville, étant bâtie trop près de

l'Ohio, qui détruisait chaque année leurs clôtures, et ensablait leurs champs, les habitans ont été obligés d'abandonner leurs cultures; mais ils sont restés dans leurs maisons, qu'ils quittent une fois l'année à l'époque des inondations, pour revenir les occuper lorsque les eaux se sont retirées.

C'est là que M. Birkbeck devint propriétaire de 700 arpens de terre, qu'il choisit dans une belle prairie, située entre le grand et le petit Ouachitta, et à la distance de six milles de l'un et de l'autre. Il y fit construire une cabane de seize pieds de haut sur dix-huit de large, bâtie en troncs d'arbres d'un pied de diamètre, et dont les intervalles étaient garnis de morceaux de bois et de terre; le toit était couvert en planches de chêne. Le prix d'une semblable habitation est de vingt dollars; mais pour dix de plus, le nouveau colon y ajouta le luxe d'un plancher, et d'un plafond en planches de sciage. La cheminée était aussi en bois, et c'était sur des gonds de bois que tournait la porte.

Il y avait déjà quelques colons établis dans le voisinage de M. Birkbeck; l'un à deux milles au nord, l'autre à deux milles au sud. De toutes les saisons, l'hiver est la plus fâcheuse dans ces contrées; et il faudra de bonnes routes et

de bonnes maisons, avant que le séjour du district des Illinois offre quelque agrément. Lorsque le vent tourne au nord-est, le thermomètre de Réaumur descend rapidement à 12 et 15 degrés au-dessous de zéro, et remonte aussi rapidement au tempéré, lorsqu'il souffle des autres points. Ce qui rend l'aspect du pays encore plus triste, c'est l'extinction absolue de toute végétation, ce pays ne produisant ni gazons permanens, ni arbres verts. Cependant des graminées vivaces, transportées des autres contrées, y viennent parfaitement, et étouffent bientôt ces plantes annuelles. On remarque même que les premières croissent spontanément dans les endroits où les voyageurs et les émigrans ont établi des bivacs, et fait séjourner leur bétail.

Après avoir ainsi fondé son établissement, M. Birkbeck retourna en Angleterre, pour conduire sa famille dans le nouvel asile qu'il lui avait préparé.

M. Palmer visita en 1817 la Nouvelle-Suisse, établissement commencé en 1805, dans le district d'Indiana, par des émigrés du pays de Vaud. Depuis lors il s'est accru rapidement. En 1810, ils avaient huit acres de vigne, en plant de Madère, lesquels leur avait donné environ 12,000 pintes de vin, qu'ils

disaient valoir celui de Bordeaux. Ils récoltent en outre du maïs, du blé, des pommes de terre, du chanvre, du lin, etc. Leurs femmes s'occupent de la confection de chapeaux de paille tressée, dont le débit est considérable.

La ville ou le village de Vevay a été fondé en 1814. En 1817, on y comptait cent maisons, non compris les édifices publics. Il y avait une imprimerie, un journal hebdomadaire (*le Messager d'Indiana*), et une bibliothéque de trois cents volumes. Ce joli village est situé dans une plaine élevée de vingt-cinq pieds au-dessus des plus hautes eaux de l'hiver. Le vin y était très-bon; il se vendait à peu près trois francs la bouteille. Un seul particulier en avait douze cents à vendre.

Le nombre des Français qui résident dans les états de Kentucky, de l'Ohio, d'Indiana, a fait établir à Bordstown, dans l'Ohio, un évêché catholique, qui est occupé par un prêtre français, M. Flagel. Il y arriva en 1810. Depuis lors, il est parvenu à faire bâtir une église en pierre, un séminaire où sont entretenus une quinzaine de jeunes gens, et deux communautés de filles pour l'instruction de la jeunesse et le soin des hôpitaux. Son diocèse comprend cinq mille Français dispersés sur les bords du lac Huron, et mille à Vin-

cennes, sans compter les catholiques des autres nations. Il s'occupe maintenant de la construction d'une cathédrale pour l'érection de laquelle tous les habitans du pays, tant catholiques que protestans, ont souscrit.

Un des prêtres de cette mission, vraiment apostolique, nous apprend que plusieurs Français ont quitté ou veulent quitter Vincennes, et que les Miamis leur ont offert des terres au milieu deux, pour qu'ils vinssent leur enseigner l'agriculture et la civilisation.

Les États-Unis paraissent vouloir étendre encore leurs colonies entre la rivière des Illinois et le Mississipi. Ils ont acheté aux Kickopoos tout leur territoire, situé sur la rivière Chicago, et leur en ont donné en échange un autre, dans une contrée plus tempérée, et dans le centre de la république, près des Cherokis.

CHAPITRE VI.

M. Pike. — Navigation du Mississipi. — Mœurs des Sacs, des Renards et des Sioux. — Etablissemens de la compagnie du nord-ouest. — Expédition des capitaines Lewis et Clarke. — Navigation du Missouri. — Osa- — ges. — Ricaras. — Anciennes fortifications. — Mandans. — Hivernage. — Chutes du Missouri. — — Murailles de pierre. — Rocky-Mountains; Cochonis. — Navigation de la Colombia. — Second hivernage. — Mœurs des indigènes. — Retour. — — Autres renseignemens sur les Indiens. — Voyage de Schoolscraft sur la rivière Blanche. — Expédition du major Long.

Peu après son acquisition de la Louisiane en 1803, le gouvernement des États-Unis porta toute son attention vers l'exploration et l'amélioration de cette nouvelle partie de son territoire. En conséquence, au printemps de la même année, le président arrêta le projet d'une expédition ayant pour but de découvrir le cours et les sources du Missouri, et de reconnaître la communication par eau la plus facile pour se rendre delà à l'Océan pacifique. Les capitaines Lewis et Clarke, appartenant l'un et l'autre à l'armée des États-Unis, furent conjointement chargés du com-

mandement de cette expédition. Mais avant de rendre compte de celle-ci, nous croyons devoir faire connaître les différentes particularités de celle aux ordres de M. Zabulon Montgommery Pike, qui l'a précédée, non parce qu'elle fut terminée la première, mais parce que la position géographique du pays exploré se rapproche davantage des contrées dont il a déjà été question.

M. Pike ayant reçu du gouvernement américain la mission de reconnaître les lacs qui abreuvent le Mississipi, partit à cet effet de Saint-Louis le 9 août 1805, avec un sergent, deux caporaux et dix-sept hommes, et s'embarqua sur ce fleuve, dont le cours est assez modéré entre la rivière du Missouri et celle des Illinois, qui a environ cent soixante toises de large à son embouchure. Il devient un peu plus rapide sur ce point; mais il reprend ensuite un cours tranquille jusqu'au confluent de la rivière du Buffle, qui est quatre fois moins considérable que la première.

La navigation est difficile, à cause du grand nombre d'îles et de bas-fonds que l'on rencontre, et les voyageurs furent souvent obligés de tirer leur barque à la cordelle. Néanmoins ils firent environ trente milles par jour, jusqu'à la rivière des Moines.

Avant d'atteindre les chutes de cette rivière, ils trouvèrent un Français établi tout seul dans ce désert. Il avait épousé une femme de la tribu des Sacs, et possédait de beaux troupeaux; mais sa culture n'était pas très-soignée.

Bientôt après ils côtoyèrent le territoire des Sacs. Ils ont parmi eux un commissaire des États-Unis chargé de leur apprendre l'agriculture, et sans doute aussi de vérifier les licences des marchands; car M. Pike, dans le discours diplomatique qu'il leur adressa, leur recommanda de ne pas recevoir ceux qui viendraient trafiquer sans une permission de leur père (le président des États-Unis).

Le détachement, continuant à remonter le fleuve, trouva des chutes plus dangereuses que celles des Moines, en ce qu'elles sont formées par des bancs de roche qui s'avancent dans le lit du fleuve, et qui le traversent même en entier. Vis-à-vis est un village de la tribu des Renards, composé de dix-huit huttes. Leur chef s'appelait Corbeau. Tous les noms propres dans ce pays sont traduits en français; ce qui provient des relations suivies que ces peuples ont avec les Canadiens.

A six milles du Mississipi il y a une exploitation de mines de plomb, dirigée par M. du

Buque, qui a sur les bords du fleuve un établissement fortifié. Les filons se trouvent sur une étendue de dix-sept lieues en longueur, et d'une à trois en largeur. Le minerai donne environ 75 pour cent. M. Dubuque fond chaque année environ quarante milliers de plomb en saumons.

Le 10 septembre, l'expédition entra sur le territoire des Sioux. Le chef du village envoya une ambassade de six jeunes gens au chef des guerriers blancs, pour l'inviter à une fête. M. Pike n'ayant pu se rendre auprès d'eux, ils vinrent le joindre sur les bords du fleuve. Au moment où la barque passa devant eux, les guerriers rouges rangés en haie sur le rivage, les saluèrent de trois décharges à balles, ce qui est leur plus grande politesse. M. Pike étant descendu à terre, trouva un siége préparé pour lui. Le chef des Sioux prit place à sa droite, et l'interprète à sa gauche. Dès qu'ils furent assis, ils commencèrent par fumer ensemble.

Le chef dit à M. Pike qu'il était charmé de le voir, afin de pouvoir montrer aux jeunes gens de la tribu le respect qu'ils devaient aux enfans de leur nouveau père; que le grand esprit était le père commun des hommes blancs et des hommes rouges, et que si les

uns étaient détruits, les autres ne subsisteraient pas long-temps; qu'ils n'avaient jamais été en guerre avec leur nouveau père, et qu'il espérait que la paix continuerait de subsister. M. Pike répondit en l'engageant à maintenir la paix avec les Sauteurs, leurs voisins.

M. Pike fut ensuite invité à manger, et l'on envoya des vivres à ceux qui étaient resté à bord de la barque.

La fête se termina par une danse religieuse, où les hommes et les femmes étaient entremêlés. Chacun tenait à la main la peau d'un petit animal inconnu à M. Pike. De temps en en temps ils soufflaient les uns sur les autres en se montrant cette peau; et celui sur qui on soufflait, se laissait tomber comme s'il eût été mort. Cette danse n'est pas permise à tout le monde: il n'y a que certains initiés qui puissent l'exécuter. Ils forment une société, dans laquelle on entre en donnant une fête, dont les frais équivalent à quarante dollars. Les Sioux croient que le souffle de ces initiés a un pouvoir magique.

A l'opposite de la *Root-River*, (rivière de la racine), est la prairie de la Crosse, ainsi nommée de ce jeu, que les indigènes tiennent des Français, et qu'ils aiment passionnément. Ils y jouent avec des balles de peau. Les parties

se font ordinairement entre deux tribus, et les paris montent quelquefois à des milliers de dollars.

L'expédition continua de s'avancer, et arriva le lendemain à un village sioux, où il ne se trouvait qu'un seul guerrier. M. Pike fut fort étonné du babil extraordinaire des femmes indigènes. Elles entouraient les Anglais, et parlaient toutes à la fois. Dans les autres villages, au contraire, il n'en avait pas vu une seule ouvrir la bouche, tant est grand leur respect pour leurs maris. M. Pike s'établit un peu au-dessus de ce village, sur la pointe de la grande île, vis-à-vis de Saint-Pierre (village sioux).

Le 22, l'un des principaux chefs sioux, nommé le Petit Corbeau, arriva, accompagné de cent cinquante guerriers. S'étant rendus sur une hauteur, au bord du rivage, ils saluèrent les étrangers d'une triple décharge à balles. Ils avaient quitté leurs villages pour une expédition; mais ayant appris l'arrivée des Américains, ils étaient revenus sur leurs pas.

Le lendemain on alluma le feu du conseil, dans une tente dressée par M. Pike. Nous ne donnerons que l'exorde du discours qu'il prononça dans cette circonstance. « Frères, dit-il, je suis heureux de vous voir, et de fumer le

calumet avec vous auprès d'un feu que votre père m'a chargé d'allumer. Je suis heureux de vous toucher dans la main, à vous et à vos enfans. Ayant acquis des Espagnols en dernier lieu, la Louisiane, notre général a jugé convenable d'envoyer de jeunes guerriers pour visiter les hommes rouges ses enfans, et savoir ce qu'ils ont à demander à leur père. Je suis flatté que son choix soit tombé sur moi, et que mes frères, les Sioux, soient disposés à m'entendre. »

Il leur demanda ensuite la concession d'un terrain à Sainte-Croix, et celle des deux rives du Mississipi, à partir d'une lieue au-dessous de la rivière Saint-Pierre, jusqu'à une lieue au-dessus du saut de Saint-Antoine. Il leur promit qu'il viendrait des blancs s'y établir, et finit par les exhorter à cesser la guerre avec les Chippeways, et à ne pas acheter du rhum aux marchands américains.

Les chefs, Petit Corbeau, le fils de Penichon, et l'Original Sévi, consentirent à tout, et pour environ deux cents dollars de présens ils cédèrent un territoire de cent mille arpens Ils promirent en outre des passe-ports pour les chefs chippeways, sans cependant s'engager à faire la paix. Joint aux présens dont il vient d'être question, M. Pike leur donna

encore soixante gallons de liqueur; ce qui était un peu contradictoire avec son discours.

Poursuivant sa route, il passa le saut de Saint-Antoine, 233 milles au delà; mais le 16 octobre, ayant été arrêté par les chutes du fleuve, et par le froid, il établit un camp, afin d'attendre que la saison des neiges rendît les chemins plus praticables. Le fleuve ne gela complétement qu'à la fin de novembre, et il y eut encore des dégels partiels jusqu'au 15 décembre.

Jusqu'à la fin de novembre, la chasse fut non pas un divertissement, mais une ressource pour nos voyageurs. Cependant M. Pike eut tout lieu de se convaincre combien sont précaires les ressources qu'elle offre. Par exemple, il leur arrivait quelquefois de tuer plusieurs quintaux de gibier, tandis que dans d'autres momens ils étaient cinq ou six jours sans rencontrer autre chose que quelques oiseaux.

Dans les premiers jours de décembre, l'expédition leva son camp, et poursuivit sa route. Après une marche longue et monotone, elle parvint, le 1er février, au lac Sangsue, auprès duquel est établie une factorerie anglaise. Ce lac, la principale source du Mississipi, qui n'a plus ici que quarante pieds de large, com-

munique avec le lac Winiper, lequel reçoit à son tour les eaux du lac du Cidre-Rouge, à cinq lieues plus loin. Ici se termina la reconnaissance de M. Pike.

La Compagnie anglaise du Nord-Ouest, dont l'origine remonte à l'association de quelques Canadiens connus sous le nom de coureurs de bois, est à présent solidement établie. Elle a même dernièrement acquis du gouvernement ses postes militaires, et s'est rendue maîtresse de toute la partie du commerce des pelleteries, que ne fait pas la Compagnie de la baie d'Hudson. Ses relations s'étendent aujourd'hui sur les grands lacs, jusqu'au lac Supérieur, où elle a son principal établissement; sur la rivière Rouge, l'un des affluens de la baie d'Hudson; sur le lac Winiper, aux sources du Mississipi; sur le haut Missouri, et sur la rivière de la Paix, jusqu'aux Rocky-Mountains.

Elle a des voyageurs chargés d'explorer ces contrées; mais elle ne publie pas leurs observations.

M. Pike visita les établissemens du Cidre-Rouge, du lac des Sables, et ceux au sud-ouest du lac Sangsue, où est le quartier général du fond du lac. Tous ces postes consistent en des bâtimens en bois, entourés d'une forte palissade bastionnée, de douze à quinze pieds de

haut, et auprès desquels se trouvent de petits jardins. Ce district rend chaque année à la Compagnie la charge de quarante-quatre canots de fourrures. La Compagnie trafique aussi sur divers affluens du Mississipi. Elle prétendait que la limite entre les deux états passait du nord-est au sud-ouest, en suivant la direction indiquée par le lac des Bois, et le Mississipi à sa sortie du lac Sangsue. M. Pike croit au contraire qu'elle doit passer de l'est à l'ouest, à partir du lac des Bois, jusqu'au détroit de la Reine Charlotte, sur la côte de la mer Pacifique.

Dans l'un ou l'autre cas, il ne nous paraît pas aisé de déterminer où l'on placerait les indigènes, qui cependant ne laissent pas d'avoir quelque poids dans la balance, d'après les renseignemens que nous fournit M. Pike lui-même.

Les tribus dont il parle sont celles des Sacs, qui ont quatre villages : ce sont les plus méridionaux. Les Renards, qui touchent à leur territoire, ont trois villages. Ils sont si unis avec les Sacs, que ce n'est, à proprement parler, qu'une même horde. Ils cultivent beaucoup de grains, et vendent annuellement plusieurs milliers de boisseaux de grains. Les Jowas sont aussi unis avec eux; mais ils

s'adonnent moins à la culture que ces derniers.

Ces trois tribus ont vendu ou cédé aux États-Unis tout ce qui est à l'est du fleuve, en se réservant toutefois le droit de chasse.

Les Winebagos, qui habitent sept villages, et occupent la vallée du Ouisconsiny, à l'est du Mississipi, s'étendent jusqu'aux lacs Michigun et Supérieur. Il existe parmi eux une tradition, d'après laquelle ils seraient originaires du Mexique, dont ils furent, disent-ils, chassés par les Espagnols.

La nation Folle-Avoine occupe également sept villages, et chasse sur le même territoire, mais plus au nord.

Les plus puissans parmi toutes ces tribus, sont les Sioux, auxquels celles dont nous venons de parler sont soumises. Ils forment six tribus. Le nombre de leurs guerriers est de près de quatre mille. Les Yantons et les Tetons, deux de leurs hordes sont toujours à cheval, portent leurs tentes avec eux, font des excursions de cinq cents milles en dix jours; en un mot, vivent comme les Tartares ou les Arabes du désert.

Les Sioux prétendent avoir des droits sur presque tout le territoire compris entre le Mississipi et le Missouri, sauf ce qui est occupé au sud par les Sacs et les Renards.

Les Chippeways sont la seule nation qui ne soit pas soumise à l'influence des Sioux : aussi sont-ils constamment en guerre. Ils sont établis autour du lac Supérieur, et s'étendent jusqu'au lac des Bois, et plus au nord dans l'été. Ils ont plusieurs tribus, telles que les Algonkins, les Ottowas, les Iriquois, etc. Il y a long-temps que les Sioux les auraient détruits, si la nature de leur pays, partout coupé de lacs, n'avait arrêté la formidable cavalerie de ces derniers. D'ailleurs, ils sont en général mieux armés que leurs ennemis. Ils ont presque tous des fusils; tandis que beaucoup de Sioux n'ont que l'arc et la flèche.

M. Pike n'a pas rencontré dans leur territoire de fortifications anciennes; mais il a vu les retranchemens dont se servent aujourd'hui les Sioux. Lorsqu'ils craignent d'être attaqués, chacun d'eux creuse, avec une rapidité incroyable, et sans autre outil que son casse-tête ou son couteau, un trou d'environ dix pieds de diamètre, dans lequel il se blottit avec sa femme et ses enfans. La terre jetée en dehors les met à couvert des balles, et il n'y a point d'ennemi qui osât tenter d'enlever d'assaut ces redoutes improvisées, qui, par leur réunion, doivent présenter en effet de très-grands obstacles.

Indépendamment de leurs établissemens commerciaux au-dessus du lac Supérieur, les Anglais y ont fondé, depuis le voyage de M. Pike, une colonie agricole. Lord Selkirk, qui est à la tête de cette entreprise, a transporté à ses frais, sur la rivière Rouge, des colons, auxquels il a concédé des terres. Il y avait déjà cinq cents habitans en 1818. Il y a depuis envoyé encore cent Canadiens.

Ayant fait connaître avec quelque détail le voyage de M. Pike, nous allons maintenant revenir à celui des capitaines Lewis et Clarke.

Cette expédition était composée de neuf jeunes gens du Kentucky, quatorze soldats de ligne, deux bateliers français, un chasseur interprète, nommé Dravier, fils d'un Canadien et d'une indigène, et un noir, domestique du capitaine Clarke, tous engagés volontairement. Ils étaient pourvus, autant qu'on peut l'être lorsque l'on a un voyage de trois ans à faire par terre, de tout ce qui leur était nécessaire pour faire des échanges avec les Indiens. Ils avaient en outre des lettres de crédit indéfinies, dont toutefois ils n'eurent pas occasion de faire usage, n'ayant point trouvé de vaisseaux sur la côte nord-ouest. Mais c'était particulièrement sur les talens, le caractère, et l'union des deux chefs,

que l'on fondait les plus grandes espérances.

Ils s'embarquèrent sur un bateau à quille, de vingt-deux avirons, qui tirait trois pieds d'eau, et deux pirogues de six rameurs. Après avoir été obligés de camper quelque temps à l'embouchure du Missouri, par suite de quelques difficultés de la part du commandant espagnol, ils entrèrent enfin dans cette rivière, le 14 mai 1804. La première ville qu'ils rencontrèrent est Saint-Charles, établissement français situé près d'une mine de charbon. Sa population s'élevait à 450 individus, chez qui l'on retrouve la gaieté, l'insouciance, et l'aimable hospitalité de leurs compatriotes. Ils ont de l'esprit, de la vivacité; ils entreprennent avec hardiesse de grands travaux, les supportent avec courage; mais il leur manque de la persévérance : aussi leurs cultures sont-elles un peu négligées, excepté celles de leur jardin. Il est vrai que la chasse et le commerce avec les Indiens les occupent beaucoup, et d'une manière assez lucrative.

La navigation du Missouri est difficile et lente. Il fallait à l'expédition un bon vent pour faire dix-huit milles par jour, encore était-on quelquefois obligé de haler les embarcations, tandis qu'au retour, on en faisait et soixante quatre-vingts. Dans sa partie infé-

rieure, cette immense rivière, dont le cours est de plus de trois milles, ressemble au Mississipi. Elle envahit ses rives, entasse des arbres, forme ici des îles, et plus loin en réunit au continent voisin. Nos voyageurs, quoique excellens observateurs, ne nous ont rien appris sur l'existence des levées naturelles, non plus que sur l'étendue des inondations, qui paraissent cependant être moins étendues et moins constantes que celles du Mississipi.

La vallée inférieure, où les terres basses s'étendent à des distances inégales d'un à quatre milles de chaque côté de la rivière, a beaucoup d'irrégularités occasionées par ses sinuosités. Au delà de cette distance on trouve des hauteurs de cent-cinquante à trois cents pieds, qui ne sont que le talus d'une plaine supérieure. Le Missouri ne reçoit aucune rivière considérable du nord; les versans des eaux du Mississipi et de la baie d'Hudson se rapprochent de ses bords. Ce n'est que bien au-dessus des Mandans, à la rivière de Terre-Blanche, que son bassin prend un peu de développement vers le nord, quoique ses principaux affluens soient toujours au midi.

L'un des plus grands inconvéniens qu'offre la navigation de ce fleuve, est l'existence de

bancs de sable mouvant que l'on rencontre au-dessous des affluens de la rivière de la Plata, et qui changent à chaque instant la direction du courant.

Le terrain est très-boisé dans la partie inférieure; mais au-dessus de la rivière de la Plata, on ne voit plus au bord de la rivière que des saules et des peupliers; et le plateau supérieur est dégarni de bois. On ne retrouve de forêts que dans les Rocky-Mountains.

Quelque basse que soient ordinairement les rives du Missouri, il s'élève cependant quelquefois au niveau du plateau supérieur. A quarante-cinq milles de son embouchure, il baigne le pied d'un précipice de trois cents pieds de hauteur, dans lequel est une caverne de cent vingt pieds de large, et de trente de hauteur; on en trouve une autre, moins considérable à quarante milles plus haut, dans une position semblable. Tous les noms de rivières, et de positions, tels que Montbrun, la Gasconnade, la Bonne-Femme, la Prune, la Charbonnière, la Bénite, sont français. Le mot de *prairie,* est devenu anglais pour les habitans des États-Unis, comme *savana* était devenu français pour les colons des Antilles.

L'expédition rencontra dans cette partie de sa route plusieurs canots et quelques radeaux

qui descendaient à Saint-Louis, conduits soit par des sauvages des diverses tribus de Sioux, d'Osages, etc. soit par des chasseurs français.

La première rivière considérable qu'elle trouva est le Grand-Osage, que le Missouri reçoit au sud, à cent-trente milles de son embouchure. A quarante milles plus haut, elle commença à voir des salines, et reconnut des indices de sources salées jusqu'à trente milles au delà. La rivière de la Mine en reçoit une si grande quantité, que dans l'été l'eau n'en est pas potable. Il y a aussi des indices de mine de plomb. Les Américains ont formé plusieurs établissemens pour extraire le sel.

Les Osages qui habitent ce pays, et qui forment trois tribus de 1,500 à 1,600 guerriers, commencent à s'occuper utilement de l'agriculture. D'après leur tradition, ils tirent leur origine d'un colimaçon, qui, des bords de l'Osage où ils vivent, fut entraîné par une inondation dans le Missouri, et jeté sur ses bords. La chaleur du soleil l'ayant fait croître au point de devenir un homme, il retourna dans son pays natal. Un castor lui en disputa la possession; mais tout s'arrangea par son mariage avec la fille du castor. C'est de cette union que vient la tribu. Pendant long-temps

ils ont respecté la vie de leurs parens maternels les castors. A présent, que leurs peaux ont une grande valeur, ils ne les ménagent plus, et ont concentré toute leur affection de famille sur les colimaçons.

A cent quatre-vingt-deux milles, à compter de l'embouchure du Missouri, est la rivière du Grand-Munitou, auprès de laquelle est un rocher de brèche calcaire qui contient des cailloux de diverses couleurs. Il est orné, ou du moins couvert d'inscriptions (on a omis de dire en quelle langue), et de grossières peintures d'animaux.

Un peu plus loin était le principal village de la nation des Missouris, qui a donné son nom au fleuve; et vis-à-vis, dans une île, un fort français du même nom. La guerre a détruit la nation, le village a été abandonné et a disparu; le fort et l'île elle-même ont été enlevés par les débordemens. Il ne reste que le fleuve.

Dans les buissons qui couvrent la plaine, on trouve une grande quantité d'arbrisseaux à baies, comme groseillers, framboisiers, ronces, etc. On y rencontre aussi des pruniers. Il en existe une espèce que l'on nomme la prune osage, qui est recommandable par sa saveur.

A trois cent trente et un milles plus haut, on trouve une carrière de plâtre exploitée pour Saint-Louis. A sept milles plus loin, le Kansas, qui a plus de 200 mètres de large à son embouchure, grossit le Missouri de ses eaux. C'est à trois cent soixante-dix-sept milles, qu'était situé le dernier fort français, abandonné comme tous les autres sous la domination des Espagnols.

La rivière de la Plata, ainsi nommée par les Espagnols, a 550 mètres de large, là où elle se jette dans le Missouri. Elle est rapide et d'une navigation difficile, même pour les canots. On trouve des sources salées dans son voisinage.

Après avoir remonté cinquante milles plus loin, les officiers américains commencèrent, le 3 août, leurs opérations diplomatiques. Ils réunirent plusieurs chefs des Ottos, auxquels se joignirent le petit nombre de familles missouris qui existaient encore. Ils leur firent part du traité qui venait d'avoir lieu, ainsi que des intentions bienveillantes des États-Unis à leur égard. Les six chefs répondirent chacun à leur tour. Ils témoignèrent leur respect pour leur grand-père (le président), et demandèrent qu'on leur envoyât des marchandises, et surtout des armes. On

distribua ensuite des présens. On envoya au grand chef, qui était absent, et qui s'appelait Oui Russa (Petit Voleur), un drapeau des États-Unis. On distribua des médailles aux chefs présens, et qui se nommaient Chongo Fongo (Grand Cheval), Chongas Cas (Cheval Blanc), etc.; et puis on leur fit de petits cadeaux d'objets de parure. Ils répondirent à ces politesses par un présent de melons-d'eau.

Tout le détachement américain était sous les armes, et formait avec les Indiens un cercle autour de l'assemblée. On donna à la hauteur sur laquelle elle s'était réunie, le nom de *Colline du conseil;* les États-Unis y ont depuis formé un établissement permanent.

On remarque près de là un côteau où est enterré un ancien chef très-puissant des Mahas, nommé Le Merle, qui est mort de la petite vérole en 1800, avec quatre cents individus de sa tribu. Son tombeau était orné d'un drapeau blanc, bordé de rouge et de bleu, et l'on y faisait encore des offrandes. Il s'était acquis une grande autorité qu'il devait à de l'arsenic, dont un marchand lui avait vendu une certaine quantité, en lui en apprenant l'usage. Lorsque le Merle était mécontent de quelque chef inférieur, il prophétisait sa

mort; et, grâce à ses soins, sa prédiction ne tardait pas à s'accomplir.

L'ancien village des Mahas était placé un peu au-dessus. Ils l'ont brûlé eux-mêmes en l'abandonnant, après les ravages que la petite vérole avait faits parmi eux.

Le 18 août, il y eut une seconde asssemblée avec les Ottos, à laquelle le chef principal (Petit-Voleur) assista. Plusieurs autres s'y trouvaient aussi, notamment le Chat Noir, le Grand Taureau, Œil-de-Fer, etc. Ils étaient à cheval, ainsi que leurs guerriers. Les cérémonies, les discours, les cadeaux furent les mêmes que la première fois.

A huit cent cinquante milles, les Américains perdirent le seul homme qui soit mort dans cette expédition, et qui mourut de maladie. C'était un sergent. Il fut inhumé sur un côteau, et on appela de son nom (Floyd), la rivière voisine. Les soldats du détachement furent autorisés à présenter trois candidats pour le remplacer. Le capitaine Lewis choisit parmi eux celui qui réunit le plus de voix.

Là commence une chaîne de côteaux, qui borde la rivière sur une étendue de trois milles. On trouve aux bords d'un des ruisseaux qui en découlent une carrière d'une pierre tendre, rougeâtre, qui est facile à tailler, et

propre à faire des pipes. L'importance de cette matière a établi dans ces lieux un droit des gens, et des lois militaires entre les indigènes. Le terrain de cette carrière est inviolable; la guerre ne peut y étendre ses droits, et on peut en approcher en tout temps. Le droit d'asile est d'autant plus à propos ici, que le calumet ou la pipe est chez tous ces peuples le symbole de la paix.

C'est dans cette partie que l'on voit au bord de la rivière, des indices de pyrites cuivreuses, martiales et alumineuses. Il paraît aussi qu'il y existe des sillons de houille. On trouve également dans les buissons un fruit d'un très-bon goût, gros comme la prune de Damas, mais qui ressemble à la groseille.

A neuf cent soixante milles, c'est-à-dire vis-à-vis de l'embouchure, et à neuf milles de la rivière de Roche-Blanche, il y a un monticule isolé au milieu de la plaine, dont la base est un parallélogramme régulier d'environ 150 toises. Sa hauteur est à peu près de 70 pieds, et sur le sommet est une plate-forme de 12 pieds de large. Sur les côtés sont taillés, du nord au sud, deux gradins qui forment de nouvelles bases et partagent l'ouvrage en trois terrasses. Les capitaines Lewis et Clarke ne pensent pas que cet ouvrage puisse être

attribué à l'industrie des hommes, parce que les terres qui le composent ne paraissent pas avoir été rapportées; mais il est au moins probable que ce sont les hommes qui ont donné à ce monticule isolé la figure de pyramide régulière qu'il a. Les Sioux et les autres Indiens rendent une espèce de culte à cette colline, ainsi qu'aux petits esprits malins, disent-ils, qui l'habitent. Selon eux, ils ont 18 pouces de haut, une grosse tête, et sont armés d'arcs très-dangereux, comme les huors, ou les huants de nos livres de chevalerie.

Très-près de là se trouvent les vestiges d'un village de Mahas, dont il ne reste plus que l'enceinte en terre de 4 pieds de haut. Il fut bâti sous le règne de Le Merle, par un chef nommé Petit-Arc, qui s'était révolté contre lui, et qui s'établit hors de son territoire pour échapper à ses prophéties.

Le 30 août, les chefs de l'expédition eurent une conférence avec les Sioux. Ils leurs adressèrent leurs discours, offrirent leurs cadeaux, fumèrent le calumet de paix, et assistèrent aux danses des indigènes. Ceux-ci répondirent le lendemain. Le plus vieux, nommé Veucha (Main-Tremblante), s'exprima en ces termes:

« Je vois devant moi deux fils de mon grand-père. Vous me voyez devant vous avec mes

guerriers. Nous sommes pauvres; nous n'avons ni poudre, ni balles, ni couteaux; nos femmes et nos enfans n'ont pas d'habits. Je voudrais que, comme mes frères m'ont donné un drapeau et une médaille, ils me donnassent des habits pour ma pauvre famille..... J'ai vu les Anglais, ils m'ont donné une médaille et des étoffes; j'ai vu les Espagnols, ils m'ont donné une médaille, mais rien pour couvrir ma peau. Vous, vous me donnez médaille et vêtemens, mais nous sommes encore bien pauvres, ainsi mes frères, donnez-nous quelque chose pour nos squas. » Les autres chefs dirent: « Je suis un jeune homme, et je m'en réfère à ce qu'a dit l'ancien. »

MM. Lewis et Clarke laissèrent là M. Durion, l'un de leurs interprètes, pour réunir tous les chefs de Sioux qui voudraient les accompagner à Washington.

Ce qui les étonna le plus, c'est une confrérie ou plutôt une institution de chevalerie qu'ils trouvèrent établie chez les Yanctous et les Kites, leurs voisins. Des jeunes gens s'engagent entre eux par serment à ne fuir aucun danger et à ne reculer jamais. Leur bande traversant un jour le Missouri sur la glace, il se trouva sur leur route un trou facile à tourner, mais trop large pour être franchi.

Le premier ne voulant pas reculer se précipita dans le fleuve. Le second suivit son exemple; et ils se seraient tous noyés jusqu'au dernier, si le reste de la tribu ne les en avait empêchés.

A neuf cent soixante-seize milles, est l'île Bonhomme, auprès de laquelle on voit des fortifications anciennes très-étendues. Elles se composent : 1° en aval, d'une redoute circulaire dans l'île, laquelle à des revêtemens de six pieds de haut, d'environ 20 toises de diamètre; 2° d'une citadelle sur la rive opposée, composée de la moitié d'un octogone prolongé : les parapets ont 10 à 18 pieds de haut, et la porte est défendue par une traverse formant un chemin couvert qui se lie au trait de l'ouvrage; 3° en amont, d'un camp retranché, d'environ sept cents arpens de superficie. Ce camp est composé de deux revêtemens en ligne droite qui, se rapprochant de la citadelle, se dirigent tous les deux vers le fleuve, lequel fait un coude dans cet endroit. Ils s'écartent d'environ 700 toises à leur extrémité. La longueur de celui qui fait face à la plaine est de 1,100 toises. Il est probable que la rivière a enlevé le troisième côté du triangle. Enfin une dernière redoute flanque le grand côté du camp.

Ces revêtemens étaient couverts dans toute leur étendue, d'arbres parmi lesquels il y avait un grand nombre de gros cotonniers de deux à trois pieds de diamètre (1). De semblables ouvrages sont communs sur les bords des rivières voisines.

Le 11 septembre, l'expédition vit une garenne ou plutôt un village bâti par les écureuils-aboyeurs, qui avaient couvert de leurs habitations une pente douce de près de 600 toises de long, sur 500 de large. Leurs terriers ont jusqu'à 12 pieds de profondeur. Leur fourrure est fine et de couleur grise. Les Français les appellent *petits-chiens*.

La rivière Blanche qui est à onze cent trente milles (toujours de l'embouchure du Missouri), a cent toises de large là où elle se jette dans celle-ci. Elle coule comme les autres de l'orient, mais elle ne charie pas autant de sable. Dans cette partie du pays, le bois commence à devenir plus rare. L'hycory a disparu, et il n'y a plus guère de chêne blanc. Mais d'un autre côté on y aperçoit un plus grand nombre de troupeaux de bisons et d'antilopes.

---

(1) Ce cotonnier est de l'espèce de celui qui croît au Brésil, et qui parvient à la hauteur des plus grands chênes.

A quarante milles plus haut, commence ce que l'on appelle le grand détour du Missouri, qui a plus de trente milles d'étendue, tandis que l'isthme ou la presqu'île qui l'entoure n'a pas deux milles de largeur. Le 25 septembre, les officiers américains eurent une entrevue avec les chefs des Sioux-Tetons. Ils furent fêtés par eux, reçurent des pommes de terre et du *pémitigin*, qui est de la viande séchée, et assistèrent à un bal. L'orchestre se composait d'environ dix hommes, dont quelques-uns tapaient sur une espèce de tambourin, composé d'une peau tendue sur un cercle, tandis que les autres leur répondaient avec un long bâton auquel étaient suspendus des pieds de daim et de chèvre. Il y avait un troisième instrument fait d'une peau, comme un balon, et où l'on avait mis quelques cailloux. A ces dix musiciens exécutans, étaient joints cinq ou six jeunes gens chargés de la partie vocale. Les femmes ouvrirent le bal, et s'avancèrent toutes singulièrement accoutrées. Les unes tenaient en main des perches d'où pendaient des crânes de leurs ennemis; d'autres des fusils, des piques et différens autres trophées enlevés à la guerre par leurs maris, leurs frères ou leurs parens. S'étant alors rangées sur deux colonnes, dès que la

musique se fit entendre, elles s'avancèrent les unes au-devant des autres jusqu'à ce qu'elles se rencontrassent au centre. Un charivari général de la musique ayant alors eu lieu, elles poussèrent toutes de grands cris, et retournèrent à leurs places. Elles n'ont aucun pas particulier, et ne font à peu près que marcher en cadence. La danse des hommes, qui se tiennent toujours séparés des femmes, s'exécute de la même manière, sinon qu'au lieu de marcher ils vont et viennent en sautant. Dans les momens de repos, un homme quelconque de la troupe se lève, et improvise une histoire tragique, risible ou indécente, qui est répétée par toute la société.

La bonne harmonie qui régnait entre les Américains et les indigènes faillit être troublée. Les Sioux, feignant un jour d'être ivres, voulurent exiger du capitaine Clarke plus de présens qu'ils n'en avaient reçus. Toutefois la bonne contenance des Américains leur en imposèrent : ils eurent peur ; les Américains se radoucirent, et tout s'arrangea. On les amena même à promettre de faire la paix avec les Mahas, chez qui ils avaient fait une excursion quinze jours auparavant, et auxquels ils avaient tué soixante-cinq guerriers, et enlevé cinquante femmes ou enfans. Ces

peuples, et plusieurs de leurs voisins, ont un magistrat chargé spécialement de maintenir la paix et l'ordre. Il est nommé par le chef, et a un pouvoir absolu, même sur les chefs de seconde classe. Sa personne est sacrée pendant la durée de ses fonctions, qui ne dure que quelques jours.

On voit sur le bord du fleuve (à environ treize cents milles) quelques anciens villages de Ricaras, reconnaissables seulement par les retranchemens qui les entourent. Ces tribus ont été chassées par les Sioux cent milles plus loin.

La rivière Chayenne (a treize cent dix milles) à cent trente toises de large. Elle prend sa source dans les montagnes Noires qui bordent le Nouveau-Mexique au nord-est. Les Chayennes vivent à trois cents lieues de son embouchure.

Le 9 octobre et les jours suivans l'expédition traversa le territoire des Ricaras, où elle fut mieux reçue qu'elle ne l'avait été par les Sioux, et eut l'agrément de trouver des marchands français qui lui servirent d'interprètes. Les Ricaras prièrent les Américains de conduire un de leurs chefs chez leurs voisins les Mandans, à l'effet de conclure la paix entre les deux nations.

Les Ricaras furent assez surpris en voyant York, le nègre du capitaine Clark. Mais loin d'avoir horreur de sa couleur, ils le considérèrent comme étant d'une caste supérieure, et firent tout ce qu'ils purent pour avoir un jour dans leurs familles des individus qui lui ressemblassent.

De grands objets de vénération pour cette nation, sont trois pierres qui représentent grossièrement un homme, une femme et un chien, et que l'on rencontre à quatorze cent quarante-trois milles. Leur mythologie apprend à cet égard qu'un jeune homme et une jeune fille, au mariage desquels leurs parens n'avaient pas voulu consentir, avaient été changés en pierre ainsi que leur chien. Leurs statues tiennent à la main des grappes de raisins provenant de vignes sauvages, qui sont extrêmement abondantes dans cette contrée.

L'expédition, continuant de remonter la rivière, passa devant quelques anciens villages de Mandans, que les Sioux ont chassés à soixante milles au delà. Ces villages sont à quinze cent quarante milles.

L'hiver s'approchant, quoiqu'il ne gelât pas encore, nos voyageurs résolurent de s'arrêter et de s'établir pendant la saison la plus rigou-

reuse chez les Mandans, qui habitent le bord septentrional du Missouri. Ils eurent d'abord plusieurs conférences avec cette nation, ainsi qu'avec les Minnetaris leurs voisins et les Arwa-Cawas, et parvinrent à conclure la paix entre ces différentes hordes et les Ricaras. Ils reçurent ensuite la visite de quelques Anglais appartenans à la compagnie du nord-ouest. Ces individus, qui étaient stationnés au fort d'Assiniboin, à cent cinquante milles de là, firent ce qu'ils purent pour donner aux indigènes des soupçons sur leurs hôtes; mais la conduite des Américains réussit facilement à les confirmer dans la bonne opinion qu'ils avaient d'eux.

Le campement de l'expédition se composait de deux rangées de baraques ou hangars, élevés au bord de la rivière; elles étaient disposées en équerre, et contenaient chacune quatre chambres. On plaça les magasins au centre, et le tout fut entouré d'une palissade. Dès la mi-novembre la rivière commença à charrier.

Le détachement n'avait d'autre moyen de subsistance, que la chasse et le maïs que les indigènes lui vendaient. Mais comme ces ressources étaient assez précaires, il fallut avoir recours à des échanges, et à l'industrie

des uns et des autres pour se procurer du grain. Le forgeron rendit surtout d'éminens services, en forgeant différens ustensiles, et particulièrement des haches d'armes qui étaient très-recherchées par les naturels.

Le 17 décembre, le thermomètre descendit au point extrême de 74 degrés de Fahrenheit au-dessous de zéro (plus de 26 degrés de Réaumur). Les Mandans supportent très-bien cette température, et résistaient même au froid plus intense de la nuit. Nos voyageurs en eurent la preuve par deux hommes qui s'égarèrent la nuit, et dont l'un seulement eut les pieds gelés, mais qui fut guéri peu après.

Le 14 janvier, ils eurent la visite d'une députation d'une des principales tribus des Minnetaris, qui demeurait à quelques journées de distance, et qui avait été prévenue contre eux par les agens de la compagnie du nord-ouest et par les Mandans eux-mêmes. Le bon accueil que reçut cette députation dissipa tous leurs soupçons, et les chefs qui la composaient consentirent même à renoncer à des hostilités qu'ils avaient projetées pour le printemps prochain contre les Indiens-Serpens ou Chochanis.

Sur ces entrefaites, l'un des agens de la compagnie anglaise demanda à accompagner



l'expédition jusqu'au terme de ses recherches; mais le capitaine Lewis ne jugea pas à propos d'accepter son offre.

Au commencement de février, le temps s'adoucit un peu. La chasse devint plus abondante; mais le gibier était maigre et les loups s'en appropriaient une grande partie; encore était-on contraint d'aller fort loin à sa recherche avec des traîneaux. Ces excursions étaient sujettes à beaucoup d'inconvéniens. Par exemple, dans une circonstance, un parti de Sioux enleva deux chevaux aux Américains. Le capitaine Lewis se mit à leur poursuite, avec un fort détachement, mais il ne réussit pas à les atteindre.

Leur séjour parmi les Mandans mit les Américains à même de bien connaître ces peuples. Ils habitent neuf villages, et cultivent du maïs, des fèves, des citrouilles, des melons d'eau, etc. Ils ont quelque industrie, et savent entre autre souder ensemble les rassades bleues. Leur religion consiste dans la croyance à un grand esprit. Il est bon, et comme ils lui attribuent la santé, ils confondent les idées de divinité et de remède. Ils prennent en outre pour leur génie, ou leur remède particulier, tout objet visible ou invisible qu'il leur plaît de choisir, et qui devient dès ce

moment leur intercesseur auprès du grand esprit. Ils font à ces remèdes ou fétiches des sacrifices de ce qu'ils ont de plus précieux. Les capitaines Lewis et Clarke ne disent pas s'ils ont des prêtres et des médecins en titre. Leurs danses en général sont dissolues et leurs mœurs corrompues au plus haut degré.

L'enlèvement d'une femme ou d'une fille, peut y être puni par la mort de l'un des coupables; mais plus fréquemment l'offensé se contente d'une indemnité consistant en un cheval, etc. Une des femmes d'un chef s'étant échappée de chez lui, il alla la tuer chez son père où elle s'était réfugiée. Une autre ayant fait la même faute, vint lui demander pardon; il lui fit des cadeaux ainsi qu'à son nouvel époux, et les renvoya.

Le 7 avril, la rivière se trouvant dégagée de glaces, les capitaines Lewis et Clarke expédièrent leur chaloupe aux États-Unis, avec sept hommes, pour porter au président la relation de cette partie de leur voyage, les collections qu'ils avaient faites, etc. Ils levèrent en même temps leur camp de Mandan, pour continuer leur voyage sur deux pirogues et six canots qu'ils avaient construits pendant leur hivernage. Leur détachement se composait alors de trente-trois individus, savoir: les

deux chefs, trois sergens, vingt-trois soldats et deux interprètes, l'un desquels était un Français nommé Chabonneau, qu'ils avaient engagé au fort Mandan, malgré les sollicitations des agens anglais. Il avait avec lui sa femme qui était chochoni, et un enfant qu'elle nourrissait. Avant leur départ, ils eurent la satisfaction de réconcilier les Ricaras avec les Mandans, qui finirent par s'allier pour se défendre ensemble contre les Sioux.

Nos voyageurs rencontrèrent près des bords du fleuve, un écureuil à clapier, des deux tiers plus petit que l'espèce ordinaire. D'après le conseil de la squa qui les accompagnait (madame Chabonneau), ils s'emparèrent de la provision que font ces animaux : c'est une espèce de racine dont le goût se rapproche de celui du topinambour.

On trouve dans tout ce pays des indices de houille, et des sources salées en si grand nombre, que l'eau des ruisseaux qui se jettent dans le Missouri en est saumâtre. Une des houillères était en feu au moment du passage de l'expédition. Les voyageurs reconnurent aussi des sources bitumineuses. Le petit Missouri, qui n'a que cent cinquante pas de large à son embouchure, vient du sud. A cinquante milles au-dessus, il y avait une île couverte

d'ognons sauvages, dont le goût est assez bon. A cette hauteur (mille sept cent quarante-trois milles), l'une des sources de la rivière de la Souris, qui se jette dans celle des Assiniboins, n'est pas à plus de douze milles des bords du Missouri.

La rivière de la Roche Jaune (à mille huit cent quatre-vingt milles) est la plus considérable de celles que reçoit le Missouri; comme celle-ci, elle vient des Rocky-Mountains, et est navigable presque jusqu'à sa source. Il paraît qu'elle offre l'une des meilleures routes pour franchir les montagnes qui séparent la mer du Sud du golfe du Mexique.

Quoique le courant ne fût pas très-rapide, quand le vent était favorable, les embarcations faisaient jusqu'à vingt milles par jour. Les bisons et les élans couvraient le rivage des deux côtés, et étaient assez peu effrayés de la vue des hommes. Les bois sont rares dans ces contrées; ce que l'on peut attribuer en partie aux dévastations des castors qui coupent des saules et des peupliers de deux pieds de diamètre. A deux mille quarante milles, les voyageurs trouvèrent le lit d'une grande rivière, ayant 400 pieds de large, qui était tout-à-fait à sec. La rivière de la Roche Jaune présente aussi sur ses bords des ravins

desséchés. On aperçut ici pour la première fois des pins. Les ours bruns de cette contrée sont d'une grandeur extraordinaire, et sont d'autant plus dangereux pour les chasseurs, que s'ils ne sont atteints au cerveau ou au cœur, ils ne cessent pas de poursuivre leurs adversaires. C'est ce qui arriva à un homme de l'expédition, qui avait blessé un de ces animaux, et que celui-ci pourchassa pendant environ un mille, au bout duquel il y renonça. Toutefois on le suivit, et on le trouva à deux milles plus loin, où il avait eu la force de se creuser en terre un lit de deux pieds de profondeur, dans lequel il était encore vivant, quoique la balle lui eût traversé les poumons. Deux jours après, six hommes de l'expédition chassant un autre ours, lui lâchèrent huit coups de fusil, qui tous portèrent, et dont l'un lui cassa l'épaule, et deux lui traversèrent les poumons. Malgré cela il poursuivit avec tant de furie ses antagonistes, qu'il en força quatre à sauter dans la rivière, où il sauta lui-même après eux, et il ne fut tué que du neuvième coup de feu.

A deux mille cent milles, le terrain devient plus montagneux, et la rivière toujours large était plus rapide, quoique l'eau en fût encore trouble. Les rives sont déboisées. Le sol n'est

couvert que de hautes herbes et d'épines; le gibier devient plus rare. On revoit des apparences de houille. D'une colline qui se trouve près de la chute de l'Élan (à deux mille quatre cent milles), le capitaine Lewis aperçut pour la première fois les sommets neigeux des Rocky-Mountains, dont l'expédition n'était plus qu'à environ huit cents milles. C'est aussi là que les voyageurs virent les premiers élans à grandes cornes. Le courant de la rivière était devenu inégal, et il y avait des chutes que l'on ne pouvait passer qu'à la perche et à la toue. Il y a au delà d'une de ces chutes, un précipice de cent-vingt pieds de haut, dont le pied était alors couvert de carcasses de bisons. Les naturels tirent parti de ces précipices, comme d'un piége pour prendre ces animaux. Voici comment. Un des chasseurs se revêt d'une de leurs peaux, et va se placer près d'un lieu escarpé. Ses camarades se montrant au même instant, le troupeau de bisons se dirige du côté où ils voient un des leurs. Le faux bison s'avance alors peu à peu, et quand il est au bord du précipice, il se glisse dans quelque crevasse, afin de ne pas être écrasé, et le troupeau entier va tomber successivement dans l'abîme.

A deux mille quatre cent quatre-vingt milles,

on remarque au milieu de l'aspect varié des rochers, plusieurs murailles naturelles qui ont jusqu'à 100 pieds d'élévation, sur une épaisseur uniforme d'environ 12 pieds du haut en bas. On voit les couches horizontales dont elles sont formées, et qui sont coupées par tranches verticales en parallélipèdes réguliers; elles ont diverses directions. Quelquefois elles courent perpendiculairement à la rivière jusqu'à ce qu'elles se perdent dans les côteaux; d'autres fois elles se coupent en différens sens.

Après avoir franchi la chaîne qui présente ces obstacles, la plaine s'élargit de nouveau, et à deux mille cinq cent onze milles, la rivière se partage en deux branches à peu près égales. Il s'agissait de savoir quelle était celle que les Minnetaris appellent Amatizco, et qui conduit le plus près des sources de la Columbia. La saison était si avancée, qu'une erreur pouvait faire manquer l'expédition, et depuis longtemps on n'avait pas vu un seul indigène. Une première reconnaissance ne décida rien. Une seconde, dans laquelle le capitaine Lewis examina la branche septentrionale, qu'il appela rivière de Marie, et le capitaine Clarke la branche méridionale, les laissa dans la même incertitude. Quelques considérations géographiques décidèrent cependant les deux chefs

pour celle-ci, tandis que tout le reste de l'expédition penchait pour l'autre. Toutefois pour ne décourager personne, on résolut de faire une troisième reconnaissance sur cette dernière branche. Pendant qu'elle eut lieu, les équipages s'occupèrent à alléger leurs embarcations, et déposèrent dans des trous en terre tout ce dont ils pouvaient se passer. Ces caches étaient autrefois usitées en Europe pour les grains. Les marchands du haut Missouri ont recours au même expédient pour conserver leurs fourrures.

Le capitaine Lewis, accompagné de six hommes, partit en conséquence avec la résolution de ne s'arrêter que lorsqu'il aurait trouvé les chutes que fait le Missouri à sa sortie des Rocky-Moutains. Au bout de trois jours de marche, il commença à en entendre le bruit; mais il ne parvint là où tendaient ses désirs qu'après un trajet pénible au travers d'une plaine ondulée, au-dessus de laquelle s'élèvent en quelques endroits des rochers isolés, coupés verticalement à de grandes hauteurs. La position des chutes n'est indiquée que par une médiocre colline, après quoi la plaine continue. Dans cet endroit, le Missouri a 150 toises de largeur, et est resserré sur la gauche par un rocher perpen-

diculaire, qui s'élève à environ 100 pieds, et s'étend à un mille sur la droite en remontant son cours. Les rochers s'élèvent aussi verticalement à 150 toises à peu près au-dessus des chutes. Entre autres cascades, il y en a trois verticales, l'une de 47 pieds, l'autre de 20, la troisième de 87. Le bruit, l'écume, les accidens variés que présente cette eau limpide se précipitant avec fracas à travers les rochers, frappent d'étonnement. Un peu au-dessus des chutes, et au milieu de la rivière, se trouve une petite île bien boisée. Là, un aigle avait établi son aire sur un cotonnier, et paraissait seul maître de ces lieux, dont personne au reste n'aurait pu être tenté de lui enlever la domination, entourée comme est l'île de golfes inaccessibles et de brouillards. Les cascades dont il vient d'être question sont à deux mille cinq cent quatre-vingt milles de l'embouchure de la rivière. On trouve près de là une source sulfureuse.

Au retour du capitaine Lewis, l'expédition entière se prépara à franchir les chutes. Le transport des embarcations fut long et pénible; et avant que l'on n'eût construit des chariots pour les canots, qu'on leur eût fait faire dix-huit milles à travers champs; que l'on eût ensuite bâti deux nouveaux canots, dans

...au pays où le bois est rare, il se passa près d'un mois. Aussi ne fut-ce que le 14 juillet que l'expédition put se rembarquer pour continuer sa route. Dans cet intervalle, le temps fut tantôt trop chaud, tantôt orageux. Un jour le capitaine Clarke, avec Chabonneau et sa femme, ayant été surpris par l'orage, se réfugièrent sous un rocher, dans un ravin qui était alors à sec. A peine y étaient-ils entrés, qu'une masse d'eau effrayante vint les en chasser; et ils n'eurent que le temps de gagner le bord du ravin, encore avaient-ils déjà de l'eau jusqu'à la ceinture.

Au delà des chutes, la rivière conserve une largeur de cent-cinquante pas. Elle est extrêmement sinueuse, et son cours est assez tranquille, sauf une cascade qui se trouve entre des côteaux que l'on franchit sans trop de difficulté. Le soleil (l'hélianthus) croît en abondance dans ces contrées ; les indigènes se nourrissent de sa graine. Les groseillers à fruit solitaire sont communs, et leur fruit d'une excellente qualité. Le sorbier y croît aussi, et ses fruits atteignent une parfaite maturité. Les hauteurs étaient couvertes d'élans à grandes cornes qui bondissaient au bord des précipices.

Le 19, les voyageurs jouirent d'un magni-

fique coup-d'œil; c'est une barrière de rochers nus, qui barre la plaine où coule la rivière, et qui offre seulement un passage assez étroit pratiqué entre deux murs de rochers perpendiculaires de douze cents pieds d'élévation, et qui se prolonge sur une étendue de quatre milles. Heureusement le courant n'était pas tellement rapide que l'effort des rames ne pût le surmonter; car il n'y avait pas assez de place entre les rochers et l'eau pour que l'on pût touer les canots. Le capitaine Lewis donna à ce passage le nom de *Portes des Rocky-Mountains*.

Après avoir passé ce défilé, ils se trouvèrent dans la plaine la plus étendue qu'ils eussent rencontrée depuis leur entrée dans les montagnes. La rivière s'y élargit, et ses différens canaux occupent un mille d'étendue.

Cette contrée se trouva être le lieu natal de Saca-Javea, la femme de Chaboneau. Elle indiqua l'endroit où sa tribu avait campé; celui où les guerriers chochonis prirent la fuite devant les Minnetaris; celui où ces derniers la firent prisonnière. Elle se rappelait tout cela sans regret comme sans plaisir, ayant assez peu de sensibilité, ou assez de raison pour ne point se souvenir du passé, pourvu qu'elle eût une nourriture abondante et des bijoux pour se parer.

Dans cette partie, la rivière est large, et divisée en plusieurs canaux, qui sont en partie l'ouvrage des castors. Ils commencent par élever une digue à travers le premier bras qui s'offre. Ceci force la rivière à chercher une autre issue; et dès qu'elle s'en est frayé une, les canaux arrêtés dans leurs cours se remplissent aussitôt de boue et de sable. L'industrieux animal se décide alors à aller travailler plus loin, et continue ainsi jusqu'à ce que la rivière ait transformé en îles tous les petits promontoires qu'elle forme.

Le 27, l'expédition arriva dans un endroit où trois rivières, presque d'égale largeur, se joignent. Ne pouvant déterminer laquelle des trois était le Missouri, les chefs de l'expédition leur donnèrent le nom de branches Gallatin, Madisson et Jefferson. Celle-ci, qui est la plus septentrionale, fut celle que l'on résolut de suivre: deux de ses affluens furent ingénieusement nommés Philantropie et Sagesse. On ne pouvait ériger au respectable Jefferson un monument à la fois plus juste, plus flatteur, plus durable et plus économique.

Il fallait trouver des guides; et pour y parvenir, le capitaine Lewis se détermina à aller à la découverte, en ayant soin toutefois de ne pas tirer de coups de fusil de peur d'effrayer les Indiens. Après avoir reconnu deux

nouvelles rivières qui se réunissaient au point où il se trouvait, il manda au capitaine Clarke qu'il eût à se diriger par celle du sud-ouest; mais ayant attaché sa lettre, qu'il confia au courant, à une perche de bois vert, un castor qui la rencontra sur son chemin, la trouvant utile à son habitation, s'en empara. Ce contretemps ne fit cependant perdre qu'un jour.

Le 8 août, Saca-Javea reconnut un coteau, ou plutôt une plaine élevée, qu'elle désigna sous le nom de *la Tête de Castor,* et dit que le campement d'été de sa tribu était sur le revers opposé. Ici les eaux se trouvant très-basses, la manœuvre était devenue fatiguante, et les hommes ayant manifesté le désir de faire route par terre, le capitaine Lewis partit avec trois d'entre eux, résolu de ne revenir que lorsqu'il aurait vu des Indiens. Il trouva d'abord un sentier où l'on reconnut qu'il avait passé des chevaux. En le suivant, il traversa, le 10, une plaine haute, auprès de laquelle serpentait la branche Jefferson; il la trouva encore au pied d'un rocher de cent cinquante pieds d'élévation : il la revit enfin une troisième fois dans le pays coupé qu'il parcourait, n'ayant plus que douze pas de large. Il aperçut, le 11, un Indien à cheval; sur les signes qu'il lui fit, celui-ci s'était approché; mais

voyant trois hommes armés, il s'était enfui au galop, et on perdit ses traces; heureusement que le lendemain les Américains retrouvèrent la route; et ayant continué de suivre la vallée, ils arrivèrent enfin à la source du Missouri, qu'ils remontaient depuis trois mille deux cents milles. L'un des hommes de l'expédition mettant un pied sur chacun de ses bords étroits, s'écria dans un excès d'enthousiasme : « Dieu soit loué! J'ai assez vécu pour enjamber le Missouri! » Peu après, nos voyageurs reconnurent le col qui sépare les eaux de l'Altantique de celles de la mer Pacifique.

Le 13, pour ne point épouvanter les Indiens, ils ne chassèrent pas, et mangèrent le dernier morceau de viande qu'ils eussent. Deux indigènes vinrent les examiner, mais s'enfuirent presque aussitôt. Ils les suivirent, et cachés par un angle de rocher, ils surprirent quatre femmes. L'une se trouva mal, et les autres, épouvantées, offrirent leur tête comme à leurs bourreaux. Le capitaine Lewis les rassura, leur prit la main, leur fit des cadeaux, et peignit de vermillon leurs joues basanées; cela les rassura. Elles le conduisaient au camp, lorsqu'ils rencontrèrent soixante hommes à cheval, qui, les prenant

pour des ennemis, marchaient à eux. Toutefois rassurés par les femmes sur les dispositions des Américains, et sur la blancheur de leur peau, ils les embrassèrent et fumèrent avec eux après avoir ôté leurs mocassins, cérémonie qui signifie : « Puissé-je marcher « nu pieds si je vous trompe ; » ce qui, dans ce pays plein d'épines et de rocailles, est la plus terrible des imprécations.

Après avoir été fêté au camp des Chochonis, où il resta un jour, le capitaine Lewis engagea son hôte à l'accompagner jusqu'à la branche Jefferson, où il devait retrouver ses compagnons. Les Indiens hésitaient à se rendre à cette invitation, et Camiwail, leur chef, ne s'y décida que parce que le capitaine Lewis lui fit entendre que s'il ne le faisait pas, c'est qu'il avait peur. Cette insinuation le décida, et il suivit les Américains, accompagné de six hommes seulement, auxquels, par amour-propre, se joignit bientôt toute la tribu.

Le 16, lorsqu'ils arrivèrent au bord de la rivière, le capitaine Clarke ne s'y trouvait pas. Ce contre-temps embarrassa le capitaine Lewis, qui craignait qu'il ne lui fît perdre la confiance des Indiens, et qu'ils ne s'éloignassent ; car alors il aurait fallu renoncer à l'espoir de franchir les montagnes. Il réussit

néanmoins à les faire attendre jusqu'au 17.

Ce jour le capitaine Clarke, après avoir péniblement remonté le torrent, se promenait avec Chaboneau et sa femme, quand celle-ci se mit tout à coup à sauter, à crier, à danser, en disant qu'elle apercevait ses compatriotes, ce qu'elle indiquait en suçant l'extrémité de ses doigts. Les deux troupes furent bientôt réunies. Madame Chaboneau trouva parmi les Indiennes une de ses compagnes d'enfance, et Camiwail reçut le capitaine Clarke avec amitié. Bientôt il fallut allumer le feu du conseil, et on appela Sacajavéa pour servir d'interprète; mais l'émotion qu'elle éprouva fit tout suspendre. Camiwail était son frère. Elle ne put contenir sa joie et ses larmes, et le Chochoni lui-même, malgré la dignité de son rang, et la réserve naturelle des gens de sa tribu, montra une vive sensibilité.

La rivière Lewis, qui baigne la vallée où campent les Chochonis, se jette dans la Columbia; mais le passage par où elle se dirige à travers la chaîne principale est si étroit, et tellement obstrué de cascades élevées, que l'on ne put le suivre.

Il fallut couler les canots, enterrer une partie des marchandises, porter les autres au village, et se procurer des chevaux, afin de

traverser les montagnes à pied. Il y avait encore de la neige sur les sommets de celles-ci.

Il existe une route au sud, qui va joindre une autre branche de la rivière Lewis; mais comme pour y parvenir, il aurait fallu passer un désert de sable de dix journées de marche, on préféra la route du nord. Ce ne fut que le 30, après une halte de douze jours chez les Chochonis, que les voyageurs purent continuer leur voyage.

La tribu avec laquelle ils se trouvaient ne se composait que d'environ une centaine de guerriers. Ils passent l'été dans les montagnes à la pêche du saumon, et l'hiver ils parcourent les plaines du Missouri, où ils chassent le buffle. Ils étaient à l'époque dont il est ici question, en guerre avec les Paukois, qui les avaient expulsés des établissemens qu'ils avaient formés sur le Missouri, et ne leur avaient laissé qu'une existence très-précaire. Ils sont d'ailleurs bons, officieux, mais très-adonnés aux jeux de hasard. L'un de ceux-ci qu'ils jouent le plus fréquemment, consiste à faire passer rapidement une pierre d'une main dans l'autre, et à faire deviner ensuite dans laquelle des deux elle se trouve. Ils aiment aussi beaucoup à se vanter, et ont une haute opinion de leur courage.

Leur nourriture végétale se compose de racines. Ils ne cultivent rien. Leurs chevaux sont d'une race excellente. Chacun parmi eux est libre et indépendant. Le chef est celui auquel on reconnaît le plus d'habileté à la guerre; dès qu'il vieillit, un autre prend sa place. L'homme est dans sa famille le maître absolu de ses femmes et de ses filles, qu'il peut louer, vendre, prêter, en un mot en disposer comme bon lui semble. On fiance quelquefois les filles dans leur plus tendre enfance. Sacajavée rencontra dans sa tribu son ancien fiancé, qui, la voyant mariée, et mère de plusieurs enfans, n'eut plus envie de la réclamer. Les femmes sont chargées de tous les travaux domestiques.

Les Américains ne purent se procurer que vingt-deux chevaux, et ne passèrent que le quatrième jour la crête principale de la montagne, mais non pas de celle qui sépare les eaux du Missouri de la mer Pacifique.

Le 4 septembre, il neigea pour la première fois de la saison. Le lendemain ils trouvèrent une tribu de trente-trois tentes d'Indiens Outlachous, de la nation des Tuchipâs, avec lesquels ils tinrent conseil, et qui leur procurèrent un renfort de onze chevaux. Cette tribu était au moment de son départ pour

aller, ainsi que les Chochonis, chasser le buffle sur les bords du Missouri. Le 10, les voyageurs rejoignirent une grande route qui se prolonge vers l'est, et qui, d'après le dire de leur guide, conduisait directement aux cataractes du Missouri. Ils donnèrent le nom de Travellers'rest (le repos du voyageur), à l'embanchement des deux routes, qui se trouve dans une jolie vallée. La rivière qui y coule se dirige au nord, comme celle de Lewis au sud; et après avoir fait un coude, va joindre la Columbia. L'expédition franchit une dernière chaîne, et le 14 se trouva enfin sur les bords de la Couscouski. Cette rivière coule directement à l'ouest, mais le pays qu'elle parcourt est aride et rocailleux. Nos voyageurs, faute de gibier, furent obligés de tuer quatre de leurs chevaux. Ce ne fut que le 20, après une marche très-pénible, qu'ils parvinrent dans la plaine. Celle-ci était boisée et fertile. On y remarquait, entre autres arbres, des aunes, des pins; le thuya y était commun, et d'une forte dimension. Le climat était doux, et les habitans accueillirent bien les étrangers; mais comme ils n'avaient rien à leur offrir, et que le gibier était rare, le défaut d'une nourriture suffisante, la fatigue des jours précédens, le passage d'un froid assez

vif à une chaleur très-tempérée, firent que presque tous les hommes de l'expédition se trouvèrent indisposés. Ils parvinrent toutefois à construire cinq canots ; et quelques jours de repos les ayant rétablis, ils s'embarquèrent, le 10 octobre, sur la Couscouski, rivière très-rapide et pleine de bas-fonds, après avoir confié leurs trente-huit chevaux à un chef choppanich, nommé *Cheveux Tressés*. Comme ils avançaient avec assez de rapidité, qu'il ne leur était guère possible de chasser, et qu'ils craignaient que les racines qu'ils trouvaient à acheter ne leur fissent mal, ils se virent contraints de manger du chien; ce qui ne laissa pas de paraître assez déplacé aux yeux des Indiens.

Après avoir fait soixante milles sur la Couscouski, ils entrèrent dans la rivière de Lewis, où la première se jette. On y rencontre un grand nombre de chutes, et l'expédition en trouva quelquefois dix dans le même jour. La vallée, assez étendue où coule la rivière Lewis, est bordée des deux côtés par des collines d'environ 200 pieds de haut, lesquelles forment les limites d'un plateau supérieur d'une immense étendue, et où l'on ne voit pas un arbre. A cent quarante-quatre milles du point où la Couscouski commence à être navigable, la rivière Lewis a de 100 à 160 toises de largeur, et

traverse une chaîne de rochers, où elle est resserrée dans un canal de 8 toises de largeur. Cette chute se prolonge à environ quatre milles. Le 14, l'expédition en rencontra deux autres, où quelques-uns de ses canots faillirent se briser, et où il y en eut même un de submergé; toutefois cet accident ne lui occasiona qu'une légère perte. Elle eut encore à surmonter d'autres obstacles du même genre avant d'entrer dans la Columbia; et dans une circonstance, il fallut transporter les barques l'espace d'un quart de mille.

Après avoir fait cent cinquante-quatre milles sur la Lewis, l'expédition entra dans la Columbia, dont le lit, de près d'un mille de large, s'étend encore après sa jonction avec cette première rivière. La plaine est presqu'au niveau de l'eau. On n'y aperçoit d'autres arbres que quelques saules, et d'autres arbustes que des épines plus embarrassantes et plus abondantes qu'en aucune autre partie de la route. Ici la vue est bornée à l'ouest par une rangée de montagnes, qui courent parallèlement à la grande chaîne, et qui s'élèvent d'une manière abrupte au milieu de la plaine.

Au confluent des deux rivières les voyageurs eurent les conférences d'usage avec les Sokulks. Les femmes des Sokulks ont la tête

aplatie, comme celles de toutes les tribus de ce pays. Cette conformation provient d'une opération qu'on leur fait subir dans leur enfance; et, plus près de la côte, les hommes eux-mêmes sont soumis à cet usage.

Les Sokulks paraissent plus civilisés que les habitans de l'est des Rocky-Mountains. Ils rendent des soins à la vieillesse, et partagent avec les femmes les travaux du ménage. Leurs maisons sont formées d'une charpente de bois, plus ou moins enfoncée en terre, et dont le toit est couvert de nattes; elles ont jusqu'à 100 pieds de long, mais sans division intérieure. Elles servent à plusieurs familles.

Les indigènes étaient alors occupés à pêcher et à sécher le saumon, qui remonte dans la Columbia et ses affluens avec une abondance inconcevable. Après l'avoir séché sur des échafauds, ils le pilent entre deux pierres, le serrent dans des paniers parfaitement serrés, et en font un aliment facile à conserver et à transporter : c'est le principal objet de leur commerce. Un peu plus loin, l'expédition rencontra la tribu des Pichkilpâs. Partout les Américains furent reçus avec amitié et sans appréhension. Une fois seulement l'arrivée du capitaine Clarke jeta l'alarme dans tout un village; et ses manières affectueuses, ses ca-

deaux, l'offre de fumer de la pipe, purent à peine dissiper leur effroi. Voici d'où elle provenait. Le capitaine avait tiré un héron blanc au vol. A peine les Indiens eurent-ils entendu ce bruit extraordinaire, qu'ils virent en même temps tomber l'oiseau et arriver l'officier américain. Lorsque voulant ensuite les tranquilliser, il alluma sa pipe avec un verre ardent, ils furent assez long-temps avant de pouvoir se persuader qu'il fût un homme, et s'imaginaient qu'il ne pouvait qu'être tombé des nues. A la chute du Pélican (à trois cent trente milles de l'embouchure de la Columbia), les Américains virent un lieu de sépulture assez extraordinaire ; c'était un hangar, dont le toit descendait jusqu'à terre de chaque côté. Ce bâtiment avait 60 pieds de long sur 12 de large. Les morts y gissaient enveloppés dans des couvertures de cuir, et étaient posés à plat sur le plancher.

Ici l'expédition abandonna la plaine. La Columbia coule à travers une chaîne de collines, et les chutes se succèdent de distance en distance. A trois cent soixante-dix-neuf milles, on traverse les grandes chutes de la rivière, dont la hauteur totale est de 37 pieds, mais dont la plus grande cascade n'a que 20 pieds d'élévation. Grâce à une heureuse

disposition du terrain, on put faire passer les canots vides en les retenant avec des cordes; en sorte que l'on n'eut que les effets à transporter. Un peu plus loin, la rivière est resserrée entre des rochers, qui, sur un demi-mille de longueur, ne lui laissent qu'un canal d'environ 8 toises de large; l'eau s'y agite et tourbillonne d'une manière effrayante. Ce détroit fut heureusement franchi, ainsi qu'un autre moins resserré, mais six fois plus long. Les embarcations éprouvèrent cependant de fortes avaries. Les indigènes eux-mêmes, quoique excellens canotiers, furent étonnés de l'audace des Américains.

Enfin parvenus à quatre cent cinquante milles, et après avoir traversé le territoire de quatre nations différentes, l'expédition passa les grandes chutes, fit encore vingt-six milles, et arriva dans la plaine, là où le flux de la mer commence à se faire sentir. De ce point jusqu'à son embouchure on compte environ cent quatre-vingts milles.

Arrivés le 2 novembre au-dessous des chutes, nos voyageurs se trouvèrent sur une rivière d'un mille et demi à deux milles de large, dont le courant paisible les entraînait doucement au milieu d'une contrée boisée, d'un sol riche, et à l'abri des inondations,

quoiqu'en général assez plat. Quelques coteaux seulement en varient l'uniformité. L'expédition faisait à peu près quinze milles par jour. Le 8 elle aperçut la mer au loin, et se croyait déjà au terme de ses recherches ; mais il ne devait pas en être ainsi.

Assaillie tour à tour par d'abondantes pluies et par les vents, qui soulevaient les vagues à une hauteur prodigieuse, elle eut beaucoup à souffrir. D'un côté, elle ne pouvait s'aventurer plus avant dans d'aussi frêles barques ; et de l'autre il fut impossible de trouver un abri, et à qui que ce fût de chasser. On n'avait pour manger que du poisson sec, et pour boire qu'un peu d'eau de pluie ; et à peine pouvait-on soustraire les canots à l'impétuosité des marées, et les préserver des arbres que le courant jetait sur le rivage. Le capitaine Clarke essaya de gravir un coteau, au pied duquel l'expédition s'arrêta ; mais il était couvert de broussailles, et si escarpé qu'il ne put parvenir au sommet. Les voyageurs furent jusqu'au 15 dans cet état ; heureusement que les Indiens, meilleurs marins qu'eux, traversaient la rivière au milieu des vagues, et venaient leur vendre du poisson et des racines de sagittaire, qu'ils appellent *Wapatou*, et qui forment toute leur nourriture ordinaire.

Les habits de peau de nos voyageurs étaient mouillés et déchirés, et qui pis est, la plupart de leurs marchandises détériorées. Après avoir fait diverses tentatives inutiles pour s'établir, ils passèrent de la rive septentrionale à la rive méridionale, où ils espéraient trouver plus de gibier. Mais ce ne fut que le 8 décembre, après un mois de pluie continuelle, qu'ils parvinrent à construire au bord de la rivière Clatsop, au milieu de la tribu de ce nom, les huttes où ils se proposaient de passer l'hiver; encore furent-elles à peine habitables quinze jours après, par suite du temps affreux qu'il faisait. Ils y restèrent néanmoins jusqu'au 23 mars.

La saison ne leur permit guère de faire des excursions. Toutefois le capitaine Clarke pénétra à trente-cinq milles au sud chez les Killamackos, et y acheta du lard d'une baleine qui y avait échoué quelque temps auparavant. Sacajavée voulut le suivre pour avoir la satisfaction de contempler l'Océan, qu'elle n'avait fait qu'apercevoir des bords de la Columbia. Nos voyageurs passèrent leur hiver à chasser, à trafiquer avec les Indiens, qui leur vendaient le plus cher qu'ils pouvaient leurs racines et leurs poissons, et à fabriquer du sel pour leur consommation.

Le moment fixé pour leur départ se trouvant précisément être l'époque à laquelle les bâtimens européens reparaissent dans ces passages, ils furent privés des ressources qu'ils auraient pu se procurer au moyen de leurs lettres de crédit. D'un autre côté, le saumon ne se montrait pas encore; et les élans, dont la chair avait jusque là fourni à leur subsistance, commençaient à s'éloigner. Tout cela, joint à l'oisiveté de la vie sédentaire, et peut-être à un peu d'ennui, eut une fâcheuse influence sur la santé de presque tous les individus composant l'expédition.

Ils vécurent constamment en très-bonne intelligence avec leurs voisins, tout en se défiant de leur inclination au vol, à laquelle la tribu des Chinous paraissait particulièrement adonnée; et en partant ils laissèrent leur fort, c'est-à-dire leurs baraques de planches entourées de palissades, à celui des chefs qui s'était montré le plus disposé à leur rendre service.

Tout leur faisait présumer que leur retour serait long et pénible. Comme il était impossible de remonter jusqu'au point où l'on s'était embarqué, il fallait se procurer des chevaux; et malheureusement on n'avait presque plus d'objets d'échange. On manquait surtout de

rassades bleues, le meilleur article que l'on puisse porter dans ces contrées, parce qu'on en avait échangé une grande quantité contre des peaux de loutre de mer.

Le climat de Columbia est beaucoup plus tempéré que celui des États-Unis, et se rapproche de celui des côtes d'Europe qui sont sous la même latitude. Il n'y eut que peu de gelée pendant le séjour que les Américains y firent. La neige ne tomba qu'une seule fois, et ne dura pas plus de huit jours. Dans le plus grand froid, le thermomètre n'est pas descendu à plus de 7 degrés (de Réaumur) au-dessous de zéro. Quoiqu'il soit assez difficile de juger de la température par un aussi petit nombre d'observations, les dires uniformes des habitans prouvent cependant qu'elle ne s'écarte guère des données fournies par le capitaine Lewis. On ne peut pas non plus rien inférer de la salubrité du climat, du mauvais état de la santé des individus composant l'expédition, parce qu'ils avaient déjà éprouvé de très-grandes privations avant d'y arriver. Beaucoup d'entre eux furent malades; mais ils se rétablirent assez facilement au printemps. Toutefois on doit remarquer qu'en général les indigènes, surtout en se rapprochant des Rocky-Mountains, ont les dents mauvaises,

et les yeux faibles; on y voit aussi beaucoup de borgnes, et la cécité est commune parmi les vieillards.

Les racines alimentaires que fournit le pays sont celles d'une espèce de cardire (*dipsum*) qui a un pied de long sur un pouce de diamètre, et qui est douce et charnue ; celle d'une fougère, qui est de la grosseur du doigt et très-longue, et enfin celle du fenouil, qui a le goût de la carotte. On mange aussi les bulbes d'une espèce de jonc, ou plutôt d'une plante de la famille des orchidées. La réglisse est commune ; mais c'est le Wapatou qui leur fournit le mets le plus sain et le plus abondant. Il faut ajouter à ces ressources différens fruits à baies, dont quelques-uns n'ont point d'analogues en Europe.

Les forêts sont peuplées de superbes bois de construction. On y a vu un sapin de 42 pieds de circonférence, et de 300 de hauteur, dont 200 sans une seule branche.

Les seuls animaux qui existent dans la Columbia sont le chien et le cheval. Le premier est d'une petite taille et de couleurs variées ; il a le museau pointu, les oreilles droites, et paraît être indigène. Les chevaux sont venus de l'Amérique espagnole, et ont conservé toute la beauté du type andalous.

Les autres individus du règne animal sont: 1° l'ours blanc, que l'on devrait appeler plutôt l'ours tacheté, le plus grand et le plus féroce de son espèce, après l'ours polaire, et que l'on distingue de l'ours noir par la longueur de ses talons; quatre espèces de daims, l'élan, l'argalie, l'antilope, les brebis sauvages, dont la laine grossière est mêlée de poil; le lièvre, le lapin, le castor, la loutre ordinaire, et celle de mer; et enfin le phoque. La chair et la peau de ces différens animaux servent aux indigènes pour leur nourriture et leurs vêtemens. La fourrure du castor et de la loutre de mer sont encore pour eux des objets de commerce et d'exportation, de même que celle du chat-tigre, du renard argenté, et de la panthère. On trouve encore une grande variété d'écureuils, des rats et des souris. Tous ces animaux ont pour ennemis non-seulement l'homme, mais trois espèces de loups, cinq de renard, le raton, le blaireau, le putais, etc. Le buffle ne passe point les Rocky-Mountains.

Il n'y a point de volaille, mais on trouve plusieurs espèces de coqs de bruyère, des faisans, et une grande variété d'autres genres. Le plus gros animal de cette classe est le busard, qui a jusqu'à 9 pieds d'envergure, et près de 4 pieds de l'extrémité du bec à celle des pates.

Le saumon et la truite saumonée sont les poissons les plus communs. La mer jette sur les côtes des baleines et des esturgeons. On pêche souvent l'anchois à l'embouchure de la rivière, et son arrivée périodique, qui précède celle du saumon, est une des grandes époques de l'année chez ces peuples. Ils sèchent l'anchois ainsi que le saumon, mais sans le piler comme ce dernier. Le serpent à sonnettes est le seul animal venimeux qui habite ces contrées.

La saison pendant laquelle nos voyageurs y sont restés ne leur a pas permis de voir d'autre insecte que la puce, qui y est multipliée au point d'obliger quelquefois les Indiens eux-mêmes à changer de logemens, et à démolir leurs maisons pour s'en débarrasser.

En remontant la Columbia, ils revirent les tribus qu'ils avaient déjà visitées, ainsi que quelques autres qui leur étaient inconnues. Au nombre de celles-ci étaient les Quatla-Potlers, que nous ne citons que pour faire remarquer que le son de *tl*, si commun dans la langue aztèque des Mexicains, se retrouve dans beaucoup de mots des idiomes de Columbia. La seule reconnaissance importante qu'ils se permirent, fut celle de l'île de Wa-

patou, ainsi nommée de la quantité de sagittaire qu'elle produit, et qui est formée par deux bras de la Multonah. Le capitaine Clarke, voulant dans cette excursion se procurer du wapatou, alla en acheter dans une cabane où on lui en refusa. Il se tut, mais jeta sans affectation dans le feu un morceau de mèche à porte-feu. L'éclat soudain de la flamme décida aussitôt les habitans à consentir à tout ce que voulut le capitaine, avec qui ils fumèrent ensuite.

Tous les peuples de cette contrée, Aatsofs, Chinaoues et autres, se ressemblent quant au physique, aux usages, et à leur manière de se vêtir de peaux ou de nattes.

Ils sont d'une petite taille, mal faits, et leur aspect n'a rien de prévenant. Leurs pieds sont plats, leurs chevilles grosses, leurs jambes arquées, ce qui vient en partie de ce qu'ils sont constamment assis sur leurs talons. Leur peau est brun-cuivré, comme celle de tous les Américains, quoique la teinte en soit plus claire que dans les États-Unis. Leur bouche est large, leurs lèvres épaisses, leur nez gros et plat, leurs yeux noirs. Mais l'aplatissement artificiel de leur front est ce qu'il y a de plus remarquable dans leur physionomie.

Leurs habits se composent de peaux et de

tissus. Ils fabriquent des draps étroits et grossiers, avec la laine de leurs moutons sauvages; mais ils tressent des nattes de racines et d'écorce d'arbre avec une grande perfection. C'est de ce tissu que sont faits leurs chapeaux, les ceintures des femmes et les ustensiles de ménage, dont la finesse est telle, que l'eau en passe pas à travers.

Les femmes seules se tatouent. De tous les ornemens, les rassades bleues sont ce qu'elles préfèrent davantage; elles emploient aussi des coquillages.

Les Columbiens sont questionneurs, bavards; ils ont l'esprit subtil, et une grande force de mémoire. Ils aiment les fêtes; mais quoique ordinairement de bonne humeur, ils ne sont jamais ce que l'on peut appeler gais. Ils aident les femmes dans leurs travaux; aussi celles-ci sont-elles plus considérées que chez les autres tribus sauvages. Mais leurs mœurs n'en sont pas plus pures pour cela. Nous devons ajouter qu'ils ont aussi le plus grand soin des vieillards, et ne les abandonnent jamais. Leurs demeures sont de vastes hangars couverts en nattes, tantôt creusés dans le sol, tantôt élevés au-dessus, et partagés par des cloisons, ou ne formant qu'une seule salle. Chaque village est composé de deux ou trois de ces baraques.

Les cadavres des morts sont ordinairement renfermés entre deux canots placés dans des endroits couverts. Nous remarquerons à cet égard qu'il ne paraît pas que l'inhumation proprement dite soit pratiquée nulle part chez eux.

Les nombreuses tribus qui occupent ce pays vivent en paix. Leurs chefs sont ceux qui, dans chaque village, ont le plus d'influence. Leur obligeance et leur popularité sont le seul fondement de leur autorité, qui toutefois ne va pas au delà du droit de réprimande.

Les habitans de Columbia, sont comme tous les sauvages, enclins au vol, à la filouterie, et mettent dans leurs transactions commerciales une grande subtilité. Ils savent surfaire leurs denrées, et mésoffrir celles qu'ils veulent acheter, tout aussi bien que les marchands les plus entendus des états de l'Est.

A leur retour, les Américains, se trouvant moins bien pourvus, rencontrèrent en général moins d'affabilité chez les indigènes, qui tentèrent même plusieurs fois de les voler à force ouverte; et ce ne fut qu'en faisant bonne contenance qu'ils évitèrent la perte du peu de marchandises qui leur restaient. Ils arrivèrent au pied des chutes le 10, après avoir constaté l'élévation d'un rocher isolé qui est au bord de la rivière, et qui a 700 pieds de

haut. Ils franchirent les chutes avec beaucoup de difficultés, et y perdirent une de leurs pirogues.

Des chutes aux passes, la Columbia a d'un demi à trois quarts de mille de largeur, mais presque point de courans. Nos voyageurs y remarquèrent plusieurs gros pins debout dans des endroits où il y avait alors trente pieds d'eau, mais il n'y en a jamais moins de dix. Comme ces arbres ne pouvaient pas avoir crû dans cette position, la seule explication raisonnable qu'ils crurent pouvoir donner de ce phénomène, c'est qu'à une certaine époque, que l'apparence des arbres peut faire estimer à une vingtaine d'années, quelque éboulement de rochers des collines qui bordent la rivière, aura obstrué les passes, étroites à l'endroit des chutes, et obligé la rivière à se répandre dans les bois.

L'expédition ne put remonter les passes avec les canots, ni même les pirogues. Il fallut acheter des chevaux pour le transport des bagages par terre, des chiens pour la subsistance des individus, et jusqu'à du bois pour faire la cuisine, et pour bivaquer. Heureusement que les peaux des animaux que nos explorateurs avaient tués durant leur hivernage, leur fournirent quelques moyens supplémen-

taires d'échange. Mais l'un des grands inconvéniens qu'ils éprouvèrent, c'est qu'ils étaient obligés chaque soir d'abandonner les chevaux dans les pâturages, et que l'on avait beaucoup de peine à les retrouver le lendemain matin.

Ils furent très-amicalement reçus par une tribu des Wollawollahs. Ceux-ci paraissaient avoir été très-heureux dans leur chasse d'hiver; car tous, et surtout les femmes, étaient beaucoup mieux mis que lorsqu'ils les virent la première fois. Leurs ornemens sont semblables à ceux que portent les nations situées au-dessous d'eux. Ils ont les cheveux coupés sur le front; mais ils font passer ceux de derrière en avant par-dessus chaque épaule. Quelques-uns portent des tresses derrière les oreilles; d'autres une houppe sur le devant de la tête. Le capitaine Lewis fait l'éloge des chevaux de cette contrée; mais il accuse les Indiens de les traiter avec cruauté. Ils les mènent très-vite, et ne cessent jamais de les monter, quoique ces pauvres animaux soient presque toujours blessés par leurs selles grossières et mal faites; aussi n'offrent-ils tous qu'une plaie depuis le garau jusqu'à la croupe. On les mange quelquefois, mais seulement dans la dernière urgence. Nos voyageurs con-

viennent d'ailleurs que de tous les Indiens qu'ils ont eu occasion de voir depuis leur départ des États-Unis, les Wollawollahs sont les plus hospitaliers, les plus honnêtes et les plus sincères.

De chez cette tribu, ils continuèrent à descendre la rivière, et arrivèrent bientôt chez les Choppunishs, dont l'un des chefs, ayant entendu parler de leur retour, était venu au-devant d'eux accompagné de dix des siens. Les faibles approvisionnemens de nos voyageurs se trouvant consommés, ils éprouvèrent d'assez grandes privations, d'autant plus que le petit nombre d'habitans qu'ils trouvèrent sur leur route, presque aussi au dépourvu qu'eux-mêmes, ne purent leur être que d'un médiocre secours. Ils rencontrèrent toutefois un Indien dont la générosité les surprit. Il fit présent au capitaine Clarke d'une très-belle jument, et ne demanda en retour qu'une fiole d'eau pour les yeux. « L'automne précédent, lorsque l'expédition était campée à l'embouchure de la rivière Choppunish, on nous avait amené, dit le capitaine Lewis, pour tâcher de le soulager, un homme qui souffrait d'une douleur dans la cuisse et au genou. Lorsque nous le revîmes, il nous parut guéri, quoiqu'il y eût déjà quelque temps

qu'il n'avait marché. Quoi qu'il en fût, le capitaine Clarke crut devoir lui administrer une nouvelle friction sur la partie malade, et lui donna un liniment volatil pour continuer l'opération, lequel accéléra ou du moins ne retarda pas la cure. Cet homme, en reconnaissance, chanta partout nos louanges; et notre réputation comme médecins s'accrut encore par l'efficacité d'une petite quantité d'eau pour les yeux que nous distribuâmes en même temps. Nous sommes assez satisfaits de cette nouvelle manière de nous procurer quelques subsistances, d'autant plus que les indigènes ne veulent pas nous donner des vivres, à moins que nous ne leur donnions des marchandises; et ce que nous en avons est maintenant peu de chose. »

Dans un village où résidait un des chefs de la nation, appelé Nishepakeouk (Nez Coupé), et où la renommée avait déjà publié leurs succès, ils trouvèrent une cinquantaine de malades réunis. Un chef, dont la femme avait un abcès dans le dos, leur promit un cheval s'ils parvenaient à calmer ses douleurs. Le capitaine Clarke, qui était l'opérateur en titre, ouvrit en conséquence l'abcès, y introduisit une tente, et le pansa avec du basilicon. Il distribua aussi quelques doses de fleur de

soufre et de crême de tartre, en indiquant leur usage. Outre cette femme, qui se trouva beaucoup mieux le lendemain de l'opération, nos voyageurs eurent affaire à une foule d'autres patiens, la plupart affligés de maux d'yeux; ce qui leur procura des vivres en assez grande abondance.

Le 2 mai, ils arrivèrent chez Cheveux Tressés, le chef choppunish à qui ils avaient confié leurs chevaux, et se mirent aussitôt à la recherche des selles et autres objets qu'ils avaient enfouis. Le lendemain Cheveux Tressés revint avec à peu près la moitié des selles, et une certaine quantité de poudre et de plomb. Peu après les Indiens ramenèrent vingt et un de leurs chevaux, le plus grand nombre en bon état. Arrivés le 10 chez un chef nommé Funnachemoutoult, où ils virent déployé un drapeau qu'ils lui avaient donné à leur passage, les voyageurs obtinrent quelques racines, et deux jeunes chevaux gras, l'un desquels ils tuèrent afin de manger un peu de viande.

Les capitaines Lewis et Clarke ayant remercié les principaux chefs, et les trouvant favorablement disposés, crurent le moment opportun de leur faire connaître quelles étaient les intentions du gouvernement amé-

ricain à leur égard. Ils tracèrent à cet effet, sur une natte, avec un morceau de charbon, la position relative de leur pays; ils parlèrent de la nature et de la puissance de la nation américaine; de son désir de maintenir la bonne harmonie qui existait entre elle et ses frères rouges; et enfin du projet qu'elle avait de fonder sur leur territoire des établissemens pour leur défense et leur bien-être.

Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés que les officiers américains parvinrent à faire comprendre tout cela aux chefs choppunishs; et on le concevra sans peine, quand on saura que d'abord ils étaient obligés de le dire à un de leurs hommes, qui l'interprétait en français à Chaboneau; celui-ci le traduisait ensuite en minnetari à sa femme, qui, à son tour, le rendait en chochonis à un jeune prisonnier de cette nation, lequel enfin le transmettait aux Choppunishs dans leur propre dialecte.

Les deux capitaines eurent encore une fois occasion d'exercer ici leurs talens en médecine, et se virent obligés de donner des consultations à une foule d'individus attaqués d'affections scrofuleuses, de rhumatismes, de maux d'yeux, etc.

Le jour suivant, les chefs indigènes tinrent un conseil, où, malgré les cris et les contor-

sions des femmes, qui voyaient avec peine l'alliance que l'on était sur le point de conclure, il fut résolu que l'on acceptait les propositions faites par les officiers américains; après quoi quelques nouveaux présens ayant été faits de part et d'autre, ces derniers firent savoir qu'ils désiraient traverser la rivière, afin d'établir un camp dans une position convenable pour y attendre la fonte des neiges; les Indiens promirent de leur fournir un canot à cet effet, et tinrent leur promesse.

Après un séjour d'environ un mois dans cet endroit, nos voyageurs résolurent de se remettre en route. Le 14 juin, ils levèrent en conséquence leur camp, et se dirigèrent vers le Missouri, sans vouloir attendre une assemblée générale des Choppunishs, qui devait se tenir douze jours plus tard, et qui leur aurait fourni des guides.

Le 16, ils arrivèrent à Hunpry-Creek, et firent le lendemain sept milles. Ils se trouvaient alors au milieu des neiges amoncelées à une assez grande profondeur, hors d'état de reconnaître la route qu'il fallait suivre, et n'ayant d'autre perspective, s'ils s'égaraient, que de mourir de faim, de froid et de fatigue, eux et leurs chevaux. Dans une semblable conjoncture, ce qu'il y avait de plus sage à

faire était de revenir sur ses pas, et ils le firent. Pendant cette marche rétrograde, ils consommèrent leurs petits approvisionnemens, et se virent dans la nécessité de séjourner quelques jours de plus dans les marais de Quasmash, pour se procurer un peu de gibier.

Enfin le 24 juin, c'est-à-dire six semaines après leur arrivée chez Cheveux Tressés, ils se mirent une seconde fois en devoir de continuer leur voyage, sous la direction de plusieurs guides.

Ils remontèrent la Couscouski jusqu'à sa source, et le 1er juillet arrivèrent à la branche de la rivière Clarke, au même endroit qu'ils avaient précédemment appelé le Repos du voyageur. Là, ils se séparèrent en deux bandes. Le capitaine Lewis, avec neuf hommes, se rendit directement aux chutes du Missouri, en remontant la rivière Cocalahisti, à la source de laquelle il franchit une des dernières chaînes des Rocky-Mountains, et se trouva dans les versans de la Deaborn et de la Médecine, qui tombent dans le Missouri, au-dessus des cataractes, où il arriva le 17. Il y laissa quelques hommes pour reprendre les marchandises qu'ils avaient cachées, et qui avaient été un peu endommgées à la suite d'une inondation; et avec trois chasseurs seulement, il alla re-

connaître les sources de la rivière Maria, celle qu'en remontant la rivière ils avaient prise pendant quelque temps pour le Missouri. Ils en suivirent les bords avec attention. Le 26, ils rencontrèrent un parti de huit Indiens Pakis, au Minnetarris du fort Prairie. Leur première entrevue fut amicale, et ils bivaquèrent même ensemble, mais dès le 27 au matin, les naturels les attaquèrent simultanément. Ils cherchèrent à leur enlever leurs armes et leurs chevaux, et avaient déjà réussi à s'emparer de deux fusils. Il n'y eut alors d'autre parti à prendre que de combattre. Le succès ne fut pas long-temps douteux. Les Américains mirent bientôt en fuite les Minnetaris, qui perdirent deux hommes, et ne purent emmener qu'un seul cheval appartenant aux Américains, qui, de leur côté, en prirent quatre. Comme la tribu était dans le voisinage, le capitaine Lewis, appréhendant d'être poursuivi, se retira en toute hâte avec ses hommes, et fit quatre-vingt milles le premier jour. Les soldats étaient d'avis de passer le Missouri tout de suite, et de rejoindre leurs compagnons par l'autre rive. Le capitaine, au contraire, craignant pour ces derniers, se décida à aller directement à leur rencontre, quelque dangereuse que fût d'ailleurs cette

marche. Après avoir disposé ses soldats à se défendre jusqu'au dernier soupir, s'ils étaient attaqués, il continua sa route, et à vingt milles plus loin, ils retrouvèrent l'autre détachement, auquel s'en était réuni un second envoyé par le capitaine Clarke avec les canots qu'ils avaient laissés sur le Jefferson.

Parvenus au-dessous des chutes, le capitaine Lewis abandonna ses chevaux, s'embarqua le 29, et descendit avec rapidité jusqu'à l'embouchure de la Roche-Jaune, où il arriva le 28 avril. Deux jours après, il fut blessé accidentellement par un de ses chasseurs, qui, le prenant pour un élan, à travers les broussailles, lui perça la jambe d'une balle. Pendant ce temps le capitaine Clarke avait atteint la rivière Jefferson. Il n'avait pas cherché les Chochonis, et il paraît que Sacajavéa même ne s'en mit pas beaucoup en peine. Il arriva le 8 juillet là où les canots avaient été coulés à fond, et leurs effets enfouis. Tout fut disposé pour se mettre en marche, et une partie du détachement fut embarquée sur les canots, tandis que le capitaine, avec dix hommes et Chaboneau, se dirigèrent à cheval vers la rivière de la Roche-Jaune. Ils y parvinrent le 15 juillet, n'ayant quitté que le 13 les bords du Jefferson. Il n'y

a que dix-huit milles d'un des points navigables des affluens de ces rivières à ceux de l'autre. Tout l'espace qui les sépare n'est qu'un plateau peu ondulé, qui paraît fertile, et où l'on trouve par intervalle des bosquets considérables de pins à larges feuilles. Ils côtoyèrent la rivière pendant trois jours. Le 18, un des hommes s'étant grièvement blessé à la jambe, et ne pouvant supporter le cheval, le capitaine Clarke se décida à faire le reste de la route en canots. La veille du jour où il s'embarqua, la moitié de ses chevaux disparurent, probablement volés par les Indiens. Il en restait vingt-six, que trois hommes devaient conduire; mais deux jours après son départ, ils furent volés aussi, et leurs gardiens s'embarquèrent à leur tour dans des espèces de canots plats, faits d'une peau de bison montée sur un châssis de branches de saule.

La Roche-Jaune est large et peu profonde. La vélocité de son courant, assez peu rapide, ne peut être évaluée qu'à quatre milles et demi par heure dans l'endroit où ils s'embarquèrent, et de trois et demi au confluent de la rivière Argalie ou *Bighorn*. Elle diminue ensuite graduellement de vitesse jusqu'aux chutes de Wolf au-dessous desquelles elle n'est plus que de deux milles par heure. Le fond

est de cailloux dans sa partie haute, et de sable dans sa partie basse. Cette rivière est d'ailleurs d'une navigation facile. Le pays est en général assez plat; seulement le 25 juillet, le capitaine Clarke vit au milieu de la plaine, à deux cent cinquante pas de la rivière, un rocher entièrement isolé. Il a 200 pieds de haut, et est escarpé de trois côtés et d'un accès difficile par le quatrième : le capitaine Clarke le nomma la colonne de Pompée. Les Indiens en ont couvert la base de figures, et ont élevé sur le sommet deux tas de pierres. Le 3 août, le capitaine Clarke arriva au confluent de la rivière de la Roche-Jaune et du Missouri, où il avait déjà campé.

Le rivière de la Roche-Jaune, depuis le point où le capitaine Clarke l'a reconnue, est navigable sur une étendue de huit cent trente-sept milles. Elle n'a pas de fortes chutes, ni de bancs de sable mouvans. Sa rapidité est de quatre milles par heure près des montagnes, et près de son confluent de deux milles seulement.

Le rendez-vous des deux détachemens était au confluent des deux rivières. Mais la chasse y était si peu abondante, les moucherons si importuns, que le capitaine Clarke fut obligé de descendre plus loin. Il ralentit un peu sa

navigation, et fut enfin rejoint le 23, un peu au-dessus du fort Mandan, par le capitaine Lewis qui avait été blessé la veille, comme nous avons déjà eu occasion de le remarquer. Après s'être un peu reposé, toute l'expédition, excepté Chaboneau et sa femme, qui, malgré toutes les instances des capitaines Lewis et Clarke, voulurent rester chez les Mandans, et un soldat nommé Colter, que des chasseurs de castors persuadèrent de les suivre dans le haut Missouri et sur la Roche-Jaune, se rembarqua, et arriva heureusement à Saint-Louis le 23 septembre 1806, après une absence de deux ans, quatre mois et neuf jours, pendant laquelle ils avaient parcouru plus de neuf mille milles.

Colter, après s'être séparés de ses compagnons de voyage, hiverna chez les Mandans, et l'année suivante remonta la Roche-Jaune avec ses chasseurs de castors. Ils pénétrèrent ensemble jusqu'aux Rocky-Mountains, et en franchirent la première chaîne. La rivière traverse celle-ci sans aucune chute. Au-dessus ils trouvèrent le lac d'Eustis, où elle prend sa source, et ne cherchèrent pas à traverser la chaîne entière.

Ils continuèrent leur chasse pendant plusieurs années. Au printemps de 1810, Colter

se trouvant avec un de ses compagnons nommé Potts, sur la rivière Jefferson, ils furent un jour surpris par les Pâkis ou Minnetaris du fort Prairie, les mêmes qui avaient perdu deux des leurs dans la tentative qu'ils avaient faite contre le capitaine Lewis. Potts se défendit, tua un des Indiens, mais tomba bientôt criblé de coups. Colter ayant été dépouillé, les Indiens délibérèrent quelque temps sur son sort. Ils voulaient d'abord le faire servir de but en tirant à l'arc; mais le chef trouva plus divertissant de le prendre à la course. Il lui donna en conséquence trois ou quatre cents pas d'avance, et lui dit de se sauver s'il pouvait. Pour arriver à la rivière, Colter avait à traverser une plaine de six milles d'étendue, couverte de figuiers d'Inde, dont les épines déchiraient ses pieds nus; mais le sentiment de sa conservation lui donna des ailes. A peu près à moitié chemin, s'étant aperçu qu'il n'était plus suivi que par un seul Indien qui n'était pas à plus de cent pas de lui, il redoubla d'efforts; malheureusement il fut saisi dans ce moment d'une hémorragie nasale qui, dans un instant, le couvrit tout entier de sang. Néanmoins il ne s'arrêta pas, et il n'était plus à peu près qu'à un mille de la rivière, quand il entendit distinctement

les pas de son antagoniste. Colter fit alors machinalement volte-face. L'Indien, non moins épuisé de fatigue que lui, et peut-être épouvanté de le voir dans un aussi affreux état, laissa tomber plutôt qu'il ne lança son javelot, qui se brisa dans la terre. Colter en ramassa la pointe, et continua à fuir. Il atteignit enfin la rivière, et y ayant plongé sur-le-champ, il la traversa, et alla se cacher sous un radeau qui se trouvait par hasard arrêté à une petite île, près de la rive opposée. Les Indiens, l'ayant inutilement cherché, renoncèrent au bout de quelque temps à le trouver.

Dans la crainte où il était d'être découvert, Colter resta caché sous le radeau toute la journée. A la nuit il s'abandonna au courant, et après avoir nagé quelque temps il prit terre, et suivit les rives du fleuve. Entièrement nu, par un soleil brûlant, les pieds percés de toutes parts par les épines, on se figure aisément tout ce que cet infortuné eut à souffrir. Il n'avait aucun moyen de chasser, et se trouvait en outre à sept journées au moins du premier endroit habité, c'est-à-dire d'un établissement que les États-Unis avaient récemment formé au confluent de la rivière de la Roche-Jaune et de celle de Bighorn. Tout autre qu'un chasseur américain aurait dé-

sespéré de son sort ; mais Colter poursuivit sa route, vivant des racines de la psoralée, comestible, et arriva au fort le septième jour.

M. Bradbury n'a pu pénétrer aussi loin que les capitaines Lewis et Clarke ; mais son voyage est d'une date plus récente (il a eu lieu de 1809 à 1811), et renferme quelques nouveaux détails à ajouter aux renseignemens obtenus par les intrépides officiers américains.

Une des plus singulières coutumes des Osages, tribu dont il a déja été question, c'est de se lever tous les jours avant l'aurore pour pleurer leurs morts. Les hommes sortent à cet effet de leurs demeures, mais les femmes restent chez elles. Chaque pleureur s'appuie sur un tronc d'arbre, et pousse, pendant une vingtaine de secondes, un cri élevé et soutenu, qui se termine tout à coup par un murmure bas et entrecoupé de sanglots.

Lorsque les Osages vont à la guerre, ils observent attentivement la conduite des jeunes gens qui font leurs premières armes. Si ceux-ci possèdent les qualités qui conviennent à des militaires, on les admet dans les rangs des guerriers, ou des hommes courageux, comme ils disent dans leur langue. Mais s'ils manifestent le moindre signe de lâcheté, ils sont aussitôt forcés de se revêtir d'habits de

femme, et cette sentence une fois portée est irrévocable, à moins qu'ils ne trouvent quelque occasion de se réhabiliter. Dans cet état de proscription, ils ne peuvent plus être reçus dans la société des hommes, fréquenter les femmes, ni se marier; et ils sont obligés d'endurer sans se plaindre tous les mauvais traitemens que les guerriers jugent à propos de leur faire subir.

M. Bradbury vit dans le pays des Aricaros, un spectacle dont aucun voyageur n'a encore fait mention. En descendant le Missouri, il fut un jour frappé d'un bruit sourd qui augmentait à mesure que le courant le rapprochait du lieu de la scène. Celui-ci était une plaine immense couverte de plusieurs milliers de bisons. Les femelles paissaient réunies; les mâles, au contraire, combattaient avec acharnement. Chacun avait son adversaire. Leurs mugissemens, le bruit occasioné par le choc de leurs têtes, leurs piétinemens faisaient un bruit épouvantable. Un coup de fusil tiré au milieu des combattans, dont quelques uns n'étaient pas à plus de quatre-vingts pas, ne parut leur faire aucune impression. Le voyageur que nous citons est persuadé qu'il n'y a point de taureau anglais qui, pour la force et le courage, pût lutter avec un bison.

Les Aricaros chassent ce terrible animal avec l'arc et la flèche. Dès qu'ils aperçoivent une troupe de bisons, ils s'en approchent aussi près qu'ils peuvent, en ayant soin de se tenir sous le vent, afin de n'être pas découverts. Quand ils croient être assez près, ils lancent leurs chevaux au galop, chacun d'eux s'attachent à un bison qu'il tâche d'éloigner du troupeau. Ils tirent au galop, et s'ils pensent que la flèche ait fait une assez profonde blessure pour retarder la marche de l'animal et empêcher qu'il ne suive le troupeau, ils passent à un autre, jusqu'à ce que leurs chevaux soient hors d'haleine. Ils reviennent alors sur leurs pas, et achèvent de tuer les bisons qu'ils ont blessés.

Les chasseurs américains connaissent parfaitement les mœurs des animaux auxquels ils font la guerre. Ils citent différens traits d'intelligence et de sociabilité du castor, qui sont au-dessus de tout ce que nous savions encore. Par exemple, un vieux castor qui a échappé à une trappe ne s'y prend plus. Lorsqu'il parcourt un lieu où on en place ordinairement, il a soin de sonder le terrain avec un morceau de bois, et détend ainsi les piéges qu'on pourrait lui avoir préparés. On sait que la première opération de ces animaux, lorsqu'ils construisent une digue, est de couper

un arbre assez grand pour traverser le ruisseau qu'ils veulent barrer. On trouve souvent des arbres entamés par eux, et qu'ils ont laissés sur pied. On a remarqué à cet égard que l'entaille était toujours faite par de jeunes castors, et que les arbres ainsi abandonnés ne sont pas propres aux travaux de ces petites communautés.

Il y a dans ces contrées une espèce de daine qui échappe toujours aux chiens par sa vitesse. Elle abandonne à cet effet son faon; mais il ne court aucun risque, parce que deux glandes qu'il porte aux cuisses de derrière répandent une odeur telle, qu'aucun animal ne veut le suivre; ces glandes s'oblitèrent lorsqu'il est assez fort pour courir.

Le Merle, ce fameux chef des Mahas dont nous avons déjà eu occasion de parler, n'aimait pas plus la contradiction qu'aucun autre despote. Un marchand américain traversant son pays, le Merle prit dans sa pacotille tout ce qui lui fit plaisir sans rien payer. Toutefois, voulant indemniser le marchand, il ordonna à ses sujets d'apporter dans sa hutte toutes les pelleteries qu'ils avaient à vendre, et il les offrit à ce premier au prix qu'il voulut y mettre. Ce fut pour celui-ci la meilleure affaire qu'il eût jamais faite.

Voici la description que M. Bradbury donne d'un certain jeu qu'il vit jouer aux Indiens. Ils jettent dans une allée unie, de 9 pieds de large sur une longueur décuple, un petit rouleau de bois d'environ 5 pouces de diamètre. Lorsqu'il est à quelque distance, les joueurs lancent après, mais horizontalement, des morceaux de bois de 3 pieds de long, sur 4 pouces de large, traversés par un bâton en croix, pour qu'ils ne puissent pas rouler. Celui qui, dans un nombre de coups convenu, approche le plus du but a gagné.

Les sources salées sont extrêmement abondantes dans ces régions; mais dans quelques endroits, elles coulent sur le roc, au-dessous des terrains d'alluvion. Les Indiens ont trouvé le moyen de les faire remonter jusqu'à fleur de terre, en faisant des puits dans lesquels ils placent des arbres creusés, qui, en laissant un libre passage à l'eau salée, empêchent qu'elle ne se mêle avec l'eau de pluie.

M. Schoolcraft est le dernier voyageur qui ait remonté le Missouri. Il paraît que son principal but était de reconnaître les mines de la rivière James. Mais outre les renseignemens que sa relation fournit sur la géologie et la géographie, elle contient encore des observations fort intéressantes sur une espèce

d'hommes que peu de voyageurs ont été à même de fréquenter.

Il partit le 5 novembre 1818, de Potosi, capitale du comté de Washington, dans le territoire du Missouri. Cette petite ville, ou plutôt ce village, s'appelait autrefois la Mine à Burton. Elle est le centre des exploitations considérables de plomb qui se font dans cette contrée. Potosi est composé d'environ soixante-dix maisons outre les édifices publics, les moulins et les usines destinés à laver et réduire le minerai.

Le pays est fertile, et commence à être bien cultivé ; mais sa principale richesse est le plomb. On en a fondu en dix-huit ans, c'est-à-dire de 1798 à 1816, 9,360,000 livres, qui ont été portées par terre au Mississipi, et de là embarquées. Le minerai est une galène qui rend de soixante à soixante-dix pour cent de plomb métallique. On trouve cette galène dans un sol d'alluvion accompagné de sulfate de baryte, de pyrites, etc., et quelquefois aussi dans le calcaire primitif.

De Potosi, M. Schoolcraft se mit en route avec un compagnon de voyage, et se dirigea au sud-ouest. Ils avaient pour tout équipage un seul cheval qui portait leur bagage. Les côteaux, aux environs de Potosi, sont couverts

de terres, de fossiles, de tas de bois, de minerai, et à tout moment on a à craindre de tomber dans quelque puits de mine. La vue des villages, des champs cultivés, des bouquets de bois, des fonderies d'où s'élève une fumée épaisse et noire, offre un coup d'œil très-pittoresque.

L'apprentissage de la vie de chasseur fut un peu pénible pour nos voyageurs. Ils ne savaient ni charger leur cheval le matin, ni l'entraver le soir, ni choisir un campement, ni enfin se construire un abri.

Le 8, ils trouvèrent sur les bords de la Fourche à Courtois, un des affluens de la Merrimac, la cabane d'un chasseur. Il était absent; mais sa femme les reçut bien, et tout en causant leur prouva, avec le dédain de la supériorité, qu'ils n'avaient rien de ce qu'il fallait pour bien se tirer de leur entreprise; que leurs chaussures, leurs provisions, leurs habits, leurs fusils mêmes n'étaient pas ce qui convenait le mieux. Toutefois il était trop tard pour profiter de ses conseils. Cette bonne dame, outre ses avis, leur fournit encore des renseignemens très-étendus sur tout ce qu'ils avaient à craindre des Osages, dont elle leur cita avec détail les pillages, les meurtres, etc. Sur ces entrefaites, le mari absent depuis plu-

sieurs jours, revint, et accepta avec empressement la proposition que les jeunes voyageurs lui firent de les accompagner. Ils partirent en conséquence le même soir.

Le lendemain ils traversèrent plusieurs villages de Delawarès et de Chawanèses, où il ne restait que les femmes; les hommes étaient à la chasse. Ces tribus habitaient autrefois au bord de l'Atlantique. Un des états de l'Union porte le nom de cette première tribu, dont les malheureux descendans sont maintenant relégués à soixante milles au dela du Missisipi.

Le 10, ils se séparèrent de leur chasseur, qui, voyant des daims à tuer, se mit à les poursuivre, en promettant de les rejoindre. Ils se rendirent à la grotte à salpêtre d'Ashley. Dans toute l'étendue du pays qu'ils traversèrent, les bords des rivières étaient fertiles, et les terres hautes absolument stériles; ce qui fait dire à M. Schoolcraft, qu'elles seraient chères à trois *cents* (15 centimes) l'arpent.

La grotte d'Ashley, située au bord d'un petit vallon bordé à l'ouest par un mur de roche calcaire de 200 pieds de hauteur, renferme plusieurs cavernes, dont quelques-unes ne sont accessibles qu'à l'aide d'échelles. Elles fournissent du salpêtre que l'on trouve cris-

talisé dans les crevasses ; mais que l'on obtient en plus grande quantité par la lixiviation de la terre dont elles sont formées. Les arbres des environs procurent la potasse nécessaire pour la décomposition des nitrates terreux. Il y a sur les lieux une exploitation assez considérable de ce sel, dirigée par le colonel Ashley, de Potosi, qui l'emploie à la fabrication de la poudre. On n'y travaillait point au moment du passage de M. Schoolcraft. Cet établissement est à quatre-vingts-milles sud-ouest de Potosi.

Les voyageurs attendirent jusqu'au 14 leur chasseur, qui ne revint pas. Il avait tué un daim, puis un second ; et enfin il avait trouvé la chasse si belle, qu'il avait perdu la trace de ses compagnons, tirant toujours ce pauvre gibier, sans en manger la chair, ni même en enlever la peau. Il rentra le huitième jour chez lui.

Du 15 au 17, nos voyageurs suivirent la rivière, qui se dirige au sud-ouest. Dans les vallons, les criques, les roseaux, les ruisseaux leur rendaient le chemin aussi pénible que les cailloux, le défaut d'eau et de bois sur les hauteurs. Après s'être ainsi beaucoup avancés avec des peines plus ou moins grandes, mais continuelles, à raison de quinze à dix-huit

milles par jour, ils finirent par se trouver dans une position extrêmement critique. Ils n'avaient plus ni provisions, ni poudre, ni munitions, et de plus ne savaient où ils étaient. Ayant laissé momentanément leur cheval, ils allèrent à pied à la découverte. Le 30, après avoir fait quarante milles, ils trouvèrent un sentier frayé qui les conduisit à la cabane d'un M. Wells, située neuf milles plus loin. Cette cabane était ornée au dehors d'une prodigieuse quantité de peaux de toute espèce d'animaux, étendues fastueusement sur des perches comme autant de témoignages de l'opulence et de l'adresse du propriétaire.

Rien ne parut plus étonnant à des gens qui arrivaient d'un pays civilisé, que l'aspect de la demeure de M. Wells, laquelle consistait en une seule chambre. Les enfans de la maison, filles et garçons, étaient habillés de peaux grasses et crasseuses, qui leurs servaient à la fois de chemises, de robes et d'habits. Des carabines, des piéges à castors, des outres pleins de graisse d'ours et de miel sauvage, du bison fumé, des habits, des peaux, des graines, des ustensiles étaient indistinctement suspendus aux murs de bois de la cabanne, ou étendus sur le plancher. Ils trouvèrent pourtant à manger en payant, et achetèrent même quel-

ques provisions, qui leur coutèrent assez cher.

M. Wells leur ayant demandé des renseignemens sur le pays qu'ils venaient de parcourir, se décida à y aller chasser avec ses fils. Les voyageurs lui proposèrent de les reconduire où ils avaient laissé leur cheval; mais quoique ce fût sur sa route, il n'y consentit que moyennant un salaire, qu'il eut même la précaution de se faire payer d'avance. Il convint encore qu'avant de les quitter, il tuerait pour eux un daim, dont il garderait la peau.

Dans la soirée, les voyageurs voulurent causer avec leur hôtesse et les jeunes miss; mais il leur fut impossible d'engager la conversation. Ces dames ne savaient parler que de chasse; et hors les ours, les daims, les élans et les castors, elles manquaient d'expressions nécessaires pour tout autre entretien.

M. Schoolcraft et son ami, guidés par M. Wells et ses fils, retournèrent à leur ancien campement, où ils arrivèrent le 1er décembre, et où ils retrouvèrent leur cheval et leurs approvisionnemens. Les chasseurs n'ayant pas réussi à tuer un daim, partirent sans leur dire adieu. « Ces hommes, dit M. Schoolcraft, ne ressemblent à aucun être divin, humain, sauvage ou civilisé. Ils sont un composé de

tout ce qu'il y a dans le monde de dégoûtant, d'effrayant, de grossier et de cupide. »

Nos voyageurs se remirent en route en suivant les indications de M. Wells. Mais ils firent beaucoup plus de chemin pour se rendre aux établissemens formés sur la rivière Blanche, qu'il ne leur avait dit; car le 17, étant montés sur une hauteur, ils s'aperçurent qu'ils tiraient trop à l'ouest. Tournant bientôt au nord de cette large rivière, ils arrivèrent chez M. Mac Gory, autre chasseur qui y a fondé un établissement. Ils virent avec plaisir que celui-ci avait vécu ailleurs que dans les bois. Sa maison avait des cloisons; il possédait un moulin à bras, une culture de quelque étendue, une étuve à salaisons; et les vêtemens de sa nombreuse famille n'étaient pas uniquement composés de la dépouille des animaux.

M. Schoolcraft apprit de M. Mac Gory qu'il n'y avait pas de sûreté à remonter la rivière; que les Osages y commettaient des déprédations sur les chasseurs blancs, qu'ils retenaient même prisonniers; qu'ils étaient alors en guerre avec les Chérokis, que les États-Unis ont obligés à échanger le territoire qu'ils s'étaient réservé sur le Tenessé, pour un autre situé entre l'Arkansas et la rivière Rouge. Malgré ces renseignemens, nos voyageurs

n'en continuèrent pas moins leur route. M. Mac Gory ne voulut point accepter le prix de la généreuse hospitalité qu'il leur avait accordée.

Le 8 décembre, ils arrivèrent à la prairie du Pain de Sucre, ainsi nommée d'un côteau conique qui s'élève au bord de la rivière, à une très-grande hauteur; le terroir en est très-fertile. Quatre familles de chasseurs y étaient établies, et cependant il n'y existait pas encore de sentier pour communiquer d'une cabane à l'autre. A dix-huit milles plus haut, à l'embouchure de la crique du Castor, se trouvaient les deux dernières habitations de blancs.

La petite peuplade cultivait pour sa consommation du grain, mais elle n'avait aucune espèce de plante potagère. Le maïs, le froment et la graisse d'ours formaient, avec le miel sauvage, ses seuls approvisionnemens. La chasse suffit au reste. Elle est tout pour eux; elle constitue toute la richesse, tout le mérite d'un homme. Dès qu'un enfant sait tendre un piége à un castor, tuer un daim ou un bison, il est homme, et ne tarde pas à se marier. Du reste ils ont les mœurs, les habitudes, les vêtemens des sauvages. Comme eux, ils bravent la peine et la douleur, abhorrent le travail, et exercent l'hospitalité. Ils n'ont d'ail-

leurs ni école, ni culte, ni instruction, ni religion.

Leurs exportations consistent en fourrures, en miel sauvage, en graisse d'ours et en bison fumé; leurs importations, en sel, en couvertures de laine, en carabines et munitions, en haches et en pots de fer.

Les voyageurs se remirent en route le 11, mais ils s'égarèrent peu après. Cette circonstance leur fournit l'occasion de voir un phénomène assez singulier. A quelques pas d'eux, ils aperçurent une colonne de fumée de deux pieds de diamètre, qui s'élevait du milieu des rochers. S'en étant approchés, ils reconnurent que ce n'était qu'une vapeur chaude et humide qui s'exhalait du soupirail d'une caverne, le temps était alors froid, et même il gelait. M. Schoolcraft ayant eu la curiosité de descendre dans la caverne, pénétra dans une vaste grotte, qu'il ne put toutefois parcourir en entier, parce qu'elle ne recevait de jour que par l'étroite issue par laquelle il avait eu beaucoup de peine à s'introduire

Arrivés le 12 à la rivière du Castor, M. Schoolcraft et son ami y trouvèrent deux familles nommées Fisher et Hold, établies seulement depuis quatre mois, et dont les huttes n'étaient pas encore achevées. Les hommes

consentirent à les accompagner moyennant dix dollars et un cheval. Mais comme ils étaient obligés de descendre la rivière à une distance de cent milles pour chercher de la farine, ils convinrent que, pendant leur absence, les voyageurs s'occuperaient à terminer leurs habitations. Ceux-ci s'en acquittèrent à la satisfaction générale, et firent un plancher, des tables, etc. Pendant tout le temps que durèrent ces travaux, ils ne prirent de repos que le dimanche; ce qui surprit assez leurs hôtesses. M. Fisher avec lequel ils s'entretenaient un jour sur la religion, leur dit que quelques années auparavant, il avait été assez loin pour entendre un prédicateur méthodiste; qu'il avait trouvé qu'il ne raisonnait pas mal, mais que c'était payer trop cher le plaisir d'écouter parler un homme. La plupart de ces individus, à défaut de religion, croient avec une foi implicite à la sorcellerie, aux amulettes, etc. Par exemple mistriss Hold avait un bracelet auquel elle attribuait de grandes vertus, et M. Schoolcraft étant parvenu à y faire une petite réparation, elle en eut autant de reconnaissance qu'elle lui en avait témoigné quelques jours auparavant, pour l'avoir guérie d'une pléthore, au moyen de quelques pilules apéritives. Les enfans sont élevés dans la plus

grande liberté. Les garçons dans leurs querelles vont souvent jusqu'à se donner des coups de couteau, et on les en félicite comme d'une marque de courage. Les filles ne sont pas moins mal élevées. Elles ont le teint frais, et beaucoup d'embonpoint; ce que l'on peut attribuer à leur nourriture entièrement animale.

La justice est rendue parmi eux comme dans les pays sauvages. Quelque temps avant l'arrivée de nos voyageurs, un chasseur ayant volé le cheval d'un autre, celui-ci le tua d'un coup de fusil. Toute la bande se mit aussitôt à traquer le meurtrier, qu'après de longues recherches on finit enfin par découvrir. On tira dessus, et on lui cassa une épaule; mais il parvint à s'échapper.

Le 29 décembre, M. Schoolcraft et son ami continuèrent à s'avancer dans le pays. Ils traversent le lendemain trois camps d'Osages qui étaient abandonnés. Ces peuples entendent parfaitement la vie nomade. Leurs feux de bivacs, au lieu d'être faits comme ceux des blancs d'un tas de buches de bois vert, dont il n'est guère possible de s'approcher, sont entretenus de brindilles de bois sec. Il s'ensuit qu'ils se chauffent mieux avec moitié moins de peine, et une consommation

cinquante fois moindre. Les Indiens regardent le bois et le gibier comme leur propriété, et savent les ménager. Le chasseur blanc dévaste tout; il abat pour le plaisir d'abattre, et tue pour le plaisir de tuer. Un de ces hommes revenait un jour chez lui, pesamment chargé de la graisse et des peaux de cinq ours. Il passe au milieu d'un troupeau de bisons, dépose son fardeau, et en tue trois sans aucun motif. C'est la principal cause de la haine que les chasseurs rouges portent à leurs voisins, et on ne peut nier qu'elle ne soit juste.

Le 1er janvier 1819, nos voyageurs parvinrent à la mine de plomb. Ils reconnurent le minerai, composé de galène et de blinde, vérifièrent les différens gisemens, examinèrent les facilités que le local présentait pour l'exploitation; et après quatre jours employés à ces investigations, et même après un essai assez considérable pour fournir des balles aux chasseurs, ils songèrent à leur retour. Toutefois celui-ci fut retardé par la neige, qui, ayant couvert tous les sentiers, désorienta leur guide, qui les égara. Néanmoins ils arrivèrent le 8 sans accident.

Décidés à revenir à Potosi par un autre chemin, ils achetèrent un canot aux chasseurs,

et descendirent la rivière Blanche. Le pays qu'ils traversèrent est fertile et couvert d'arbres. On y remarquait çà et là quelques huttes de chasseurs déjà bâties, et quelques autres que l'on bâtissait. Ils rencontrèrent sur la rivière un marchand qui la remontait dans son canot. Ils lui demandèrent des nouvelles, mais il n'en savait aucune, et paraissait assez peu s'en soucier. S'étant ensuite informé s'il était question au congrès de l'admission de l'état de Missouri, dont il était citoyen, dans la confédération américaine, il répondit comme le font tous les individus de son espèce : « Je ne « m'enquiers pas de ces choses-là. » Nos voyageurs furent parfaitement reçus à leur retour, par M. Mac Gory, qui les félicita d'avoir échappé au danger de leur route. Il improuva hautement la conduite de Fisher et Holt, qui avaient, dit-il, indignement abusé de leur position, en les faisant travailler quinze jours à leurs cabanes. Sur ce qu'ils dirent du pays qu'ils avaient parcouru, le fils de Mac Gory se décida aussitôt à aller y chasser.

A quelques milles au-dessous de l'habitation Mac Gory, il existe plusieurs chutes très-difficiles, formées par une roche calcaire qui contient des filons de galène. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce sont des restes

de fourneaux et de traînées métalurgiques que l'on trouve dans le terrain d'alluvion voisin de ces chutes. On y voit aussi des masses de plomb réduit, des pots de terre et des pointes de flèche en caillou, en jaspe, etc. Un peu plus loin on rencontre deux autres chutes, dont l'une surtout arrête la navigation des bateaux au-dessus de huit tonneaux. C'est là que se font les transactions commerciales entre les négocians des états à l'est du Mississipi, et les chasseurs de la rivière Blanche. La farine, le sel, l'eau-de-vie, y sont échangés contre les fourrures, les jambons et la graisse d'ours, la cire, le miel, le bison fumé, etc.

Nos voyageurs, ayant résolu de se rendre à pied au delà des chutes, confièrent leur canot à des gens du pays, meilleurs marins qu'eux. Après les avoir attendus deux jours, ils les virent enfin arriver en nombreuse et joyeuse société. Les chasseurs fêtèrent la rencontre avec force eau-de-vie, après quoi M. Schoolcraft et son ami reprirent leur canot, et se dirigèrent vers leur destination.

A seize milles de là, le rocher du Calice attira leur attention, moins par son apparence que par sa réputation. C'est une masse de roches calcaires, compactes, qui bordant

la rivière dans un endroit où elle forme un coude, semble la barrer entièrement. Des carrés, des festons, des veines jaunes, rouges, grises, noires, blanches, en couvrent toute la surface, et lui ont donné son nom. On a cru que ces diverses couleurs étaient des indices de métaux ; mais elles proviennent d'une couche d'ocre, qui, délayé par les eaux pluviales, filtre avec elles à travers le rocher, dont la couleur est ainsi modifiée par ses différens états d'oxidation.

Ici le pays change d'aspect. On voit des fermes, à la vérité éloignée l'une de l'autre, mais qui, par leur aspect de fraîcheur, annoncent un accroissement récent de population. La plupart des colons viennent du Kentucky, de l'Ohio, du Tenessée, cantons eux-mêmes à moitié déserts.

Le 18, les voyageurs arrivèrent à Poke-Bayon, village d'une douzaine de maisons, près de la route qui conduit de Saint-Louis au poste d'Arkansas. Ils se décidèrent à la prendre pour revenir à Potosi à pied. Mais trois jours après, M. Schoolcraft s'étant blessé, et ayant besoin de repos, engagea son compagnon à ne pas l'attendre. Au bout de quelques jours il se remit en route lui-même, en voyageant à petites journées le long de la rivière

Noire, qui coule parallèlement au Mississipi, et porte dans la rivière Blanche toutes les eaux qui descendent de cette vaste contrée. Il remarque avec raison que l'examen du phénomène géologique que présente ce fleuve, qui ne reçoit point de ruisseaux, et qui semble n'admettre pour affluens que des rivières déjà considérables, peut jeter un grand jour sur la formation des terrains d'alluvion.

M. Schoolcraft traversa ensuite le terrain granitique qui sépare les versans de la rivière Noire et du Saint-Francis, de ceux de la Merrimac et du Missouri, et arriva à Potosi le 8 janvier, à la même heure où il en était parti, quatre-vingt-dix jours auparavant, et après avoir parcouru environ neuf cents milles.

Le gouvernement des États-Unis vient encore de diriger une expédition politique et scientifique dans ces contrées. Le major Long, avec vingt soldats, des officiers, des médecins et des dessinateurs, a été chargé d'y faire une nouvelle reconnaissance. Il est parti de Saint-Louis au commencement de 1820, et il a dû remonter le Missouri jusqu'à Council-Bluffs, et de là se diriger au sud vers la source de la rivière Rouge, au pied des Rocky-Mountains. N'ayant pas tiré assez à l'orient, il s'est trouvé sur l'Arkansas, où l'expédition s'est divisée.

Une partie a continué le voyage des découvertes, et le capitaine Bell, avec un faible détachement, a descendu l'Arkansas jusqu'à Belle-Pointe. Il est arrivé au cap Géraudeau dans le mois de septembre, et à Washington dans le mois de décembre suivant. Il paraît, qu'indépendamment des collections précieuses pour l'histoire naturelle, des renseignemens géologiques que ces voyageurs ont recueillis, ils ont reconnu plusieurs tribus sauvages dont on ignorait l'existence, et dont plusieurs réciproquement ne savaient pas qu'il existât au monde d'autres hommes blancs que les Espagnols.

CHAPITRE VII.

Commerce des Américains et des Russes à la côte nord-ouest de l'Amérique. — Voyage de MM. Kotzbue, Chamisso et Choris. — Missions et presidios espagnols. — Fort russe de Bodeya. — Expédition de M. Pike. — Voyage dans le Nouveau-Mexique. — Voyage de MM. Hartman et Millard au Texas.

Depuis que les découvertes de Cook ont fait connaître les avantages que présentait le commerce des pelleteries entre la Chine et la côte nord-ouest de l'Amérique, les Anglais, les Russes, les Américains des États-Unis et les Espagnols ont cherché à l'exploiter. Ces derniers formèrent un établissement à Noutka, qu'ils abandonnèrent en 1790 à l'Angleterre. Mais la compagnie anglaise de la Chine, ayant obtenu le monopole de ce commerce, abandonna bientôt le fort qui y avait été commencé. Depuis lors les Russes se sont étendus dans ces contrées, et ont porté leurs chasses ou leur extermination de loutres marines jusqu'aux garnisons espagnoles de la Californie.

Les Américains, les seuls navigateurs qui, avec ceux de la compagnie anglaise de la Chine, fréquentent ces côtes, y ont aussi fondé quelques établissemens après les découvertes des capitaines Lewis et Clarke. Une compagnie s'étant formée aux États-Unis pour le commerce des fourrures, sous la direction de M. Astor, deux capitaines de Boston, MM. Kandrick et Gray, achetèrent des indigènes une grande étendue de côtes au sud de la Columbia. Lorsque ensuite la guerre éclata entre l'Angleterre et les États-Unis, ces capitaines firent une vente réelle ou simulée de leur acquisition, à des marchands canadiens; de sorte qu'une expédition envoyée de la Chine pour détruire les établissemens qu'ils avaient formés, revint sans avoir rien entrepris.

Le dernier traité entre l'Amérique et l'Espagne a fixé les droits que ces deux puissances se reconnaissent réciproquement sur cette côte. La limite entre le nouveau Mexique et la Californie au sud-ouest, et les territoires de Missouri et de Columbia au nord-est, suit la rivière Rouge jusqu'au 100e degré de latitude ouest, de là tourne directement au nord jusqu'à la rivière Arkansas, suit encore le cours de celle-ci jusqu'à ce qu'elle coupe le 41e degré

de latitude nord, traverse ensuite directement de l'est à l'ouest les Rocky-Mountains, et se termine sous la même latitude, aux bords de la Multnomah. C'est le cours de cette rivière qui, depuis là jusqu'à la mer, sert de limite aux deux empires, l'embouchure de la Columbia et un petit terrain au sud appartenant à l'Amérique. Toutefois, comme les Russes ni les autres peuples chasseurs indigènes du pays ne sont entrés dans cet arrangement, on ne sait point quels sont les droits qu'ils prétendront exercer.

La relation du voyage de M. Kotzbue, qui a visité cette côte dans son voyage autour du monde, n'a point encore paru; mais M. Chamisso, naturaliste français, à bord de l'expédition du *Rurick*, et M. Choris, qui en était le peintre, ont donné sur l'état actuel de la Californie des renseignemens précieux.

La Nouvelle-Californie, ou la partie de la côte du nord de la presqu'île, est habitée par des Indiens que des missionnaires franciscains et espagnols tâchent de convertir et de civiliser. Ils ont formé différentes missions auprès de chacune desquelles est établi un village d'Indiens soumis. Quelques garnisons ou presidios protégent les missionnaires.

L'état du pays est à peu près le même qu'il

était lorsque Vancouver et La Peyrouse en ont rendu compte. Pendant les vingt-cinq ans écoulés depuis leur voyage, on a seulement fondé cinq nouvelles missions, encore l'une d'elles, celle de Saint-Augustin, a-t-elle été abandonnée depuis peu. Leur nombre total est d'environ vingt-cinq.

La population actuelle du pays peut se diviser en quatre classes, les Indiens libres, les Indiens soumis, les presidios, et les Pueblas.

Les tribus d'Indiens libres sont en grand nombre. M. de Chamisso remarque que tandis que presque tous les insulaires de la mer du Sud parlent des dialectes du même langage, les nations les plus voisines sur la côte d'Amérique, ont des idiomes entièrement différens. Elles paraissent cependant appartenir à une seule race. Tous ces Indiens sont d'une petite taille, ont la peau brune, le front large et plat, les joues saillantes, les cheveux noirs, longs, épais, et cependant assez doux; ceux-ci sont tellement lisses, qu'on les croirait toujours mouillés. Les Cholavonas se distinguent entre toutes les autres tribus par la beauté de leur conformation.

Ces peuples vont entièrement nus. Ils se tatouent avec recherche, et il paraît que les

différentes figures dont ils embellissent leur peau servent aussi à distinguer leurs diverses tribus. Du reste rien ne peut égaler leur indolence. Ils n'ont que des arcs et des flèches; encore y en a-t-il peu qui soient faits avec quelque soin. Ils ne sont pas habiles chasseurs. Ils mangent les racines, les petits quadrupèdes, et même jusqu'aux reptiles qu'ils trouvent, et se contentent d'un rocher ou d'un arbre pour abri. Ils n'ont point d'industrie, ne se servent point de chevaux; et comme ils habitent le bord des rivières, ils n'ont point de canots et les traversent sur des radeaux de jonc ou de roseaux.

Il serait possible que cette peinture fût exagérée, car il n'est pas aisé de concevoir comment ces sauvages seraient au-dessous de ceux des rives de la Columbia, d'autant plus qu'ils ont des traits communs, et en particulier l'industrie avec laquelle ils tissent des paniers de racines d'une manière si compacte, que l'on peut s'en servir au lieu de vases. D'un autre côté, c'est par le moyen de leur commerce ou de leurs vols que les chevaux et les mules sont passés des établissemens espagnols chez les Indiens des Rocky-Mountains et de la Columbia; enfin M. Choris a donné le dessin d'un de leurs canots, ce qui prouve leur existence.

M. de Chamisso avoue au reste qu'il n'a pas pu obtenir des missionnaires des renseignemens bien exacts. Ils méprisent le peuple qu'ils sont chargés d'instruire, remplissent leur devoirs sans affection, ne cherchent point à apprendre la langue de leurs ouailles, et ne font aucun effort pour s'instruire de leurs mœurs, de leurs arts, de leur histoire. Ils étaient étonnés des questions que le naturaliste français leur adressait à ce sujet, et paraissaient ne pas se douter qu'il y eût aucune instruction réelle à acquérir dans la fréquentation des Indiens.

Ceux qui sont convertis, mais qui d'ailleurs n'ont qu'une connaissance très-superficielle de la religion, habitent près de la mission, et sont employés aux travaux de l'agriculture. Les défrichemens sont assez considérables, et les troupeaux de bœufs, de chevaux et de menu bétail, innombrables. On cultive le blé et le maïs avec succès, et la vigne pourrait offrir des résultats satisfaisans. Il y a dans l'intérieur d'abondantes mines de sel; mais les missionnaires n'ont point admis le seul principe qui puisse réellement encourager l'agriculture, c'est-à-dire la propriété individuelle. Tout est en commun, les travaux et les récoltes; l'argent même que gagne ces Indiens

est mis dans le trésor de la mission. Ils sont au surplus abondamment nourris et logés dans des bâtimens solides. Les hommes et les femmes sont vêtus de manteaux de peau et des étoffes grossières que celles-ci ont appris à fabriquer: les enfans seuls vont nus. Leur travail est léger. Enfin ils ont la satisfaction d'avoir pour chefs directs des caciques choisis parmi eux. Mais cette vie les ennuie, et ils préfèrent en général l'existence errante de leurs frères des montagnes. Cependant les missionnaires s'occupent non-seulement de leur procurer le nécessaire; mais encore de leurs plaisirs. Ils ont toute facilité pour prendre les bains de vapeur pour lesquels ils ont une singulière prédilection, et le dimanche ils dansent en présence des moines.

Chaque hiver amène ordinairement aux missions une foule de néophytes qui viennent profiter des subsistances, beaucoup plus que des instructions qu'on y donne. Ils suivent celles-ci par désœuvrement autant que par obligation; mais lorsqu'une fois ils sont baptisés, ils appartiennent à la mission et ne devraient plus la quitter. Néanmoins ils désertent souvent, et les missionnaires sont obligés d'aller les réclamer dans leurs tribus. Quelquefois ceux-ci réclament le secours de la

force armée dans les excursions évangéliques.

De tout ceci on peut conclure que les Indiens sont esclaves. A la vérité, leurs maîtres sont doux et bons; M. de Chamisso leur rend cette justice; mais enfin ce sont des maîtres. Aussi les sauvages ont-ils beaucoup de peine à se plier à ce genre de vie, et pour les conserver, les révérends pères sont obligés de leur accorder chaque année des congés pour aller dans leurs tribus. Beaucoup reviennent avec de nouveaux compagnons, mais beaucoup aussi restent dans les montagnes. A l'époque où le *Rurick* visita cette côte, la mission de San-Francisco, composée de mille Indiens, en avait perdu trois cents par la mort ou l'apostasie. Il paraît d'ailleurs que le pays n'est pas très-sain; ce qui, joint à ce qu'il n'y a pas de médecins, influe singulièrement sur la population. Un chirurgien de vaisseau leur apprit, il y a quelques années, à saigner; mais comme il ne suffit pas de savoir faire l'opération, mais bien de la faire à propos, M. de Chamisso croit que la connaissance de ce remède leur a été plus nuisible qu'utile.

Les enfans nés dans les missions ont plus de dispositions à se civiliser que les autres; plusieurs même ont appris des métiers, et y ont montré assez d'aptitude. M. de Chamisso

déplore avec raison que les missionnaires ignorent les plus essentiels des arts mécaniques. Aussi lorsqu'on voulut faire apprendre des métiers aux enfans, il fallut faire venir des ouvriers espagnols, qui ne passèrent que peu de temps dans les missions.

Un soldat d'artillerie espagnol y construisit, il y a quelques années, des moulins à bras; mais comme ils se sont dérangés depuis, on n'a pas pu les raccommoder. Les Russes ont établi dans leur fort un moulin à vent; les Espagnols l'admirent, et ne savent pas l'imiter. Les femmes y suppléent en broyant entre deux pierres le blé et le maïs destinés à leur nourriture.

Depuis les troubles de l'Espagne, cette colonie avait été singulièrement négligée. Autrefois un vaisseau du gouvernement se rendait tous les ans à Monterey. Au moment où l'expédition russe était à San-Francisco, le navire espagnol y était arrivé pour la première fois depuis six ans; et pendant le même espace de temps la Californie n'avait communiqué avec le port de San-Blas que par de petites barques.

Un autre vice que M. de Chamisso a remarqué dans la colonie de la nouvelle Californie, c'est la division qui existe entre les missionnaires et les militaires. Les premiers

n'ont point voulu permettre que les autres se mêlassent aux Indiens. Ils ont craint, et ce n'était peut-être pas sans raison, que ceux qui s'avisent de s'appeler exclusivement la *gente racional* (les hommes raisonnables), n'abusassent de leur pouvoir sur les malheureux sauvages, et ne les réduisissent à la servitude personnelle. Les officiers, d'un autre côté, sont fâchés de n'avoir rien à commander à ceux qu'ils doivent protéger. Mais comme ce sont les missions qui ont les grains, les vins, enfin toutes les productions du pays, et comme les garnisons dépendent des Indiens, pour leur subsistance, elles sont obligées de céder.

Chaque garnison ou presidio est composée d'environ quatre-vingts hommes, sous le commandement d'un capitaine. Les forts sont assez bien construits, et les soldats sont logés dans des maisons de pierre couvertes de tuiles. Chaque presidio comprend plusieurs missions, mais aucun n'est voisin du fort auquel il appartient. On ne voit près de ceux-ci d'autre culture que quelques jardins.

La quatrième classe d'habitans se compose de soldats espagnols licenciés, qui se sont établis dans le pays, et ont épousé des femmes indiennes. Ils ne sont point admis dans les villages des missions, et on les a réunis

à part en *pueblas* ou bourgades. Les voyageurs du *Rurick* ne donnent point de détails sur cette classe de la colonie, sinon la plus intéressante, du moins celle dont on peut le plus facilement prévoir le rapide accroissement. D'après les détails statistiques fournis par M. de Humbolt, en 1816, on pouvait en estimer la population à trois mille individus.

Le fort russe établi par ordre de M. Béranoff, pour les parties de chasse qu'il fait faire dans ce pays, est situé à douze lieues au nord de San-Francisco. Il a été bâti par un Russe nommé Kouscof. Les chasseurs qui l'habitent ne s'occupent qu'à détruire les loutres de mer, qui y sont moins belles, mais plus communes que dans le nord. La discrétion avec laquelle les employés du gouvernement russe ont cru devoir en user envers les voyageurs français, nous a privés des renseignemens qui auraient été nécessaires pour comparer leur administration avec celle des franciscains espagnols. Ceux-ci peuvent ne pas être tout-à-fait à la hauteur de la noble tâche que leur impose leur zèle; mais il est permis de penser que des malfaiteurs bannis de la Russie pour leurs crimes, et qui composent les établissemens moscovites à la côte nord-ouest, feront encore moins pour la civilisation des Indiens.

Aussi les Cholavonas, les Clatsops, les Chinnoucs, les Killimucks, etc., seront-ils peut-être bientôt réduits à l'état des Aléoutiens, qui sont non-seulement maltraités par les Russes, mais pervertis par leurs exemples.

Les habitans des États-Unis n'ont cherché que dans ces derniers temps à civiliser les naturels du pays qu'ils occupent. Une mission de quakers s'est établie, dès 1803, chez les Sénécas, pour les conduire au christianisme par l'agriculture et les arts. En 1806, il y avait des tribus qui avaient presque entièrement renoncé à la chasse. Les hommes travaillaient aux champs ; les femmes avaient appris à filer et à tricoter. Ce qui est le plus remarquable, c'est que les Indiens qui embrassent la vie sédentaire abandonnent bientôt autant par raison que par goût l'usage des liqueurs fortes, ou du moins ne se livrent plus aux mêmes excès.

Il y a quelques années, le congrès a formé une commission prise tout entière dans le sein de la société des amis ou quakers, pour continuer cette bonne œuvre, et répandre la culture et les arts chez les Indiens, dont le territoire est enclavé dans celui des Etats-Unis, et sans doute aussi chez leurs voisins.

Nous avons déjà eu occasion, au commen-

cement du chapitre précédent, de parler d'un voyage de M. Zabulon Montgommery Pike, aux frontières du Canada, et vers le lac Supérieur. A son retour, il fut chargé par le gouvernement de la mission de reconnaître la frontière méridionale des nouvelles possessions acquises par les États-Unis.

Mais comme il existait dans ce moment quelques différens entre les deux puissances, dès que le gouvernement du Nouveau-Mexique fut instruit des premiers préparatifs de cette expédition, il se hâta de la devancer. A cet effet, soixante-dix hommes de troupes de ligne, et cinq cents miliciens du nouveau Mexique, eurent ordre de parcourir la partie que l'Espagne prétendait lui appartenir. Ils descendirent la rivière Rouge, traversèrent les montagnes qui se trouvent entre elle et l'Arkansas, et remontèrent cette dernière rivière jusqu'à sa source. Cette promenade militaire était dirigée par don Jaciendo Melgares; chaque homme, outre le cheval qu'il montait, menait deux chevaux de main et un mulet chargés de provisions.

Le départ de M. Pike ayant été retardé par diverses circonstances, il ne se trouva pas sur la route de don Jaciendo; ce qui aurait probablement abrégé son voyage, et nous aurait

privé des connaissances que nous devons aux traverses qu'il a éprouvées.

Il partit de Saint-Louis le 15 juillet 1808, avec un détachement composé de deux officiers, un chirurgien, un sergent, deux caporaux, un interprète, et seize soldats. Outre l'objet principal de son voyage, il était chargé de ramener dans leurs tribus respectives, des Pânis et des Osages qui avaient été faits prisonniers par les Sacs et d'autres Indiens du nord du Missouri, et que les États-Unis avaient rachetés.

Une partie de l'expédition s'embarqua sur deux canots, tandis que l'autre côtoya la rivière pour chasser. Les Indiens libérés accompagnaient ces derniers; ils faisaient à peu près quatorze milles par jour.

Le 28 juillet, ils entrèrent dans la rivière Osage. Les eaux étaient encore basses, mais elles commencèrent bientôt à augmenter. La chaleur était très-forte; le 11 août, elle s'éleva à l'ombre à 25 degrés de Réaumur.

Le 25 août, après un mois de navigation, dont dix-neuf sur l'Osage, ils arrivèrent au village des petits Osages. La première entrevue des prisonniers libérés avec leurs familles fut réellement attendrissante. L'expansion de leurs sentimens, dans cette circonstance, dé-

mentit ce que l'on avait si souvent dit de leur apparente froideur. Leurs embrassemens, leurs cris de joie, leurs larmes, étaient des témoignages irrécusables de leur vive émotion. Un chef, nommé *Sans Oreilles*, fit pour toute la tribu un remercîment d'autant plus touchant, que lui-même avait un fils qui était encore prisonnier des Sacs, et qui n'avait pu être délivré avec les autres.

Après avoir fumé le calumet, remis aux Indiens le drapeau, les médailles, etc., au nom de leur grand-père (le président), M. Pike continua de remonter le Missouri. Le 17, il passa auprès d'un village de dix maisons. Ce village était habité par des Français et un Indien sac qui a épousé une Osage, et qui ne parle plus que la langue de ses nouveaux voisins.

Dans ce trajet, les Américains furent souvent éveillés à la pointe du jour, par les lamentations des Osages qu'ils ramenaient chez eux. Voici une de leurs prières : « Nos ennemis ont tué mon père. Il est perdu pour moi. Maître de la vie, je t'en conjure, conserve mes jours jusqu'à ce que je l'aie vengé, et ensuite dispose de moi à ton gré! »

Arrivés chez les grands Osages, l'expédition, devant poursuivre sa route par terre,

dut se procurer des chevaux. Il y eut ici toutes les allocutions usitées, et *Cheveux Blancs*, chef de la nation, promit des chevaux, et donna des ordres en conséquence. Il fit une réprimande au chef des petits Osages, qui ne lui avait pas présenté les prisonniers libérés, avant de les rendre à leurs familles.

Toutefois il paraît que l'autorité de ce chef n'est pas absolue, car les Osages ne déféraient pas toujours à ses réquisitions; et ce ne fut que le 1er septembre que les Américains, après avoir eu des peines infinies pour se procurer le nombre de chevaux qui leur était nécessaire, purent se mettre en marche. Ils furent accompagnés, pendant quelques jours, par des députés osages qui allaient, sous leur protection, fumer le calumet de paix avec les Pânis et les Kansas. Beaucoup d'autres Indiens accompagnèrent aussi le détachement, comme volontaires, mais ils disparurent les uns après les autres. M. Pike paraît n'avoir pas une grande idée de leur courage.

Du 6 au 8 septembre, les voyageurs traversèrent une chaîne de montagnes qui sépare la vallée de l'Osage de celle de l'Arkansas. Le 16 et le 17, ils franchirent celles qui sont entre l'Arkansas et la Kanses. Enfin, le 25, ils arrivèrent chez les Pânis; mais ils ne purent

pas être immédiatement admis dans le village, parce que les formes diplomatiques exigeaient que la réception des Osages se fît avec un certain cérémonial. Celui-ci consistait à disposer un endroit pour la réception, à y faire asseoir les députés osages, à exécuter devant eux une danse guerrière, et à fumer ensuite le calumet de paix ensemble.

Les Kansas vinrent voir les Américains par députation; ils reçurent les médailles, etc., et firent la paix avec les Osages.

Le 28, il y eut un grand conseil de Pânis, où se trouvèrent quatre cents guerriers. Le drapeau espagnol flottait sur la grande case. M. Pike demanda qu'on l'amenât, et qu'on y substituât le drapeau américain. Les Pânis déférèrent à cette invitation avec peine, mais à la grande satisfaction des Kansas et des Osages, qui ont plus de relations qu'eux avec l'est. Non content de cela, M. Pike, voulait encore qu'on lui remît le drapeau espagnol. Il expliqua aux Pânis qu'ils ne pouvaient avoir deux grands-pères, et que s'ils étaient les petits-fils de Jefferson, ils ne pouvaient pas être être ceux de Charles IV. Les sauvages furent assez polis pour ne pas lui répondre qu'il n'y avait pas de nécessité que des hommes rouges eussent pour grands-pères des hommes blancs; mais malgré

cet embarras sur leur généalogie, ils sentirent très-bien que le grand-père qui envoyait sa bannière par six cents hommes et deux mille cinq cents chevaux ou mulets, ne devait pas être offensé, pour complaire au grand-père qui ne faisait accompagner le sien que par vingt hommes à pied et quinze chevaux de louage. Aussi manifestèrent-ils leur mécontentement de cette proposition. M. Pike, satisfait de voir le drapeau des États-Unis arboré pendant la séance du conseil, leur laissa le drapeau espagnol, pour qu'ils pussent s'en servir dans une autre occasion.

Les Pânis, qui avaient engagé le corps espagnol à rétrograder, et à ne pas pousser sa reconnaissance jusqu'aux Osages, auraient vivement désiré aussi que les Américains suivissent cet exemple, et ils paraissaient même disposés à les y contraindre de vive force. Toutefois, M. Pike, averti de ces manœuvres par Caracterich (le Loup Blanc), l'un des principaux chefs, parvint par sa fermeté à les faire changer de résolution.

Les Osages et les Pânis forment deux tribus considérables, l'une de quatre mille, l'autre de six mille âmes, subdivisées chacune en trois. Les unes et les autres ont fait quelques progrès dans la civilisation. Sans vivre entiè-

rement de l'agriculture, ils récoltent assez de maïs, et recueillent assez de citrouilles, pour leurs approvisionnemens de l'année, et savent les conserver d'une récolte à l'autre.

Leurs villages consistent en baraques bien bâties, et dont la charpente se compose de deux rangs de pieux, qui à l'extérieur forment un auvent autour de l'habitation; l'intérieur en est propre. Les demeures des Osages sont rectangulaires, et ont de 36 à 100 pieds de long; le toit et les murs sont en nattes. Celles des Pânis sont circulaires, et les cloisons, ainsi que la couverture, construites en clayonnage, enduites de terre et couvertes de gazons ou d'herbes sèches. Les uns et les autres élèvent des chevaux en grand nombre, et les font garder en commun par des bergers.

La dignité de chef est héritaire; mais ce pouvoir aristocratique est très-faible, parce que les chefs n'osent rien décider d'important sans consulter le conseil des guerriers. Ils ont beaucoup de fusils, et combattent ordinairement à pied.

La population des Osages est divisée en trois classes; les guerriers, les cuisiniers et les jongleurs. Ceux-ci sont à la fois médecins et escamoteurs. Ils firent devant M. Pike des tours d'adresse assez singuliers, comme de

s'enfoncer un poignard dans le cou, de se couper la langue, etc.

Les cuisiniers sont des hommes peu propres au service militaire, ou des guerriers que l'âge a rendus inhabiles à leur premier état. Ils sont au service des chefs ou du public, et joignent à leurs fonctions ordinaires l'emploi de crieurs publics et d'appariteurs. Ce sont eux qui vont chercher les indigènes qu'un étranger demande, et font les invitations aux festins; invitations qu'on est forcé d'accepter, quel qu'en soit le nombre. C'est ainsi que le lieutenant Pike fut obligé d'assister à quinze repas qu'on lui donna dans la même journée.

La petite tribu des Kansas, qui n'a que quinze cents âmes de population, est moins avancée dans l'agriculture que les deux autres; elle est cependant établie à demeure.

Les Tétans ou Camanches, la nation la plus considérable de toutes celles qui habitent cette contrée, est entièrement nomade, et ne vit que des produits de sa chasse. Les Espagnols reconnaissent son indépendance, et traitent avec elle de puissance à puissance. En 1797, les Indiens envahirent le nouveau Mexique, ruinèrent plusieurs villages, et enlevèrent dans celui d'Agua-Calicote seulement deux mille chevaux. Ils ont depuis fait la paix; et

lors du passage de l'expédition espagnole, ils eurent une entrevue avec elle. Les Espagnols étaient cinq cents, tous, excepté les chefs, montés sur des chevaux blancs. Les Camanches s'y trouvèrent quinze cents, aussi à cheval. La conférence se passa très-amicalement.

Leur nombre total est d'environ huit mille âmes, dont deux mille sept cents guerriers ou environ. Ils sont subdivisés en un grand nombre de petites hordes, qui n'ont pas de fréquentes communications ensemble. Ils habitent sous des tentes de peaux de buffles qui peuvent abriter une douzaine d'individus. Celles des chefs sont un peu plus grandes que les autres. Ils les transportent sur leurs chevaux, ou les font traîner par des chiens, ainsi que tout ce qu'ils possèdent, et changent de résidence avec une rapidité inconcevable. Ils combattent toujours à cheval, mais plus souvent avec la lance qu'avec l'arc. Ils sont d'une taille élevée, bien faits, et ont plus de propreté que l'on en trouve ordinairement chez les Indiens.

Tout le pays compris entre la rivière Osage, la Kansas, la Plata et l'Arkansas, est dénué de forêts. Le sol y est rocailleux ou sablonneux; il y a même des endroits de plusieurs milles

d'étendue où M. Pike a vu le sable entassé en dunes par les vents, comme dans les déserts de l'Afrique; aussi n'hésite-t-il pas à regarder cette contrée comme inhabitable pour d'autres que des nomades pasteurs, à moins que l'on n'y découvrît des mines de houille.

Ce qui complète la ressemblance de ce désert avec ceux de l'ancien continent, c'est la disparition de la rivière d'Arkansas, qui à trois cents milles de sa source diminue, et finit en été par s'ensevelir presque entièrement dans le sable de son lit; les lacs, les sources, les rivières mêmes imprégnées de muriate de soude; la croûte saline qui se forme sur les terrains frappés du soleil; et, pour que rien ne manque au tableau, les Pânis et les Camanches parcourant à cheval ces solitudes comme les Arabes et les Tartares errent dans celles de l'Orient.

L'expédition aux ordres de M. Pike, poursuivant sa route à travers les montagnes, eut de fréquens et d'assez grands obstacles à surmonter. Elle reconnut quelquefois les traces du détachement espagnol; mais presque partout le piétinement des buffles avait effacé les pas des hommes et des chevaux. Dans une des excursions que faisait M. Pike pour se diriger, il se trouva tout à coup séparé du détachement,

n'ayant avec lui qu'un seul soldat. Toutefois, après avoir erré pendant quatre jours, il eut enfin le bonheur de rejoindre les siens, le 18 octobre, au bord de l'Arkansas.

Les terriers d'écureuils aboyeurs, ou chiens de prairie, sont assez communs dans cette contrée, et couvrent quelquefois une lieue de surface. Le sol est d'autant plus reconnaissable là où ils séjournent, qu'ils détruisent toute végétation. Leurs terriers sont construits en spirale et très-profonds. Il est remarquable que les serpens à sonnettes y cherchent souvent un asile, et que les écureuils ne paraissent pas souffrir du voisinage forcé de ces redoutables hôtes. L'écureuil fournit aux chasseurs un aliment agréable.

Le 18, M. Pike se sépara du lieutenant Wilkinson, qui l'accompagnait, et qui, conformément à leurs instructions, s'embarqua avec trois soldats, sur des canots de cuir, pour descendre l'Arkansas. Le reste du détachement continua à remonter la même rivière. Il se dirigea par une route frayée, où une troupe d'Indiens, dont sept armés de fusils, était passée peu de temps auparavant. Ils l'apprirent par des figures grossièrement tracées sur un rocher auprès duquel cette troupe avait couché. M. Pike parle de ces

dessins, comme d'une chose usitée parmi ces peuplades; et l'on sait que les Aztèques, qui habitaient le revers opposé de ces montagnes, avant de descendre sur le plateau du Mexique, se servaient aussi de l'écriture symbolique.

Le 1er novembre, ils rencontrèrent pour la première fois un troupeau de chevaux sauvages. Dès qu'ils aperçurent les Américains, ces animaux, formés pour ainsi dire en escadron, coururent dessus, mais s'arrêtèrent à cent cinquante pas d'eux. M. Pike voulut les chasser pour en attrapper quelques-uns avec des lacets. Toutefois il ne fut pas heureux dans cette tentative; car loin de remonter sa cavalerie, il perdit deux de ses propres chevaux qui désertèrent pour se réunir à leurs frères indépendans.

L'expédition faisait de dix à dix-huit milles par jour. Vers le 10, le pays commença à devenir plus montueux et plus boisé; M. Pike remarqua surtout que le cotonnier était plus commun au bord de la rivière.

Les chevaux du détachement avaient peine à soutenir la fatigue de la route; en peu de jours on en perdit quatre. Le 21, nos voyageurs se trouvèrent au milieu d'une troupe de soixante guerriers Pânis, qui revenaient de faire une excursion chez les Tétaus, et qui

étaient de mauvaise humeur de n'avoir trouvé personne à combattre et rien à voler. Les Américains firent bonne contenance, et fumèrent le calumet de paix avec eux. Malgré ce témoignage sacré d'amitié, ils eurent toutes les peines du monde à empêcher qu'on ne leur volât leurs chevaux, leurs armes et leur bagage, et perdirent même un sabre, un casse-tête, et quelques autres effets.

Le 24, ils arrivèrent au pied de la première des grandes chaînes de montagnes. Le froid était tellement rigoureux, que le thermomètre descendait pendant la nuit à 17 degrés de Réaumur au-dessous de zéro. Deux hommes eurent les pieds gelés; mais comme on y rémédia immédiatement, cet accident n'eut pas de suite.

Un grand pic couvert de neige, qui fait partie de la seconde chaîne, probablement la plus élevée, s'offrit bientôt à leurs regards. Son sommet isolé et facile à distinguer, est connu de toutes les tribus d'Indiens à cent milles à la ronde. M. Pike en mesura la hauteur. Elle était de 10,581 pieds au-dessus de la base; et si l'on suppose avec lui que le sol sur lequel il repose soit à 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, ce qui est peut-être exagéré, cette montagne ne serait que de

quelques centaines de pieds au-dessous de la hauteur du Chimboraço.

Dans une excursion qu'il fit au nord, M. Pike trouva quelques ruisseaux qui coulaient vers le nord-est, et qu'il croit être les sources de la rivière de la Plata.

Il s'arrêta pendant quelques jours auprès d'un grand camp abandonné par les Indiens, et au milieu duquel était planté une croix ; ce qui semblait indiquer qu'il appartenait à quelque tribu convertie au christianisme.

Cherchant, d'après ses instructions, à découvrir les sources de la rivière Rouge, M. Pike, accompagné de quelques hommes, se dirigea au sud, franchit les montagnes, suivit à l'ouest la première rivière qu'il rencontra, revint vers le nord, suivit un autre courant d'eau, et se retrouva, après dix jours d'une marche aussi pénible que dangereuse, sur l'Arkansas, dont il n'avait fait que visiter les deux branches. Il reconnut dans cette excursion une des sources de la Roche-Jaune.

Le 5 janvier, il s'établit dans un nouveau camp, qu'il entoura de palissades ; puis y ayant laissé les chevaux et les bagages sous la garde de trois hommes, il résolut avec le reste de franchir encore une fois la principale chaîne de montagnes. Il serait difficile de

peindre les souffrances qu'ils éprouvèrent dans cette tentative. Ils étaient à moitié nus, et constamment exposés à un froid de 15 degrés (de Réaumur) au-dessous de zéro. Leur chasse pouvait à peine suffire à leur subsistance; et, pour comble de malheur, leurs armes se brisaient par suite de cette fragilité que la gelée communique au fer. Néanmoins la discipline ne souffrit pas de la difficulté des circonstances, et jamais M. Pike n'entendit la moindre plainte. Neuf hommes eurent les pieds plus ou moins gelés; et l'on fut obligé d'en abandonner trois, en leur laissant toutes les provisions dont on pouvait disposer.

Ce ne fut que le 30 janvier, après quinze jours de marche dans les montagnes, qu'ils arrivèrent enfin au bord d'une grande rivière, dans une prairie superbe, où le climat était sensiblement plus doux. Ils se crurent sur la rivière Rouge, et M. Pike se hâta d'y établir un petit fort pour y séjourner, en attendant que six hommes qu'il avait laissés en arrière pussent le rejoindre.

Le sergent et un soldat se chargèrent de la périlleuse mission de retourner au camp sur l'Arkansas, d'y reprendre les trois soldats et les chevaux, et de rapporter à leur retour les estropiés laissés en route. On avait déjà envoyé

quelques secours à ces derniers, mais ils n'avaient pu marcher; et, pour mieux engager leur chef à faire tous ses efforts pour les tirer de l'affreuse position où ils se trouvaient, ils lui envoyèrent des os que la putréfaction avait détachés de leurs pieds.

Le 16 février, quatre Indiens ou métis s'approchèrent avec précaution du camp pour le reconnaître. Le 26, cent hommes de cavalerie indienne et métis vinrent visiter les Américains par ordre du gouverneur espagnol Alencaster. M. Pike, ayant appris dans la conversation qu'il eut avec l'officier commandant, qu'il était sur la rivière Rio-del-Norte, fit amener aussitôt le drapeau américain qu'il avait arboré. Mais cette erreur devait avoir d'autres suites; et M. Pike reçut de l'officier espagnol l'injonction de se rendre lui et sa petite troupe auprès du gouverneur, en lui permettant toutefois de laisser deux hommes à son camp, pour indiquer à ceux qui étaient encore en arrière où ils devaient se diriger.

Les Espagnols se conduisirent envers les Américains avec les plus grands égards. Ils leur laissèrent leurs armes, leur fournirent des chevaux, et partagèrent avec eux leurs couvertures pour suppléer à leur défaut de vêtemens.

Les villages qu'ils traversèrent dans leur marche rétrograde sont tous fortifiés, afin de mettre les habitans à l'abri des incursions des Tétaus. Agua-Caliente, un des endroits où ils séjournèrent et où les habitans leur prodiguèrent les soins de la plus touchante hospitalité, tire son nom de deux sources cuivreuses, dont l'eau s'élève à une chaleur d'environ 60 degrés de Réaumur.

A San-Juan M. Pike fut logé chez le vicaire-général, homme instruit, et surtout grand amateur de botanique. Les Indiens, qui ne connaissaient point d'autres blancs que les Espagnols, étaient fort étonnés que les Américains ne parlassent pas la même langue que ces derniers. Tout ce qu'on put leur faire comprendre, ce fut que comme les Tétans et les Kérès, quoique Indiens, n'ont pas le même idiôme, de même les Américains étaient des Espagnols d'une tribu différente de celle du nouveau Mexique.

Santa-Fé, capitale de la province, est une ville d'un mille de long, dont les maisons basses, couvertes de toits en terrasses, forment trois rues parallèles à un ruisseau qui va se jeter un peu au delà dans la Rio-del-Norte. La population est de quatre mille cinq cents âmes. Le gouverneur, obligé, par l'état incer-

tain des relations avec le gouvernement des États-Unis, et par la tentative récente du colonel Burr, à des mesures de précaution, examina M. Pike avec soin, et l'envoya à Chihuagua, où résidait le capitaine général des provinces intérieures. Il traita d'ailleurs son hôte, qu'il ne voulait pas considérer comme prisonnier, avec les plus grandes attentions. Il lui donna de l'argent et tous les secours dont sa troupe et lui pouvaient avoir besoin.

Le 4 avril, M. Pike partit dans la voiture du gouverneur avec une nombreuse escorte, qui fut relevée deux jours après par une autre, aux ordres de don Faciendo Melgares, le même qui avait commandé la grande expédition envoyée au-devant de l'expédition américaine. Le hasard mettait ainsi entre ses mains ceux qu'il avait été chercher à une distance de trois cents lieues.

Don Faciendo habitait le village de San-Fernando. Il voulut donner une fête à ces hôtes, et écrivit le billet suivant aux alcades des villages voisins :

« Envoyez ce soir six à huit de vos plus jolies filles à San-Fernando. Je me propose d'y donner un fandango pour divertir les officiers américains qui viennent d'arriver. » La réquisition fut exécutée.

La route jusqu'à Chihuagua n'offrit rien d'intéressant. L'escorte était nombreuse et bien approvisionnée; le commandant Malgares avait lui seul neuf mulets pour porter ses cantines. L'escorte campait tous les soirs avec ordre dans une enceinte formée des selles, des bâts et des colliers des bêtes de somme.

Au pied du fort Elisiaira, M. Pike vit un campement d'Apaches, alors en paix avec les Espagnols. Melgares, qui leur avait fait la guerre, et qui, l'année précédente, avait eu deux chevaux tués sous lui dans une affaire contre eux, cherchait à se concilier leur amitié. Il leur donnait les piastres à poignées; il était aussi affectueux, aussi populaire avec les sauvages, avec les Indiens cultivateurs et les métis, qu'il était haut et fier avec ses égaux.

Le 2 avril, M. Pike arriva à Chihuagua. Le capitaine général Salcedo, l'interrogea de nouveau. Il visita ses papiers, lui rendit sans les lire toutes les lettres d'une écriture de femme, mais garda tout ce qui lui parut relatif à l'expédition. Il reçut les protestations que lui fit l'officier américain, le traita au reste de la manière la plus polie, et lui fit compter mille piastres, sur la seule assurance que le gouvernement des États-Unis les rembourserait.

Le 7 avril, les Américains purent quitter

Chihuagua et la nouvelle Biscaye; et des ordres furent donnés à Santa-Fé pour que leurs compagnons les réjoignissent en chemin par la route la moins pénible. Toutefois ils ne furent renvoyés que quelque temps après.

M. Pike, pendant son séjour forcé dans le nouveau Mexique, trouva, malgré la surveillance que l'on exerçait sur lui, le moyen de recueillir sur ces contrées des renseignemens d'autant plus précieux, qu'ils rectifient ceux que M. de Humbolt avait obtenus à Mexico sur le même sujet.

Le nouveau Mexique, proprement dit, comprend la vallée qu'arrose le Rio-del-Norte. Ce pays, resserré entre deux des chaînes des Andes, est froid, sec et très-salubre. Le peuplier est presque le seul arbre que l'on y rencontre.

La population est d'environ trente mille âmes, dont mille à peine sont Espagnols. On calcule qu'il y en a un quart de blancs, un quart de métis et l'autre moitié d'Indiens. Dans ce nombre, ne sont pas compris les tribus de chasseurs qui parcourent le pays, et qui ne sont pas encore fixés.

Les richesses minérales sont d'abondantes mines de cuivre et des carrières de talc ou mica à larges feuilles, qui sert à vitrer les fenêtres.

Les tribus indigènes non soumises, sont celles des Kiawais et des Jutas au nord-est, lesquelles ont, la première, mille guerriers, la seconde, le double; au nord-ouest, vers la Californie, les Nanahas, qui ont aussi deux mille guerriers; et plus près encore, les Apaches, les plus redoutables et les plus nombreux de tous.

Ces peuples se font la guerre entre eux, et la font souvent aux Espagnols, dont ils reconnaissent cependant la suprématie à certains égards. Les Jutas et les Cumunchas (Tétaus) étant un jour près à se battre, furent séparés par un alcade espagnol qui se plaça entre les deux armées, et qui parvint à les réconcilier, quoiqu'il y eût déjà huit à dix guerriers de tués de part ou d'autre.

Tous ces peuples ont un nombre très-considérable de chevaux et sont excellens écuyers. Leurs armes sont la lance, l'arc et quelques fusils. Chez les Apaches, les lanciers seuls combattent à cheval; les archers et les fusiliers forment l'infanterie. Les premiers portent leurs lances à deux mains au-dessus de la tête, et dirigent leurs chevaux par la pression des genoux. Les dragons espagnols ont peine à tenir contre eux; et don Faciendo Malgarès dit à M. Pike qu'en général la ca-

valerie espagnole avait beaucoup de peine à enfoncer l'infanterie apache.

Autrefois on réduisait en esclavage les Apaches faits prisonniers. Mais leurs fréquentes désertions, tant qu'il restaient dans le pays, leur férocité dès qu'ils obtenaient un peu de liberté, a décidé les Espagnols à les déporter à l'île de Cuba, où ils meurent presque tous. Depuis lors ces Indiens ne donnent ni ne reçoivent de quartier; on ne peut les prendre qu'endormis. Trois hommes de cette nation ayant été un jour surpris par cent dragons espagnols, ne voulurent ni se rendre, ni même s'enfuir. Ils combattirent jusqu'à ce qu'ils eussent forcé les Espagnols à les tuer tous les trois à coups de carabine.

Il arrive cependant quelquefois que des hordes séparées font la paix ou plutôt une trève avec les Espagnols; mais ce n'est que dans la vue de reconnaître le pays, pour être en mesure quand la guerre se rallume. Il n'y a pas alors d'ennemis plus dangereux qu'eux.

Les Indiens civilisés sont, dit-on, les débris de vingt-quatre anciennes tribus. Les Kérès sont les plus nombreux de tous: ils ont une haute stature, la figure ronde et pleine, les mœurs douces.

Ceux qui habitent à l'ouest du nouveau Mexique, entre cette province et la Californie, sont plus avancés dans la civilisation que ceux des états de l'est. Il est fâcheux que depuis long-temps aucun voyageur n'ait fait le trajet d'environ deux cent cinquante lieues de Santa-Fé à San-Francisco. On doit les derniers renseignemens qu'on a sur ce pays aux révérends pères Garcis et Fort, qui le visitèrent en 1773. Ils trouvèrent sur les bords du Rio-Gila les ruines d'une ancienne ville, qui occupent encore près d'une lieue carrée de surface. Au milieu sont les débris de l'édifice appelé la *Casa-Grande*, lequel était construit en murs de pisé, de trois à quatre pieds d'épaisseur, très-exactement orientés. On voit parmi ces débris des fragmens de faïence mexicaine.

Les habitans actuels de ce pays vivent dans des villages de deux à trois mille âmes, bien bâtis. Ils cultivent du maïs, du coton et des calebasses. Leurs maisons ont plusieurs étages, sont couvertes en terrasses, et disposées en rues parallèles. Ils appartiennent à la nation des Moquis. Ils étaient autrefois chrétiens, et la province du Moqui du nombre des missions; mais les missionnaires furent égorgés lors de la révolte générale des Indiens de ces contrées, en 1680, et ils n'ont point eu de successeurs.

Le gouvernement du nouveau Mexique est militaire. Tous les hommes sont soldats, et la surveillance continuelle qu'ils sont obligés d'exercer, les tient toujours en haleine. Aussi excellent-ils dans le maniement des armes, et ont-ils une très-bonne discipline.

Deux militaires de l'escorte de M. Pike ayant quitté le camp, une nuit, pour aller voir leurs parens, l'officier espagnol voulut savoir leurs noms. Leurs camarades se laissèrent ménacer et maltraiter sans se plaindre; mais ils ne les nommèrent pas. L'accueil que nos voyageurs trouvèrent dans ce pays, suffit pour faire connaître la bonté, l'hospitalité et les autres qualités estimables de cette population.

Dans la nouvelle Biscaye, au sud du nouveau Mexique, il n'y a que deux saisons, le temps des pluies et le temps sec. Pendant celui-ci, la sécheresse est telle, qu'en frottant légèrement une peau d'ours, elle donne assez d'électricité pour charger fortement une bouteille de Leyde.

Il y a auprès de Chihuagua treize mines d'argent, une d'or et une de cuivre. On voit la fumée qui s'élève des fournaux, long-temps avant d'apercevoir les clochers de la ville.

On y trouve peu de gros gibier. Un fait bien remarquable, s'il était constaté, c'est

qu'à Durango, les scorpions, qui y sont très-communs, sont très-venimeux, tandis qu'à dix lieues de là, leur piqûre n'est point nuisible.

La population de la nouvelle Biscaye est de deux cent mille âmes, dont un sixième d'Espagnols, un quart de blancs créoles, autant de métis, et un tiers d'Indiens. Il faut observer que ces deux dernières classes n'en forment réellement qu'une.

Durango, capitale de la province, a quarante mille âmes. Chihuagua, résidence du capitaine général des cinq provinces intérieures, n'en a que sept mille; c'est une jolie ville. Un superbe aquéduc supplée aux fontaines publiques. On y voit une église magnifique dont la construction a coûté un million cinq cent mille piastres (huit millions). Les promenades sont superbes, et réunissent tous les soirs la majeure partie de la population.

La culture fournit abondamment du froment. On y recueille aussi du riz, qui ne coûte que quatre piastres le quintal; du coton et de l'indigo. L'industrie se borne à la fabrication de quelques armes, des tapis, des broderies, des étoffes grossières pour la consommation intérieure, des cuirs et des couvertures pour l'exportation. Ces articles,

joints à du froment, du bétail et aux produits des mines, servent aux habitans à payer les marchandises qu'ils tirent du Mexique.

Les mécaniques à filer le coton y avaient été introduites depuis quelques années par un Américain, et plus récemment encore un Anglais leur avait appris à faire le beurre.

Cette contrée ne renferme d'autres sauvages que quelques Apaches; aussi l'esprit militaire y est-il bien moins exalté que dans le nouveau Mexique.

La province de Sonora a le même climat et la même population que la précédente; seulement la proportion des créoles blancs y est un peu moindre. On y trouve une grande quantité de mines.

Le pays est plus boisé, le gibier plus abondant que dans la nouvelle Biscaye. Ce que l'on trouve plus digne de remarque dans le règne animal, est un gros lézard vert qui pèse jusqu'à dix livres, et que l'on apprivoise pour lui faire détruire les souris.

La capitale de la Sonora est Arispea, ville de quatre mille âmes seulement, mais très-riche. Les productions de l'agriculture sont les mêmes que celles de la province voisine. Mais les Sonoriens ont de plus l'industrie de fabriquer des fromages réputés dans le Mexique.

Il existe dans cette province quelques tribus sauvages, et entre autres celle des Pinas. De temps en temps les missionnaires se rendent au milieu d'eux escortés d'un petit nombre de soldats, et parviennent souvent à *conquérir* quelques individus, à les fixer, et à en faire d'assez bons agriculteurs. Le maïs, le froment, et les cucurbitacées, sont les principales plantes qu'ils cultivent.

De tous les Indiens, c'est parmi les Opéjas que l'on recrute de préférence l'infanterie. Ce sont des hommes d'une taille élevée, d'une structure athlétique, et dont la discipline est excellente.

M. Pike n'a point vu la province de Sinuloa, et ne donne sur elle que peu de renseignemens.

Cohahuila est située entre Sinuloa et la Sonora à l'ouest, et le Texas à l'est. On y trouve des mines considérables. On commence à voir dans la partie méridionale, des palmiers qui s'élèvent de dix à quinze pieds de haut. La partie orientale de cette province a l'aspect d'Indiana.

Le pays est très-fertile, mais n'est pas encore peuplé. Les principales villes sont Santa-Rosa, renommée par la salubrité et l'agrément de sa position. On y compte quatre mille

âmes ; à Santa-Monteloves (ou Monclova), où l'on remarque de beaux édifices publics ; il y en a trois mille cinq cents. Parras, avec San-Fernando, lequel n'en est qu'un faubourg, renferme sept mille cinq cents habitans, presque tous occupés de la culture de la vigne, qui y donne des produits d'une excellente qualité.

La population totale de cette province est de soixante-dix mille âmes, dont dix mille sont Espagnols. Les Pânis et les Apaches chassent sur ce territoire.

La province du Texas, la plus occidentale, jouit d'une température très-douce. Mais, comme la Louisiane, elle est malsaine pour les étrangers. Les bords de la mer sont marécageux et sabloneux; l'intérieur est fertile, boisé, et ressemble aux parties cultivables de la vallée du Mississipi. Les bisons, les daims, les élans y abondent, ainsi que les cochons et les chevaux sauvages.

Ceux-ci obligent les voyageurs à beaucoup de précautions. Ils attirent à eux les chevaux domestiques, et démontent ainsi quelquefois des caravanes entières. Pour les chasser, on construit dans une prairie une enceinte de pieux fermée par une porte que l'on ouvre à l'extérieur, et à laquelle conduisent deux

rangées de palissades qui s'écartent par degrés. On couvre leurs extrémités avec des broussailles, et l'on fait en sorte d'y faire entrer les chevaux sauvages, mais en petit nombre; car s'il s'en trouvait plus de deux à trois cents à la fois, ils s'écraseraient entre eux. Lorsqu'ils ont pénétré dans l'enceinte, on ferme la porte, on enlace avec des nœuds coulans les plus jeunes et les plus beaux, et on rend la liberté aux autres. Ceux que l'on a pris sont domptés très-vite. On ne les laisse ni manger ni dormir qu'ils ne soient soumis à la selle et à la bride

San-Antonio, chef-lieu du Texas, n'a que deux mille habitans, et il ne s'en trouve pas plus de mille dans tout le reste de la province. Les Indiens s'y sont montrés moins disposés à se fixer que dans les provinces plus occidentales. Cependant de trois missions qui y ont été envoyées, il en existait encore une.

La principale tribu des indigènes du Texas, est celle des Tancards. Il y en a un grand nombre qui sont convertis ou à peu près, mais qui ne sont pas fixés.

Le goût de la chasse est général parmi les Espagnols; et à l'époque dont il est ici question, le gouverneur Cardero s'était vu forcé de la défendre dans certaines saisons, afin d'obliger les colons à s'occuper de l'agriculture.

Après être entré dans ces différens détails, M. Pike reprend la narration de son voyage. Il partit de Chihuagua le 28 avril. Don Facendo Malgarès, qui l'accompagna jusqu'au 2 mai, eut constamment pour lui les mêmes attentions ; mais il fit ensorte de l'empêcher de faire des observations astronomiques, et de prendre des notes. On séjourna trois jours à Guaxecillo. Les officiers espagnols y donnèrent aux Américains un bal où se trouvèrent réunies soixante dames, dont dix ou douze très-jolies.

Du 6 juillet, jour où ils quittèrent Guaxecillo, jusqu'au 25, qu'ils arrivèrent à Monclova, les Américains et leur escorte traversèrent un pays presque entièrement désert, où ils furent souvent obligés de bivaquer dans des endroits dépourvus d'eau ; c'était la saison sèche, et le thermomètre était monté à 30 degrès de Réaumur. Mais ils eussent encore souffert davantage, si le commandant de l'escorte n'avait pas pris sur lui de leur faire quitter la route des montagnes qu'on voulait leur faire suivre, pour qu'ils fussent moins à portée de reconnaître le pays. Ils ne trouvèrent dans ces contrées agrestes que deux établissemens de mines et d'agriculture, où ils furent bien reçus, et la superbe *Hacienda de*

Patos, chef-lieu d'une propriété appartenante au marquis de Saint-Miguel, qui entretient, assura-t-on à M. Pike, quinze cents hommes de troupes pour la défendre contre les sauvages. La Hacienda est un corps de bâtimens de trois cents pieds carrés, qui environne une cour au milieu de laquelle on voit une fontaine jaillissante, dont le bassin est orné d'une statue colossale de femme; à côté est un vaste étang. Le marquis de San-Miguel habite Mexico, d'où il vient en dix jours à sa maison de campagne.

Le 28, à trois journées de Monclova, M. Pike et ses compagnons se retrouvèrent, après six mois et treize jours d'absence, dans le bassin du Mississipi, ayant ainsi franchi la dernière chaîne de montagnes.

Le 7 juin, ils arrivèrent à San-Antonio, chef-lieu du Texas, où ils reçurent des généraux Cardero et Hervera, officiers espagnols d'un grand mérite, le même accueil qu'ils avaient reçu partout. Ils n'en partirent que le 10, le général ayant voulu leur donner une fête, dans laquelle la santé de S. M. C. et celle du président des États-Unis furent portées réciproquement par le lieutenant américain et le général espagnol. Le 21, ils trouvèrent la rivière de la Trinité, près d'un misérable éta-

blissement, composé d'une centaine d'hommes presque tous malades, sous la protection desquels étaient quelques colons français, irlandais et des nègres marrons. Le 29, ils prirent congé sur la Sabine de leur escorte, et arrivèrent le 1er juillet au poste américain de Natchitochès.

Le voyage du lieutenant Wilkinson, moins pénible que celui de ses compagnons, ne fut cependant pas exempt de fatigues et de contrariétés. Dès le premier jour, leurs canots de cuir échouèrent sur les sables de l'Arkansas. Bientôt la rivière gela tout entière, et ils furent obligés de la côtoyer à pied. Après quinze jours d'une marche pénible, ils retrouvèrent des arbres autres que des cotonniers, et un climat plus doux. Ils construisirent deux canots, et ils se remirent en route par eau, le 24 novembre. Mais, après avoir été plusieurs fois obligés de couper la glace pour passer, ils échouèrent une seconde fois le 28. Le froid était extrêmement vif. Dépourvus d'habits et de chaussures, privés d'une partie de leurs munitions qui avaient été mouillées dans le chavirement de l'un de leurs canots, ce ne fut qu'après les plus grands efforts, et dans un état de dénûment absolu, qu'ils arrivèrent le 6 janvier au premier établisement améri-

cain que l'on rencontre de ce côté; encore ne trouvèrent-ils pas chez celui à qui il appartenait, l'hospitalité qu'ils attendaient d'un compatriote, que M. Pike avait trouvé chez les Espagnols, et que Cahesegra, chef des Osages de l'Arkansas, leur avait accordé quinze jours auparavant.

Le dernier voyage ou plutôt la dernière excursion dans ces contrées, dont nous ayons à rendre compte, est celle que firent en 1815, au Texas, un assez grand nombre de Français infortunés, la plupart militaires, conduits sur ces plages lointaines, par les événemens politiques. Ils voulaient y établir une colonie, et la rendre indépendante des Etats-Unis, de l'Espagne et même des tribus indigènes. Cette entreprise téméraire, commencée avec de trop faibles moyens, conduite avec imprévoyance, abandonnée avec timidité, eut une fin déplorable.

Les chefs de cet établissement, auquel ils donnèrent le nom de Champ-d'Asile, avaient choisi pour son emplacement, non pas la rive occidentale de la Sabine, d'où ils auraient pu entretenir facilement des relations avec les colons français établis aux Opelauses, non pas même sur le Natchès, où ils auraient été à la hauteur de Nagodochès, dernier établis-

sement espagnol; mais sur la rivière de la Trinité, à cinquante lieues des établissemens américains, et à vingt lieues de la mer.

La rivière de la Trinité se jette dans le golfe du Mexique, à la hauteur de l'île de Galweston. Elle est navigable pour de petites embarcations, et sa largeur est d'environ cent quatre-vingts pieds; c'est sur ses bords que les colons français placèrent leur camp.

M. Hartmann, l'un d'eux, qui a publié le récit de son voyage, arriva, sur la première embarcation, à Galweston le 16 janvier 1818. Cette île n'est qu'un banc de sable, couvert quelquefois par la mer dans les ouragans, et où l'on ne voit pas un seul arbre. Ce n'est qu'un lieu de relâche pour les bâtimens qui ont besoin de faire des réparations ou de se reposer pendant l'intervalle des croisières. Les corsaires indépendans des ci-devant colonies espagnoles, l'avaient choisie pour un de leurs dépôts.

Dans les premiers jours de mars, il arriva un second convoi de colons, et le 10 du même mois ils partirent ensemble pour la Trinité. Deux des vingt-quatre embarcations qu'ils montaient, échouèrent, et l'une de celles-ci coula avec les hommes qu'elle portait.

Après avoir passé quatre jours à traverser

la baie, l'expédition campa à la pointe Perry. De là les chefs se décidèrent à se rendre par terre au Champ-d'Asile, avec un tiers de leur monde, tandis que les autres suivraient la côte, et remonteraient la rivière. Les premiers n'ayant pris de vivres que pour deux jours, et la flotille ayant été retardée, ils se trouvèrent dans la position la plus cruelle. Elle fut bientôt aggravée par l'imprudence qu'ils eurent de manger d'une plante inconnue, qui ressemblait à la laitue. Quatre-vingt-dix-sept furent empoisonnés. Heureusement un Indien de la nation Cochati, étant venu à passer, indiqua une autre plante dont la décoction était un contre-poison sûr. Les malades, à qui ont fut obligé d'ouvrir la bouche avec des morceaux de bois pour la leur faire avaler, furent bientôt rétablis.

Le sixième jour de celui de leur départ, les embarcations arrivèrent. On s'occupa sur-le-champ de l'organisation de la colonie en cohorte, et de la construction des forts. On en établit quatre, dont trois en terre et un en palissades ou en palanques. On construisit aussi des baraques, on s'occupa à défricher quelques jardins, et à s'approvisionner par la chasse.

Le 14 juin, il arrivaun renfort. Le nombre

total des colons était alors d'environ quatre cents, sur lesquels il n'y avait que trois femmes.

Les rives de la province du Texas sont basses et marécageuses ; mais à quelque distance de la mer le sol est extrêmement riche. Le Champ-d'Asile avait la rivière à droite, au midi une prairie immense, au nord et à l'est d'immenses fôrêts qui le mettait à l'abri des vents du nord. La végétation était active; les jardins produisaient; les melons surtout réussissaient à merveille, et le tabac promettait des récoltes considérables.

La pêche était abondante, soit dans les lacs, soit dans la rivière. L'ours, le daim, le chevreuil, et plusieurs oiseaux d'eau et le dindon sauvage, fournissaient aux chasseurs des ressources non moins assurées.

Mais parmi les animaux de ces contrées, il en est aussi de nuisibles; et les nouveaux colons eurent particulièrement à se garder contre le caïman sur les eaux, et sur la terre, contre le serpent à sonnettes, le serpent congo et le mangeur d'œufs. Néanmoins il n'y eut qu'un seul homme d'estropié de la morsure d'un de ces reptiles.

Les tribus indiennes des Chactas, des Cochatis, des Alabamas et des Dankavès, qui

étaient les plus voisines de l'établissement, vinrent au fort et fumèrent le calumet de paix : on n'eut qu'à se louer de leurs bons procédés. Une autre tribu, les Karancavès, ayant surpris à la chasse deux Français, Jallot et Albert, les tuèrent et les dévorèrent.

Vers le commencement d'août, les colons furent avertis que les garnisons de San-Antonio et de Sabadras, réunies à quelques peuplades indiennes, devaient venir les attaquer pour les forcer à évacuer le Texas, et l'île de Galweston. La force militaire de l'Espagne dans le Texas n'était guère alors que de huit cents hommes de troupes soldées, presque toutes à cheval, et trois cents de milices, qui étaient aussi de la cavalerie légère. L'infanterie des sauvages n'était pas bien à craindre pour quatre cents anciens militaires retranchés dans des redoutes armées de canon. Mais lorsqu'on établit une colonie sans l'aveu de la puissance qui prétend avoir des droits sur le pays; lorsqu'on la compose en outre de soldats; qu'on a des redoutes, des baïonnettes et de l'artillerie, c'est qu'apparemment on a l'intention de se défendre. Au lieu de cela, au lieu d'attendre des troupes qui seraient arrivées fatiguées d'une marche de douze journées à travers un désert, d'essayer du moins d'obtenir des

délais, on partit avec précipitation pour Galweston, sous prétexte qu'il ne restait plus que pour deux mois de vivres, comme si à Galweston, où la chasse était moins productive, on avait plus de ressources; comme si les ouvrages même qu'on laissait aux Espagnols ne rendaient pas le retour presque impossible.

Arrivés heureusement à Galweston, les colons y établirent des baraques; mais bientôt on fut sur le point de manquer de vivres, et l'on diminua les rations. Au bout de trois semaines, vers la mi-septembre, le chef principal s'embarqua avec sept à huit de ses amis pour la Nouvelle-Orléans, afin de presser l'envoi des vivres qu'on lui avait promis.

Dans l'intervalle, une nouvelle calamité vint assaillir le camp de Galweston. Une tempête horrible, se mêlant à la marée de l'équinoxe, l'île presque entière fut submergée, les embarcations entraînées au large, les baraques détruites, les provisions avariées; à peine put-on sauver les malades dans la submersion de l'hôpital. La plus terrible conséquence de cette tempête fut la privation d'eau douce; car ce ne fut qu'au bout de deux jours seulement, qu'on put en aller prendre sur la terre ferme, l'inondation ayant gâté tous les puits de Galweston.

Trente-deux jours s'étant passés dans la plus grande pénurie de vivres, sans que le chef de la colonie fût revenu, et sans qu'il eût envoyé des vivres, les colons se décidèrent à retourner à la Nouvelle-Orléans, les uns par terre, les autres par mer, mais la plupart dégoûtés pour toujours de semblables entreprises.

Les auteurs de la relation de cette expédition dont le résultat a été la source de tant de regrets, se plaignent de la fatalité qui les a poursuivis. Mais s'il est malheureux de se laisser trop légèrement séduire par des espérances flatteuses, il y a au moins de l'imprudence de la part de ceux qui se chargent du sort de quatre cents de leurs concitoyens, sans avoir les moyens d'y pourvoir.

CHAPITRE VIII.

Billaud-Varennes. — Evasion de la Guyane. — Il se fait prêtre. — Est destiné pour le Mexique. — La Vera-Cruz. — Xalapa. — Tlascala. — La Puebla. — Mexico. Promenades. — Chapultepac. — La Soledad. — Seconde évasion. — Oaxaca. — Guatimala. — Petapa. — Miracle. — Persécution. — Troisième évasion. — Révolution du Mexique. — Quatrième évasion. — Voyage au Port-au-Prince, — aux États-Unis. — Mort de Billaud-Varennes.

Les mémoires qui ont paru, sous le nom de Billaud-Varennes, paraissent tout-à-fait apocryphes. Il y existe des erreurs telles, qu'elles ne peuvent avoir été commises par un homme qui a vécu long-temps avec les Espagnols. Mais, d'un autre côté, il s'y trouve des détails qui prouvent que cet ouvrage a été rédigé sur les notes de quelqu'un qui a voyagé et demeuré quelque temps dans la Nouvelle-Espagne. Aussi, sans donner pour authentique l'histoire ou le roman de Billaud-Varennes, nous profitons des renseignemens intéressans qu'il contient.

Menacé par le gouverneur de Porto-Rico

d'être reconduit à la Guyane, d'où il s'était échappé, Billaud-Varennes, protégé par les dominicains, qui lui donnèrent un asile dans leur couvent, y fit profession sous le nom de frère Polycarpe Varénas.

Dans toute l'Amérique que l'on appelait Espagnole, et qui l'est encore par la langue et l'origine, si elle ne l'est plus tout entière par le gouvernement, il y a deux partis fortement prononcés, celui des créoles et celui des Européens, qui se croient beaucoup au dessus des premiers. Cette distinction existe dans les monastères comme ailleurs; et c'est une affaire très-importante pour chaque parti de se recruter assez pour avoir la majorité.

Varénas fut envoyé dans le Mexique, pour se joindre à une mission de religieux espagnols qui s'y rendaient, afin de fortifier le parti européen. La traversée n'offrit rien de remarquable, sinon qu'en passant près de Saint-Domingue, leur vaisseau fut un peu pillé par quelques barques de noirs.

La ville de la Vera-Cruz, le seul port fréquenté de la Nouvelle-Espagne, sur le golfe du Mexique, est bâtie sur un terrain en partie sablonneux. A l'orient on trouve de nombreuses lagunes, dont l'évaporation rend ce séjour très-malsain. La population est d'en-

viron dix mille âmes de toutes couleurs. Les moines, qui y sont nombreux, y vivent, comme dans toute la colonie, dans une grande aisance. Ils ont été obligés par la chaleur du climat, à faire des changemens aux étoffes dont leur règle les oblige à se vêtir en Europe. On voit quelquefois un franciscain de Xalapa, allant remplir les devoirs de son ministère, à cheval, suivi de son laquais, et vêtu d'une soutane de camelot gris, qui, relevée à la ceinture, laisse voir des bas de soie orange et des souliers de maroquin.

La ville de Xalapa, à trois petites journées de la Vera-Cruz, renferme environ douze mille habitans indiens ou espagnols. On cultive dans ses environs du sucre et du café, et on y trouve des *estancias* ou fermes pastorales, où l'on élève une grande quantité de bétail. On y recueille aussi la racine du *convolvulus Jalapa*, connue sous le nom de Jalap, que la nature offre en abondance dans ce pays.

Sapéra, à deux journées de Xalapa, est sur le plateau élevé qui forme la plus grande partie de la nouvelle Espagne. Les productions d'Europe peuvent y croître, et le raisin y vient à souhait. La cour d'Espagne avait défendu aux Américains de faire du vin, pour

conserver entre la métropole et les provinces d'outre-mer des liaisons qu'une pareille législation tendait plutôt à rompre. Le Chili avait seul le privilége de tirer parti de ses vignes.

Tlascala, qui, avant la conquête, était la seconde ville de ce qui forme aujourd'hui la nouvelle Espagne; Tlascala, dont la population nombreuse et aguerrie, balançait le pouvoir de Montézuma (Moteuhsoma), est maintenant une ville peu considérable. Elle est située entre deux montagnes au revers d'un coteau. Ses rues sont régulières et assez belles, surtout celle d'Ocotlulco, où se tient le marché. La place principale, au bord de la rivière, est ornée de plusieurs beaux édifices, tels que l'hôtel-de-ville, l'église, le palais, etc.

La confédération des Tlascalans avec les Espagnols lors de la conquête, a valu à leurs descendans différens priviléges. Ils sont moins vexés que les autres Indiens, et leurs officiers municipaux sont toujours choisis dans les familles indiennes. Il y a quelque industrie à Tlascala; on y trouve des orfévres, des bijoutiers, et notamment une fabrique de faïence.

Puebla de los Angeles, autrefois Astlecoapan, est le siége d'un évêché. Son climat

passe pour le plus sain du Mexique; aussi sa population s'accroît-elle des émigrations des villes voisines. Les arts utiles y sont assez cultivés. On y trouve des fabriques de draps qui valent ceux de Ségovie, des chapeaux les meilleurs du pays, une fort belle verrerie et un hôtel des monnaies.

On cultive dans les environs des légumes de toute espèce. Le pays est couvert de fermes à froment, à indigo, café et sucre. L'auteur des mémoires prétend qu'on y trouve des habitations où il y a jusqu'à douze cents nègres, quoiqu'en général les Indiens soient chargés de la culture.

Guacocinco n'a rien de remarquable que sa situation au pied de la chaîne des Cordillières, qui sépare le bassin de Mexico du reste du plateau. On découvre cette superbe ville, du sommet de la montagne, où l'on éprouve d'ailleurs un froid d'autant plus pénible, qu'il contraste davantage avec la température douce qui règne dans la plaine.

En arrivant dans la capitale de la Nouvelle-Espagne, le Père Varénas apprit qu'il était un des douze moines qui devaient aller aux Philippines. En attendant cette seconde déportation, il passa six mois dans une maison de campagne, que les religieux de Manille ont

auprès de Mexico, pour que les recrues qu'on leur amène d'Europe y prennent quelque repos.

Le couvent de Saint-Hyacinte, qui est destiné à cet usage, n'est qu'à une lieue de Mexico. Quinze arpens de jardin et des vergers remplis d'arbres toujours chargés de fleurs et de fruits, entourent cette habitation. Quelque abondante qu'y soit la nourriture, les estomacs européens la trouvent assez peu substantielle; car non-seulement les légumes, mais le poisson et la viande ne leur suffisent pas. Cette particularité est confirmée par l'énorme consommation de viande que font les Européens dans ce pays; tandis qu'à des latitudes égales sur l'ancien continent, ils ont assez des végétaux.

Mexico n'est plus une île comme au temps où Cortès en fit la conquête, et on ne voit plus qu'un petit nombre de rues qui soient entrecoupées de canaux. L'abaissement des eaux des lacs d'eau douce et de celui d'eau salée, l'a réunie à la terre ferme. Comme ils débordent quelquefois et inondent la ville entière, on leur a creusé, avec des peines infinies, un canal (*desaguadero*), qui détourne dans la rivière de Moteushoma, les eaux qui se rendaient autrefois des montagnes dans la vallée de Mexico.

La capitale de la nouvelle Espagne est la plus grande ville de l'Amérique, et peut-être la plus considérable de toutes celles qui n'ont point de communication navigable avec la mer. Le luxe y est poussé au dernier degré. Les églises sont resplendissantes d'or, et les particuliers ne l'épargnent pas dans leurs ameublemens et leurs parures. Chaque jour, la population riche se rend en voiture à *l'alameda* (la promenade), formée d'allées d'orangers et de citronniers. Les voitures s'y rangent sur deux files plus serrées qu'à Long-Champ ou au Prado de Madrid, et se prolongent bien davantage; on en compte ordinairement deux mille. Les jeunes gens s'y montrent à cheval. On voit quelques chevaux qui ont des brides garnies de perles, et sont ferrés en argent, et d'autres dont les harnais sont en soieries de la Chine, en drap d'or, etc.

On cite un négociant nommé don Alonzo Quiliars, qui avait, disait-on, un cabinet tapissé de lames d'argent et pavé de lingots d'or. Il y a peu d'années qu'un autre particulier, à l'occasion du mariage de sa fille, fit couvrir le milieu des rues, où la noce devait passer, de lingots d'argent, carrés et plats comme des briques minces, forme qu'on leur donne pour les mettre dans le commerce. On doit dire à

la vérité que la distance n'était pas très-considérable.

Les ganses et les boutons de diamans aux chapeaux des hommes, sont à peine remarqués. On peut juger de là quelle doit être la richesse des parures de femmes.

Celles-ci ne sont point astreintes pour l'usage, comme en Espagne, à se vêtir toujours de noir hors de leurs maisons. Aussi emploient-elles pour leurs vêtemens les toiles, les soieries, et les broderies les plus riches de l'Orient. Les Indiennes elles-mêmes portent des colliers de perles et des boucles d'oreilles en brillans.

Outre l'immense revenu territorial des propriétaires qui habitent Mexico, le commerce de consommation de toute la nouvelle Espagne, pour les marchandises de l'Europe et de l'Asie, dont cette ville est l'entrepôt, et les produits des mines du royaume, qui y sont converties en monnaie, il y a encore quelques branches d'industrie assez avancées, et entre autres l'orfévrerie et la bijouterie.

Un proverbe espagnol dit qu'il y a au Mexico, quatre belles choses : les femmes, les habits, les chevaux et les rues.

Les mœurs y sont douces. Quelquefois, mais très-rarement, la jalousie y a conduit à

l'assassinat. En général, le Mexicain, le créole surtout, est doué d'une douceur de caractère que les Espagnols d'Europe affectent de prendre pour de la faiblesse. La passion du jeu est fortement répandue dans toutes les classes; les femmes mêmes s'y livrent avec fureur.

Les plus belles rues de Mexico sont celles de la *Plateria* ou de l'orfévrerie, dans laquelle on peut voir en moins de dix minutes pour la valeur de vingt millions d'or, de pierreries, de vaisselle ou de bijoux; celle de *Saint-Augustin*, habitée par les marchands de soieries; celle de *Tabaca*, qui conduit au village du même nom, et où demeurent les merciers; enfin celle de l'*Aigle*, où se trouvent les plus beaux hôtels. Ce dernier nom vient d'un monument mexicain érigé par Montezuma, et qui subsiste encore. Il représente les armes de Mexico, c'est-à-dire une aigle tenant un serpent entre ses serres.

Notre voyageur fit une excursion au volcan de Popo-Catepec, situé sur la chaîne qu'il avait traversée en venant de la Vera-Cruz. Après avoir gravi avec peine jusqu'aux deux tiers de sa hauteur cette montagne couverte de la plus belle végétation, il atteignit enfin au sommet avec un de ses confrères. « Nous

ne vîmes, dit-il, d'abord qu'une épaisse fumée, qui, sortant du vaste entonnoir par bouffées intermittentes, roulait en vagues, et s'élevait en tourbillonnant dans les airs. La fumée s'étant dissipée pendant quelques instans, nous eûmes le temps d'admirer, non sans frayeur, le cratère du volcan. Il ressemblait à un immense fourneau de verrerie dont la circonférence serait de mille toises et la profondeur de trois cents. La lave ardente et rouge bouillonnait au fond de ce vaste abîme, avec un fracas égal à celui de plusieurs tonnerres; et l'air qui s'en échappait avec des sifflemens affreux, avait une action si violente, que toute la montagne en était ébranlée. »

Une bouffée de vent, portant la fumée du côté des deux religieux, les força à la retraite. Malgré ces détails, il est permis de croire avec Humbolt, que depuis les deux soldats qu'y envoya Cortès, personne n'a encore examiné ce formidable cratère.

Les environs de Mexico sont très-agréables. On voit à Chapultepec, où commence l'aquéduc qui conduit dans la ville les eaux des montagnes, un palais de plaisance où les vice-rois devaient habiter, mais qui a été abandonné. Les jardins en sont magnifiques, et ornés des plus belles eaux. Le temple de ce

village était la sépulture des empereurs mexicains. L'église qui l'a remplacé doit servir à celle des vice-rois qui meurent dans leur gouvernement; ce qui jusqu'à présent a été très-rare.

Tacuba, Tezcuco, Toluco, Tacaboya, la Piédad, sont aussi des lieux agréables. Mais le plus délicieux de tous est la Solédad, couvent de carmes situé dans une vallée charmante, entourée de rochers pittoresques.

Entre leurs aspérités sont placés un grand nombre de petits ermitages, tous bien bâtis, ayant chacun un jardin planté d'arbres à fruits, rempli des plus belles fleurs, et arrosé par une source d'eau vive. « C'est un panorama unique à peindre que cette ligne circulaire de jolies maisonnettes qui environnent dans le contour d'une lieue, un superbe couvent élevé sur une colline, et dominant, par la flèche dorée de son église, cet immense horizon. Ce nombre infini de cascades dont l'eau est pure et fraîche; ce cercle de palmiers, ombrageant des roches fleuries; cette procession de jeunes femmes en calèche et de jeunes élégans qui les accompagnent dans ce pèlerinage; tout contribue à rendre ce spectacle aussi brillant qu'il est singulier. »

Mais plus la nouvelle Espagne plaisait au

père Polycarpe, plus il avait de répugnance à aller essayer du climat de Manille. Il résolut donc avec cinq de ses confrères de tâcher d'éviter ce nouvel exil; chose qui n'était pas aisée. Ils ne pouvaient revenir dans la vieille Espagne où on ne les aurait pas admis, encore moins s'arrêter dans la nouvelle, où les couvens de leur ordre étaient peuplés en majorité de créoles, et où ils couraient risque d'être livrés à leurs chefs. Ils résolurent en conséquence de se réfugier dans la capitainerie générale de Guatimala, où les jacobins européens étant les plus nombreux, ils pouvaient espérer d'être bien reçus, et de se trouver hors de l'atteinte des autorités civiles et ecclésiastiques de la nouvelle Espagne.

Toutes leurs mesures prises, ils s'échappèrent le 8 ventose an XIII, (Billaud-Varrennes avait conservé l'usage du calendrier républicain). Ils furent rencontrés près de Mexico par deux cavaliers qui les laissèrent passer. Mais, comme la police n'est pas faite avec autant de vigilance dans le nouveau que dans l'ancien monde, il était à peu près certain qu'après les premières vingt-quatre heures écoulées, ils n'auraient plus rien à craindre.

De Mexico à Oaxaca, on traverse la vallée d'Alisco, où l'on fait deux récoltes de froment par année; Tusco et Chaulta, où le coton est

cultivé avec le plus grand succès; Tampango et Mista, où l'on recueille, outre le coton, de la soie, de la cochenille, de la cire et du sucre.

Toute cette contrée est très-bien cultivée. Les voyageurs allaient demandant l'hospitalité de ferme en ferme, et étaient toujours bien reçus. On y trouve aussi des *Estancias*, ou domaines uniquement consacrés à la nourriture et à l'éducation des bestiaux.

Oaxaca, chef-lieu du marquisat *del Valle*, fief donné à Cortès, et possédé par ses descendans, est une ville considérable, dans une position charmante et saine, quoique le climat y soit plus chaud qu'à Mexico. Les laines, les cuirs, les chevaux de cette vallée sont renommés; et les confitures de Oaxaca passent pour les meilleures de ces pays, où l'art du confiseur est poussé très-loin. Les fugitifs auraient voulu s'y arrêter; mais, indépendamment du voisinage de Mexico, dont ils n'étaient encore qu'à soixante-dix lieues, les moines étaient tous créoles, et ne leur auraient pas donné asile. La veille du jour de leur passage, un dominicain espagnol, docteur en théologie, étant mort dans son couvent, ses confrères créoles lui refusèrent la sépulture ecclésiastique, sous prétexte que l'on avait trouvé dans sa cellule quelques pièces d'or qu'il n'avait pas déclarées au prieur.

D'Oaxaca, ils se dirigèrent vers les terres basses. Ils ne remarquèrent à Nixapa, abondant en cacao, en indigo et en cochenille, qu'une image miraculeuse de la vierge; à Capilata, que la bonne qualité des melons d'eau; à Tecoantepec, qu'un port fameux pour la pêche. Ils ne virent que les longues caravanes de mulets qui portent à Oaxaca, à Mexico et à Puebla de los Angeles, le poisson salé que l'on y prépare. La rivière de Tecoantepec mérite cependant quelque attention, parce qu'il paraît que c'est celle qui présente le plus de facilités pour ouvrir une communication navigable entre la mer du Sud et le golfe du Mexique. De là, nos fugitifs devaient suivre la côte pour aller à Guatimala; mais, prévenus qu'ils auraient des chances plus favorables par une autre route, ils se dirigèrent une seconde fois vers une chaîne des Cordillières que l'on appelle Quelenas.

Des bords de la mer jusqu'à Tapanatepec, située au pied des montagnes, se trouve une plaine immense, habituellement dévastée par le vent du sud. Elle nourrit cependant une grande quantité de bestiaux, et contient cinq villes ou bourgades, chacune couverte par un petit bois qui la met à l'abri des dévastations des ouragans. Quoique la principale richesse des habitans soit en bestiaux, au pied

des montagnes et aux environs des villes, on voit des cantons bien cultivés, et arrosés même avec soin.

Le passage du Maquilapa (Tête Chauve), fut très-pénible pour nos voyageurs. Aux difficultés d'un chemin scabreux, taillé dans des rochers escarpés, au milieu de la neige, se joignit un vent violent du sud, qui força les révérends pères à s'arrêter deux jours entiers auprès d'une cabane déserte, construite pour offrir un abri aux voyageurs. Ce ne fut que le troisième qu'ils parvinrent à la plus haute crête de la montagne.

Le chemin par lequel il faut traverser cette crête horizontale, n'a que trois cents pas de long; mais il est tellement étroit et escarpé, qu'on ne le franchit pas sans frémir. D'un côté la mer semble battre le pied de l'énorme muraille sur laquelle on se trouve; de l'autre, des rochers, des précipices de trois à quatre mille pieds de profondeur, menacent d'une mort certaine le voyageur qui ferait le moindre faux pas. Pour comble de maux, le vent soufflait avec impétuosité. Les moines espagnols effrayés étaient descendus de leurs mulles, et marchaient péniblement courbés jusqu'à terre; leurs guides indiens plus aguerris, restèrent à cheval. La descente fut plus facile et plus agréable.

Chiappa de los Indios, est presque entièrement peuplée de naturels, adroits, laborieux, et assez bons cultivateurs. Ils font un petit commerce par leur rivière, qui est navigable en tout temps et de la largeur de la Seine à Rouen. Ils se font aussi remarquer par leur agilité, leur aptitude à la gymnastique, leur gaieté et leur talent mimique. Le père Polycarpe fut, pendant le séjour assez court qu'il y fit, témoin du simulacre d'un combat naval qui se donna sur la rivière.

Les transfuges apprirent à Chiappa de los Indios, qu'ils avaient été prévenus au couvent par des lettres de Mexico. Mais les supérieurs, enchantés de recevoir des recrues européennes, ne firent que rire de la colère du père procureur. Aussi les déserteurs furent-ils conduits presque en pompe triomphale, de San-Christofo, où ils firent halte jusque auprès de Chiappa-Réal, situé dans une jolie vallée. Le prieur vint au-devant d'eux sur une mule dont les caparaçons étaient couverts d'or et de perles, et escorté d'une troupe d'Indiens à cheval. Il congédia son escorte au moment d'entrer dans la ville, où l'évêque ne permet point aux religieux le faste qu'ils peuvent déployer à la campagne.

Billaud-Varennes ou le père Varénas et ses compagnons, furent admis dans le couvent de

Chiapa, après une pénitence de forme qu'on leur fit subir pour avoir désobéi à l'ordre qui les envoyait aux Philippines. Billaud-Varennes y resta près de deux ans, occupé à des fonctions de maître d'école; et ce ne fut qu'après ce temps, qu'il obtint le vicariat de Petapa, à six lieues de la capitale de la capitainerie de San-Jago de Guatimala.

La description qu'il a faite de cette province forme un ouvrage à part, et n'est point insérée dans ses mémoires. On ne trouve sur le pays qu'il a parcouru, que des notes fort abrégées.

De Chiappa, il traversa deux villages indiens, Téopisca et Izquitenango, et arriva au pied des montagnes d'Ocuchumatlana, qu'il fut quatre jours à traverser. Cette contrée est pauvre, et n'est habitée que par des Indiens. A Cantla seulement, il y a un couvent de Pères de la Merci, dont l'église contraste par sa richesse avec la misère du pays. Le sanctuaire renferme une image miraculeuse de la vierge.

A Chautla, dernier village des montagnes, le raisin croît parfaitement, et parvient à cette égalité de maturité qu'il atteint si rarement sous les tropiques. On en transporte jusqu'à Guatimala.

Sacapula, Suchantepec, San-Andrés, sont

dans un pays très-fertile en blé, en maïs, coton, indigo et cacao. Il y a du sel près de Suchantepec; on y cultive le dattier, dont le fruit est excellent. L'air, quoique chaud, est assez sain. A Sacapula seulement, les goîtres sont communs : on attribue cette infirmité à l'eau de la rivière.

En passant sur un chemin étroit qui conduit à Sacapula, et qui est bordé d'un précipice effrayant, la mule que montait le père Polycarpe s'emporta, et le précipita dans l'abîme, où il serait mort, si un manglier n'avait arrêté sa chute. Tous les hommes de la caravane se mirent à crier qu'il devait être un saint, et la nouvelle de ce miracle étant parvenue à Sacapula, il y reçut le lendemain à l'église les hommages de toute la population, et des offrandes dont profita le curé qui l'hébergeait.

De Xocotenango à Guatimala, le chemin qui suit la rivière est tellement bordé des deux côtés de maisons de campagne et de riches fermes, qu'il forme presque une rue continue. Xocotenango tire son nom du Xocota, fruit délicieux qui y croît en abondance, èt d'une excellente qualité.

San-Jago de Gutiamala, est une ville située dans la partie la plus étroite d'une vallée qui

n'a dans cet endroit qu'une lieue de large; mais qui s'étend au-dessous de la ville et comprend, jusqu'à la mer du Sud, un pays vaste, sinueux et bien arrosé. Deux montagnes dominent la ville. L'une, très-voisine, et dont les rochers semblent suspendus sur les maisons, est couverte d'une brillante verdure, d'arbres, de champs, de hameaux dont les jardins rafraîchis par des eaux qui y abondent de toutes parts, sont ornés dans toutes les saisons de fleurs et de fruits.

On appelle cette montagne le volcan d'eau, et l'on prétend que les abondantes sources qui la fertilisent ne se sont fait un passage que depuis la conquête; qu'à l'époque de leur éruption, elles submergèrent la ville, et forcèrent les habitans à la reconstruire à quelque distance.

L'autre montagne est un véritable volcan de feu, toujours en éruption, qui fait entendre continuellement un murmure menaçant, et dont les flancs crevassés et couverts de cendres et de lave, inspirent la tristesse et l'épouvante.

Il brûle sans cesse, mais plutôt en été que pendant l'hiver. « Le Patagon géologique semble le jour fumer une pipe éternelle; la nuit, on peut lire à deux lieues de distance, à la lueur de l'effroyable calumet. » (Ce sont

les expressions de Billaud-Varennes). Il lance quelquefois des pierres énormes; mais elles tombent du côté opposé à la ville. Ce n'est pas le seul fléau qu'aient à redouter les Gua-timalais : des ouragans ravagent quelquefois le pays, arrachent les arbres, renversent les maisons; quelquefois les sauterelles dévorent toute la récolte; enfin le *tabardillo pintado* (la fièvre jaune) y exerce ses ravages; mais cette maladie n'y est pas aussi dangereuse qu'aux États-Unis et en Europe, surtout pour les personnes acclimatées; cependant, dans trois semaines, elle enleva cent personnes, le trentième de la population, dans le bourg dont notre voyageur était curé. Les crocodiles ou caïmans (*ocroubos* en mexicain) sont aussi un des fléaux du pays. Un jour Billaud-Varennes, s'étant arrêté près d'une lagune, fut poursuivi par un de ces monstres, qui avait dix-neuf pieds de long, et de la grosseur d'un mulet. Son nègre le tua corps à corps, en lui enfonçant un couteau de chasse dans la partie inférieure du cou.

Sauf les invasions accidentelles du terrible tabardillo, le pays est sain et très-agréable. Le gibier, le poisson, y sont plus abondans qu'à Mexico. Les troupeaux y sont nombreux : il y a des fermes où l'on compte quinze mille

têtes de gros bétail; aussi une arrobe (25 liv.) de bœuf, ne coûte que deux réaux (environ 1 f 30 c.).

La ville est bien bâtie, mais mal fortifiée. Son commerce en denrées du sol, principalement en sucre, indigo et coton, est immense. Les églises y sont décorées avec tout le luxe du pays.

Petapa est un village qui contient environ trois mille âmes. La dignité d'alcade y est héréditaire dans une famille indienne, descendant d'un ancien cacique ou roitelet du pays lors de la conquête. Ils ont pris le nom de Guzman. Tous les ans on s'y réunit des environs, pour une foire brillante qui se termine par des courses de taureaux, où les Indiens et les nègres font briller autant d'adresse et de courage que les plus habiles *torreros* espagnols.

La vallée qui forme le territoire de la paroisse, a cinq lieues de long sur trois de large. Elle est arrosée dans une partie de son étendue, et cultivée en sucre, indigo, etc.

Les cultivateurs indiens ne sont point esclaves comme les nègres. Ils ne sont point non plus attachés à la glèbe, comme les serfs russes; mais ils sont obligés à des corvées. Les propriétaires espagnols peuvent les demander

pour leurs travaux, et ils sont obligés de s'y rendre à tour de rôle, pour travailler une semaine. Leur salaire est d'un réal par jour; mais il n'est pas toujours exactement payé. (Le réal dans tout le Mexique, est le réal de Plata américain, ou le huitième de la piastre. Il vaut environ 67 c. La plus petite monnaie est le demi-réal).

Ils vont presque nus, moins par indigence que par goût. Les femmes portent un jupon ou plutôt un grand tablier en soie ou en coton, qu'elles attachent au-dessus des hanches. Le haut du corps est couvert, quand elles sortent, par une espèce de surplis qu'elles appellent *Guaipil*, et qui laisse voir les bras. A la messe et dans les visites, elles s'enveloppent d'une mante qui les couvre des pieds à la tête. Dans leur ménage, elles déposent la mante et le guaipil, et restent nues jusqu'à la ceinture.

Leurs logemens ne sont guère qu'une cabane à une seule chambre. Leurs lits sont des claies peu élevées au-dessus du sol, et sur lesquelles sont étendus des roseaux, des nattes d'écorce, qui servent de draps et de couverture. Leurs alimens sont aussi simples que leur ameublement : des haricots, quelquefois du bœuf salé, des boulettes de maïs cuites

à l'eau sont le fond de leurs repas. Leur boisson favorite est la chica, que l'on fait de la manière suivante : pour la faire, on met dans une jarre, aux trois quarts pleine d'eau, des racines de tamarin, du jus de canne et quelques feuilles de tabac. On laisse fermenter la liqueur, et on la soutire au bout de huit jours. Elle est désagréable au goût des Européens ; mais elle enivre avec la plus grande facilité.

De toutes les gênes imposées à ces pauvres cultivateurs, la plus pénible est celle du mariage. Tous les ans un inspecteur vient faire dans chaque commune le dénombrement des garçons et des filles nubiles. A quinze ans pour les premiers, à treize pour les autres, ces jeunes gens sont censés propres au mariage et forcés à le contracter. Cette mesure est fiscale, parce que les hommes mariés sont seuls sujets aux contributions ; mais elle ne doit pas moins favoriser l'accroissement assez rapide de la population.

Le curé Varenas était fort bien à Petapa : il y jouissait d'un revenu considérable, y faisait le bien, et même des miracles. Un jour une jeune personne ayant mangé par mégarde des champignons vénéneux, fut saisie de convulsions dans l'église. Le curé, n'ayant rien autre chose sous la main, lui fit avaler l'huile

dont était remplie la lampe qui enfumait habituellement l'image du grand saint Dominique. Le remède opéra, la demoiselle guérit, l'ancien membre du comité de salut public passa une seconde fois pour un saint. Toutefois il n'était pas destiné à terminer ses jours dans cette paisible retraite. Il s'était lié à Mexico avec des hommes qui préparaient l'insurrection qui y a éclaté depuis. Il voulut avoir une entrevue avec l'un d'eux; mais pendant qu'il était absent de sa paroisse, l'officier vint la visiter. Dom Polycarpe avait un ennemi. Il protégeait hautement les Indiens et les noirs ; il avait fait peindre sur la porte de l'église des inscriptions tirées des écrits de Barthelemy de Las Casas, de Massillon et de Cervantes, qui ne plurent pas à la sainte inquisition : toutes ces circonstances réunies le firent rester plus d'un an dans les prisons du saint office; enfin, l'inquisiteur, le prieur de son couvent, l'évêque, voulant le sauver, et n'osant cependant l'acquitter, favorisèrent son évasion, et il fut embarqué sur un vaisseau qui le conduisit à Accapulco, d'où il gagna Mexico.

Occupé depuis lors de sa sûreté personnelle et d'événemens politiques, Billaud-Varrennes ne parle plus des pays qu'il parcourut.

Témoin et acteur d'une révolution terrible dans sa propre patrie, il voulut aussi avoir quelque part dans celle de l'Anahuac (ancien nom du Mexique.) Elle avait commencé lorsqu'il arriva à Mexico. Les créoles, à la nouvelle des événemens de Bayonne, avaient voulu rester fidèles à Ferdinand VII, dussent-il abandonner la mère-patrie. Les Espagnols voulaient demeurer fidèles à l'Espagne, dussent-ils renoncer à Ferdinand VII. Après une fermentation long-temps contenue, Hidalgo, curé de Dolore, leva, le 14 septembre 1810, l'étendard de l'indépendance. Dès le 29, il était le maître de Goanoxoato, où il trouva cinq millions en numéraire; le 20 octobre, de Valladolid de Méchoacan, où il s'empara d'une somme encore plus considérable; l'insurrection gagnait de tous côtés. Les troupes espagnoles étaient éparses dans toutes les directions; le généralissime Hidalgo revint sur Mexico; et le 31 octobre, il n'était pas à trois milles de cette capitale. Venegas, arrivé d'Espagne depuis six semaines, n'avait pas deux mille hommes à opposer aux quatre-vingts mille insurgés qui suivaient le curé de Dolores. Celui-ci cependant, soit timidité, soit erreur, soit pour quelque motif inconnu, ne profita pas de ses avantages. Peu de jours

après, les forces du vice-roi se trouvaient réunies, et six mille hommes mirent aisément en fuite la cohue d'Indiens encore indisciplinés qui couvrait mais ne défendait pas les hauteurs d'Aetluco.

Le père Polycarpe, passant pour Espagnol, et par cela même moins suspect au parti de la péninsule, avait pu renouer ses liaisons politiques. Il était secrétaire du club déguisé en loge maçonnique, qui correspondait avec Hidalgo, Morelos, et les autres chefs des insurgés, presque tous curés ou moines, parce que l'état ecclésiastique était au Mexique, le seul où les créoles pussent avoir quelque espérance d'avancement.

Hidalgo ayant été complétement battu le 17 janvier 1811 à Fuente Calderos, vivement poursuivi par Calleja, livré par des traîtres, et enfin fusillé le 27 juillet, le club ou la loge de Mexico crut devoir mettre plus de circonspection dans ses démarches. On fit une épuration; mais les membres exclus, voulant se venger, découvrirent tout à l'autorité, et les propagandistes, pris en séance, furent condamnés à diverses peines. Celle de Billaud-Varennes fut la prison perpétuelle; mais, par faveur, on lui permit de la subir dans son couvent des Jacobins, où il ne fut pas moins

exactement gardé, mais où son existence était plus douce. Il y demeura jusqu'en 1815. Il parvint à s'évader à l'aide du même nègre qui lui avait sauvé la vie en tuant le crocodile de Pelapa.

Rendu à la liberté sous le nom et l'habit de Gomeles, marchand, Billaud-Varennes, défroqué, alla au quartier-général mexicain, où il fut bien reçu. Quelque temps après, une maladie le retint à Pueblas-de-Los-Angeles.

Les troupes espagnoles étaient victorieuses dans tous les combats; mais tous les pays qu'elles n'occupaient pas effectivement appartenaient aux Mexicains. Ils étaient battus partout où on les pouvait trouver; mais on ne pouvait les rencontrer nulle part. Des détachemens nombreux faisaient sur tous les points la guerre de partisans, n'attaquant que lorsqu'ils pouvaient le faire à coup sûr, enlevant un convoi, surprenant un détachement dans sa route, et retournant ensuite à leurs travaux agricoles. Les curés étaient presque partout les chefs des troupes, et les soldats mexicains, après avoir passé la nuit dans une embuscade, recevaient, à la fois, à la vue du convoi espagnol qu'ils attendaient, les ordres et la bénédiction de leur chef. Les craintes de Callejas, devenu vice-roi, étaient telles, qu'il

proposa au ministre de bâtir sept forts de Vera-Cruz à Jalapa, c'est-à-dire dans une étendue de vingt-deux lieues.

Le 5 novembre 1815, le généralissime Morelos, en allant avec une faible escorte au-devant des secours que lui amenaient Coledo, ancien membre des cortès espagnols, et le général français Humbert, fut surpris par les Espagnols, fait prisonnier et fusillé peu après. Cet événement mit le découragement parmi les indépendans. Humbert et Coledo retournèrent aux États-Unis, et Billaud-Varennes les ayant rejoints à Jalapa, il s'embarqua à Piedrad-e-Boquilla pour Saint-Domingue, en même temps que les autres chefs mirent à la voile pour Washington.

L'ex-curé arriva le 7 janvier 1817 au Port-au-Prince, chef-lieu de la république haïtienne. Il y devint secrétaire du président Pétion, qui, en estimant ses talens, ne faisait pas grand cas de sa politique, et ne voulait jamais lui permettre de rien imprimer. Après sa mort, son successeur Boyer, ayant maintenu cette interdiction, Billaud-Varennes renonça à une place dans laquelle il ne pouvait publier ses systèmes, et passa aux États-Unis, où il est mort en 1819, âgé de 57 ans.

FIN DU PREMIER VOLUM



TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

